~~Ex libris Alegri~~

~~Havens de Brunkillo~~

Christopher Kerr

1665

LE



L'EDUCATION PARFAITE.

CONTENANT

Les maniéres bienséantes aux jeunes Gens de qualité, & des Maximes, & des Réfléxions propres à avancer leur

FORTUNE.

Par Monsieur

L'ABBE' DE BELLEGARDE.



A AMSTERDAM,

Aux dépens D'ESTIENNE ROGER, chez qui l'on trouve un Assortiment général de toute sorte de Musique.

M. DCC. X.



L'EDUCATION PARFAITE.

L'Education mere des préjugez a tant de part à toutes nos actions, qu'on ne sauroit être trop attentif à ce qu'elle demande. Un jeune homme bien élevé se sent presque toute sa vie des soins qu'on a pris de lui; son devoir lui plaît, & les difficultez qu'il rencontre dans les entreprises vertueuses qu'il entreprend, ne l'arrêtent que pour lui donner le temps de réfléchir aux moyens propres à les surmonter. Le but d'une excellente Education doit donc bien plus regarder les avantages de l'esprit que ceux du corps: Les avantages que l'Education peut procurer au corps ne peuvent être que la beauté, la décense & la santé; mais les avantages qu'elle peut procurer à l'esprit sont des lumié-

res capables de faire réüſſir les entrepriſes qu'on peut former, & une modération propre à conſerver les biens & les honneurs que la fortune ou nôtre mérite nous procure. C'eſt ce qui m'a entiérement déterminé à raſſembler les divers conſeils qu'on trouvera dans ce Livre, que je crois qui ſeront de quelque ſécours aux perſonnes, qui cherchent à inſtruire la jeuneſſe ſoûmiſe à leur conduite ou qui leur apartient. Quoi que de tout ce qui concerne l'Education, l'article de plus grande conſéquence ſoit les devoirs que la Religion nous preſcrit, je ne prétens pas en parler autant que le ſujet le mérite; je laiſſe le ſoin à ceux qui gouvernent l'Enfance, de ſemer peu à peu dans l'ame de cette tendre jeuneſſe les principes de la Religion, & je recommande aux Péres ou à ceux qui s'intéreſſent au ſalut de ceux qu'ils élévent la culture de cette ſemence précieuſe. Mon Recueil comme je l'ai dit, s'étendra donc principalement à ce qui regarde l'eſprit, & j'y raſſemblerai des conſeils, qui le rempliſſant de lumiéres & de diverſes autres bonnes qualitez, le pourront rendre agréable & utile aux honnêtes gens, & en même temps propre à l'avancement & à la conſervation de la fortune & des honneurs

neurs que le mérite peut procurer à un jeune homme, qui a ſçu ſe remplir l'eſprit de toutes ſortes de bonnes qualitez.

Que nôtre bonne & mauvaiſe fortune dépend de nôtre conduite.

IL me ſemble que l'Antiquité ne fut jamais moins raiſonnable dans le culte de ſes Dieux, que lors qu'elle dreſſa des Autels à la Fortune. Que pouvoit-elle eſpérer d'une Divinité qui ne voyoit point ſes Sacrifices, qui n'entendoit point ſes priéres, & qui ne faiſoit rien que par hazard? Les plus ſages l'ont toûjours appellée injuſte & legére: & lui ôtant le choix & le diſcernement, ont confeſſé que nous avions auſſi peu de raiſon de nous plaindre de ſes outrages, que de nous louër de ſes bienfais. * Cependant elle a eu plus de Temples que les autres Dieux; & comme ſon Empire s'étend ſur toutes les choſes du monde, la plus grande part des hommes ont été ſes adorateurs. Il eſt vrai que ce petit nombre de ſages de la Secte Stoïcienne ne l'a jamais connuë que comme une capricieuſe, qui ne

* Sed te nos fortuna deam facimus, cœloque locamus. *Juvenal.*

ne regnoit parmi nous que pour éprouver les forces de la Philoſophie. Toutes les règles de la * Morale ont été faites pour s'en défendre, & pour aprendre aux hommes qu'elle peut bien renverſer les plus puiſſans Etats du monde, ſans troubler l'ame d'un Philoſophe. Brutus toutefois qui ſuivoit cette Secte, reconnut ſon pouvoir en mourant, & publia que la vertu qu'il avoit tant aimée étoit impuiſſante contr'elle; il ne ſe prît qu'à ſon injuſtice des malheureux ſuccès de ſes grands deſſeins; & ne pouvant rien imputer à ſa valeur qui avoit oſé delivrer Rome de ſon Tyran, il l'accuſa ſeule d'en avoir établi un autre pour lui ſuccéder. Ces grands exemples étonnent tout le monde, parce qu'il paroiſſoient extraordinaires, mais ils ſont plus dignes de la conſidération des grands Princes que de la nôtre: nous faiſons une ſi petite partie de l'Etat où nous vivons, qu'on nous eſtimeroit ridicules de nous en embaraſſer l'eſprit. † Nous y ſommes comme dans un Batteau, dont le mou-

* Et ſi fractus illabatur orbis, Impavidum feriant ruinæ. Efficacior eſt fortuna quàm virtus, quàm verum eſt illud quod moriens efflavit non in re ſed in verbo tantum eſſe virtutem. *Flor.*

† Provehimur portu, terraque, urbeſque recedunt.

mouvement nous emporte comme il lui plaît, & toutesfois nous ne laissons pas d'en avoir un qui nous est particulier; je veux dire qu'un chacun à ses desseins & sa conduite, & que ceux que cette Fortune n'a pas condamnez à vivre dans leurs maisons, pour étouffer le lustre de leurs bonnes qualitez, ne doivent pas desespérer de leurs affaires, pourvû qu'ils connoissent la nature de cette fabuleuse Déesse, à qui l'on attribuë ce poûvoir si tyrannique sur les choses générales & particulieres. Pour moi qui la considére comme dépoüillée de toute Divinité, j'estime qu'elle l'est aussi de tout pouvoir; & quoi que cette proposition semble extraordinaire, je n'aurai pas grand' peine à prouver qu'elle est conforme à la raison.

Pour l'entendre il faut savoir, qu'entre les causes efficientes, les unes sont determinées qui agissent nécessairement; les autres indéterminées & accidentelles, qui peuvent agir & n'agir pas, & qui ne produisent leurs effets que par la vertu de quelqu'autre. Les prémieres ont été apellées nécessaires, & les derniéres fortuites ou casuelles. * De là sont venuës

* Desine fata Deum flecti sperare precando. *Virgil.*

dans l'imagination des hommes ces deux grandes Divinitez, dont l'une avoit pouvoir ſur les Dieux même, & l'autre ſur toutes les choſes du monde, c'eſt à dire le Deſtin & la Fortune: De ſorte que je puis dire que la Fortune n'eſt autre choſe qu'une rencontre d'accident qui ſe fait contre nôtre eſpérance, & contre la prévoyance de nôtre jugement. Or ſi c'eſt une cauſe ſeconde, il faut qu'elle dépende d'une prémiere; & cette prémiere étant abſolument déterminée, * je conclus qu'il n'y a rien au monde de fortuit ni de caſuel, puis qu'il ne ſe fait rien qui ne dépende d'une cauſe néceſſaire & déterminée. Sur ce fondement accuſons nôtre foibleſſe, qui ne pouvant comprendre la cauſe des événemens, les appelle fortuits & caſuels. C'eſt par là que les plus grands Eſprits ont voulu excuſer leur imprudence, que les grands Capitaines ſe ſont conſolez de la perte d'une bataille, & que les Hiſtoriographes décrivans les avantages des lieux qu'ils avoient choiſis, le bel ordre de leur Armée, leurs retranchemens, leurs corps de reſerve, & toutes les autres circonſtances

* Fata regunt orbem, certa ſtant omnia lege. *Manil.*

tances qui manquent à l'expérience d'un homme de guerre, apres avoir parlé de leurs grands exploits avec étonnement, accusent enfin leur mauvaise fortune des funestes succès que toute la prudence humaine n'auroit sçu éviter. Disons plûtôt que nos connoissances sont bornées, que nous voyons bien foiblement dans l'obscurité des choses futures, que nôtre prudence a certains termes qu'elle ne sauroit jamais passer, & que comme elle a ses foiblesses naturelles, les choses du monde ont leurs ordinaires révolutions. Ce n'est pas qu'en détruisant les événemens fortuits, je prétende les rendre tellement nécessaires, qu'il faille bannir la prudence du commerce des hommes: ce seroit conclure avec absurdité, * si je disois qu'il faut attendre sans aucun soin tout ce qui nous doit arriver; au contraire j'estime que nous sommes artisans de nôtre propre fortune, & que souvent nôtre bonne & mauvaise conduite est la source de nôtre bien, ou de nôtre mal, sans en chercher de cause plus éloignée: Je dy même que les Esprits les plus éclairez qui semblent connoître les choses jusques dans leurs racines, ne voyent pas toû-

* Nullum numen abest si sit prudentia. *Juvenal.*

toûjours prosperer leurs affaires, parce qu'elles dépendent de plusieurs causes differentes, qu'il est impossible à la force de nôtre jugement de pouvoir pénétrer. Et en effet, puis que nous ne connoissons rien que par l'entremise de nos sens, & qu'ils nous trompent à toute heure, quel jugement pouvons-nous faire de ce qui nous doit arriver? & quelles consequences tirerons-nous sur des principes toûjours incertains? Les Pyrrhoniens en avoient si mauvaise opinion, qu'ils enseignoient que le sens humain étoit incapable de toute connoissance, que nos yeux n'étoient pas assurez de ce qu'ils voyoient, ni nos oreilles de ce qu'elles entendoient; & que nôtre discours de raison, qui n'est formé que sur les images que les objets présentent à nos sens, n'étoit qu'erreur & illusion. Il ne faut pas donc s'étonner si les événemens nous trompent, * puis que nous n'en avons point connu les causes ni les principes: mais aussi nous pouvons dire raisonnablement, qu'encor que nos sens nous deçoivent quelquefois, l'expérience nous aprend qu'ils ne le font pas toûjours; & que

* Sensus verus est eorum quæ sunt ejus judicii. *Arist. in lib. de Sensu.*

que les Esprits élevez au dessus des autres, se trouvant heureusement aidez d'une excellente disposition des organes, & d'un juste tempérament dans toutes les parties du corps qu'ils animant, ont des lumiéres plus éclatantes, & des connoissances plus distinctes que celles des autres hommes, & par conséquent se trompent beaucoup moins dans leurs raisonnemens, & ne sont pas si sujets à ces accidens inopinez que les Anciens ont apellé Fortune.

* Ce fut à mon avis ce qui fit dire au Poëte, que ceux-là sont heureux qui connoissent les causes des choses; & en effet connoître les causes, c'est savoir leurs natures, leurs principes, & leurs mouvemens, d'où dépendent les évenemens qui peuvent établir nôtre bien ou nôtre mal. J'avouë avec lui que cette félicité seroit incomparable; mais elle n'est qu'en idée, & doit être plûtôt l'objet de nos désirs que de nos espérances. Aussi n'ai-je pas dessein de peindre un homme incapable d'erreur, je sai qu'il n'en fut jamais; & si j'avois cette imagination, je tomberois moi-même dans le défaut dont je voudrois garantir les autres, † il me suffira

* Fœlix qui potuit rerum cognoscere causas.
† Misce stultitiam consiliis brevem.

ſuffira d'en repréſenter un moins foible qu'à l'ordinaire, qui par ſa propre expérience nous puiſſe donner quelques preceptes pour établir le bonheur de nôtre vie, ſans nous rendre abſolument dépendans du caprice de cette Fortune, à qui les Sages ne veulent rien devoir.

Que les Gens de Qualité doivent chercher leur fortune à la Cour.

CHacun court après l'honneur & le bien ; ce ſont les deux grandes rouës qui font mouvoir tout le monde, ce ſont les deux ſources de nos inquiètudes, ce ſont les deux feux folets qui nous égarent ſi ſouvent dans nos entrepriſes. * Nous nous propoſons cet honneur & ce bien, comme la fin & le terme de nos eſpérances ; nous nous engageons dans leur pourſuite avec toute l'ardeur dont nous ſommes capables ; & nous ne prenons pas garde que les moyens d'arriver à nôtre fin, ſont pleins de peines & d'incertitudes, qu'ils ſont les maîtres de tous les momens de nôtre vie, & que nous l'avons paſſée avec chagrin, quand

* Id movet ſemper quod appetendum eſt. *Ariſt. lib. de Anima.*

quand nous commençons à joüir du fruit de nos travaux. Il y a deux causes de ce désordre; l'une est, que nous entreprenons trop; l'autre, que nous entreprenons mal.

Le prémier défaut regarde certains Esprits à qui la présomption ôte le jugement, qui se sont formez une fausse idée de leurs propres mérites, & qui comme des Ixions n'embrassent jamais que des nuées. J'estime que cette sorte de gens seroit plus propre à la suite d'un grand parti de petites Maisons, qu'à la Cour de nos Rois: Aussi n'ai-je pas dessein ni de les reprendre, ni de les redresser; je n'en veux qu'à ceux qui n'ont point de desseins au dessus de leurs forces, & qui se trompent plûtôt dans le choix des moyens qui les peuvent conduire, que de la fin qui les doit arrêter.

Jamais question ne fut si souvent débatuë que celle du souverain bien. Les Stoïciens n'en connoissoient point d'autre que la tranquilité de l'ame; mais il semble qu'il seroit impossible de l'y trouver, à moins que de lui ôter l'usage des passions. Les Epicuriens que tout le monde pille, & qu'on n'entend pas assez, le mettoient dans la volupté. Pour moi je trouve cette opinion si conforme à la

nature de l'ame & du corps, qu'il eſt malaiſé de la rejetter quand elle eſt bien entenduë; je dis même qu'elle n'a rien qui choque les principes de la Religion; car qui peut nier qu'un homme auſſi devot que les plus grands Saints l'ont été, n'ait un extrême plaiſir de penſer à Dieu, lors que l'ardeur de ſon zéle le détache des choſes du monde; & qui eſt ce qui ne ſait pas que les plus auſtéres * Anachoretes ont trouvé plus de roſes que d'épines dans leurs Déſert; Il eſt certain que nôtre bien & nôtre mal dépend de nôtre opinion, & qu'à nôtre égard les choſes ſont telles que nous voulons qu'elle ſoient. Un homme né pour les Lettres, aime ſes Livres & ſon Cabinet; un Chaſſeur veut être à la campagne; un homme de guerre fait conſiſter ſes plaiſirs à commander ſes Troupes, & un Marchand à joüir de la paix & du repos. † L'excès du vin eſt un ſuplice à un homme ſobre, & un ſouverain plaiſir à un yvrogne. Je pourrois faire une induction infinie pour prouver cette opinion; mais il me ſuffit de dire avec le Philoſophe que le bien & le plaiſir ſont l'objet de

* Opinionem fides ſequitur. *Ariſt. lib. de anima.*
† Trahit ſua quemque voluptas. *Virgil.*

de nôtre félicité. Ce que je dis est purement naturel à l'ame, & j'avoüë toutefois que l'incertitude de nos sens lui fait souvent faire de mauvais choix. * La prodigalité de Marc-Antoine me semble aussi injuste, que la frugalité du vieux Caton déraisonnable; & je trouve Crœsus aussi malhabile homme dans la possession de ses trésors, que Diogenes ridicule dans son tonneau. Le bien est nécessaire à la vie, & comme tel nous le pouvons rechercher sans excès; au contraire la pauvreté est la mere des incommoditez, l'ennemie des actions généreuses que la liberalité produit, & comme telle nous la pouvons éviter. Je parle de cette pauvreté honteuse, qui nous ôte les moyens de nous produire, nous abaisse le cœur, † étouffe nos bonnes qualitez dans la presse de la canaille, & détruisant en nous les avantages de la Nature, nous empêche de nous élever à la vertu: Je sai bien qu'il y a une pauvreté volontaire & Evangélique, qui ayant Dieu pour objet, ne peut compàtir qu'avec les choses Divines; mais enco-

* Nullus porrò fœlix est qui se judice fœlix non est.

† Haud facilè emergunt quorum virtutibus obstat res angusta domi. *Juvenal.*

encore ces ames parfaites que nous admirons hors du monde, & qui ne possèdent rien en particulier, ne se defendent-elles pas de joüir du revenu de leurs maisons en communauté. Leurs Temples & leurs bâtimens ne cédent rien à la beauté des Palais de nos Princes; & lors qu'ils renoncent à la proprieté des choses, ils s'en reservent l'usufruit. Dieu nous a donné la vie; mais comme la Nature en est la seconde cause, elle y attache des incommoditez, que nous sommes obligez de surmonter pour nôtre conservation; son imperfection s'est communiquée à nôtre être; la faim & la soif sont deux maladies mortelles, nous les guerissons avec plaisir par les alimens qui en sont les remédes; le froid est ennemi de nôtre chaleur naturelle, nos habits nous en deffendent, & nos maisons nous mettent à couvert des injures du temps. On me dira que les Sauvages vivent aussi long-temps que nous, * & peut-être plus heureusement, sans s'embarasser de tant de choses, dont l'acquisition nous sont aussi peu nécessaires qu'à eux; je l'avouë, & ne les blâme point.

* Omnia contemnes quibus solutus corpore non indigebis. *Diodorus.*

point. Si j'étois Sauvage comme eux, je trouverois qu'ils auroient encore plus de raiſon, mais ce ſeroit être inſenſé, de vivre en Sauvage avec des gens qui ne le ſont pas. Je me trouverois moi-même fort extravagant, ſi je marchois nud avec ceux qui vont habillez; & perſonne aujourd'hui n'eſtimeroit Diogenes Philoſophe, s'il en uſoit comme il faiſoit autrefois en plein marché. Nous n'avons pas fait les Loix ni les Coûtumes; auſſi n'avons-nous pas droit de les reformer: Châcun en particulier a ſon ſens & ſa conduite, & châque Nation a auſſi ſes uſages qui lui ſont propres; c'eſt à nous à ſuivre ceux de nôtre païs; * & il eſt plus raiſonnable de nous accommoder à pluſieurs, que ſi pluſieurs s'accommodoient à nous. Il n'eſt pas défendu aux Sages d'avoir des opinions differentens de celles du vulgaire, pourvû qu'ils ne ſe diſpenſent point de ſuivre les Coûtumes générales. Un Ancien diſoit qu'il ſe prêtoit au public, & ſe donnoit à ſoi-même. Les Sauvages ont l'uſage de la raiſon comme nous: auſſi peuvent-ils avoir leur Politique particuliere, & je ne m'éton-

* Sapiens non conturbabit publicos mores, nec populum in ſe novitate vitæ convertet. *Seneca.*

tonne pas qu'elle leur parſuade que leur genre de vie eſt heureux, puis qu'ils n'en connoiſſent point d'autre. La pauvreté leur plaît, & à nous les richeſſes; leur bonheur eſt de s'en paſſer, le nôtre eſt de nous en ſervir, & peut-être avons-nous également raiſon. Pour moi je me laiſſe emporter au ſentiment général du vulgaire, qui eſtime heureux ceux qui naiſſent avec du bien, & qui tirent leur origine d'une Maiſon de qualité: pour peu qu'ils ayent de diſpoſition à devenir honnêtes gens, ils trouvent toûjours des guides pour les acheminer; leur nom leur fait ouvrir le Cabinet des Rois, leur vertu ſe produit toute ſeule; ils ſont avec facilité, ce qu'un pauvre Gentilhomme ne ſauroit faire qu'avec une extrême peine; * & quand même ils manqueroient d'eſprit, leur naiſſance fait qu'on les reſpecte, & leurs richeſſes qu'on les ſuit. Ce ſont des Veaux d'or que le vulgaire adore; s'ils ne ſont pas nez pour la vertu, au moins ſont-ils en état de faire du bien à ceux qui la poſſèdent; & ne la pouvant avoir en eux-mêmes, il dépend d'eux de la pren-

* Corona ſapientum divitiæ eorum, facultas ſtultorum imprudentia. *Salom.*

prendre à leur ſuite. On voit rarement à la Cour un homme de qualité qui a du mérite & du bien, privé des grands honneurs & des grands emplois. La Fortune, toute malicieuſe qu'elle eſt, ne s'opoſe guére à ſon avancement, quand il a dequoi plaire aux Puiſſances ſouveraines. Je ſai bien qu'il faut de grandes qualitez pour cela ; mais je ne prétens pas ici de former un honnête homme, je ſupoſe qu'il l'eſt déja, & qu'il n'a beſoin que de conduite pour arriver à ſa fin ; je veux ſeulement montrer que le bien & la qualité ſervent infiniment à nous rendre vertueux & à nous faire acquerir les honneurs de la portée d'un Gentilhomme : ſi l'on m'objecte que les richeſſes peuvent nuire, je réponds que ſi l'on prend la choſe du bon biais, la corruption vient de nous, & non pas d'elles ; elles ſont bonnes d'elles-même, & rien ne nous corrompt que le mauvais uſage que nous en faiſons. Le Panegyrique de la pauvreté qu'on trouve en tant de lieux dans les Ecrits des Anciens Philoſophes, eſt un paradoxe plus propre à exercer la vivacité de leur eſprit, qu'à nous perſuader ce qu'ils entreprennent. Platon & Ariſtote ont philoſophé fort à leur aiſe : ils étoient des plus conſidéra-

bles

bles hommes de la Grece, & pour leur naiſſance, & pour leurs emplois. Seneque en dit des merveilles au milieu d'une extrême abondance: & quoi qu'ils nous exagere ſouvent la moderation de ſon eſprit, il ne mourut pas ſans ſoupçon de s'être voulu élever juſqu'au Trône de ſon Maître & de ſon Bienfaiteur. Sans doute un Gentilhomme né riche & de bonne Maiſon, n'a pas droit de ſe plaindre de la Fortune; s'il demeure dans ſon Village, elle n'eſt pas obligée de l'y aller chercher. Il faut qu'il ſe produiſe à la Cour de nos Rois; c'eſt là qu'il peut eſpérer de s'élever au deſſus des autres, pourvû qu'il connoiſſe deux choſes; la premiere eſt l'inclination & l'humeur de ſon Maître, & la ſeconde eſt la ſienne propre, & la diſpoſition de ſon naturel.

Deux voyes qui conduiſent à la Fortune.

IL y a deux voyes qui menent à la Fortune, l'une eſt de ſuivre la Guerre, & l'autre de s'attacher à la Perſonne du Prince. Il eſt certain que les ſervices qu'un Gentilhomme rend à la guerre, méritent infiniment au delà des autres; mais les Rois ſont des hommes comme nous, ils agiſſent ſuivant les mouvemens

de

de nôtre nature, & nous voyons tous les jours qu'ils donnent plûtôt leurs faveurs & leurs caresses à des gens qui leur plaisent, qu'à ceux qui les servent utilement. Nous en avons vû s'élever à la dignité de Connêtable, pour avoir dressé des Pies à voler des Moyneaux; d'autres devenir Ducs & Pairs au sortir de Page; & dans un temps plus éloigné, ceux qui ménageoient adroittement la conquête d'un Pucelage, se faisoient souvent grands Seigneurs. J'ai dit qu'un Gentilhomme qui veut s'élever dans la Cour doit connoître la disposition de son naturel, parce qu'il est impossible qu'il donne du plaisir à son Maître, s'il n'en prend lui-même à ce qu'il fait. * Celui qui n'aime point la Chasse seroit ridicule de chercher son avancement dans la Vennerie ou dans la Fauconnerie. Nous faisons de mauvaise grace tout ce que nous n'aimons point, d'autant que nôtre ame ne s'aplique jamais qu'aux objets qui lui plaisent, & nous ne devons pas penser de nous rendre agréables quand nous faisons les choses sans inclination. Il n'y a ni étude, ni discours de raison qui puisse

* Stultitia est ducere venatum invitos canes. *Plaut.*

ſe corriger ce défaut, nous ne ſommes pas maîtres de ces mouvemens que la Nature nous inſpire; & quelque peine que nous prénions à les ſurmonter, nôtre chagrin s'échape quelquefois & trouble toute nôtre complaiſance. Je puis dire de la Guerre ce que j'ai dit de la Chaſſe; il faut ſe ſentir du cœur pour mépriſer les périls, de la force pour reſiſter aux fatigues de l'Armée, & de l'ambition pour aſpirer aux grands emplois; ſans cela l'on ne doit rien attendre de ce pénible exercice. Cette voye eſt ſans doute la plus honorable; car outre le bien qu'on y acquiert, on a encore le plaiſir de voir ſes vertus ſuivies d'une reputation avantageuſe, & d'une gloire qui ne meurt jamais dans la mémoire des hommes: Mais auſſi faut-il demeurer d'accord, qu'elle eſt pleine d'un nombre infini de difficultez, & que parmi ceux qui aſpirent à la qualité de Marêchal de France, beaucoup demeurent en chemin. Ce ſeroit peu de choſe s'il ne s'y rencontroit point d'autres obſtacles que les hazards. Un homme n'eſt pas à plaindre quand il meurt dans ſa profeſſion; la même fin qui borne ſa vie, termine auſſi ſes deſſeins, ſes eſpérances & ſa fortune: J'y trouve deux choſes plus incommodes;

modes; * la prémiere est que son avancement dépend des heureux succès de ses combats, que toute la prudence humaine ne sauroit rendre certains; l'autre que ses services ont besoin d'un Protecteur puissant dans le Cabinet, sans lequel rarement on lui fait la justice qu'il a méritée. Il est vrai que ces deux difficultez sont malaisées à surmonter, & qu'elles rendent le chemin de la guerre qui conduit aux grands honneurs, fort incertain; car enfin les recompenses sont en la main du Souverain. S'il aime la guerre, il s'attribuë volontiers les heureux succès de ses armes qu'il commande d'ordinaire en personne; & s'il lui en arrive de mauvais, les Officiers de son Armée ont bien de la peine de se sauver de sa colére, ou du moins de sa médisance. Que s'il est né pour les plaisirs plûtôt que pour les affaires, il ne voit presque rien que par les yeux de son Favori, qui lui peint les actions d'un châcun de la couleur qu'il lui plaît. Comme il laisse à son Conseil toute l'autorité, il faut absolument se rendre esclave de ses Ministres. C'est en cela qu'un Gen-

* Victique resurgunt, quosque minus credas succubuisse, cadunt.

Gentilhomme doit emploier ſa Politique; & s'il travaille ſur un autre fondement il a ſouvent pour toute recompenſe de ſes belles actions, un bras de fer, ou une jambe de bois. Je parle ici de ceux qui ont pour objet les grandes dignitez. Je ſai qu'il y en a beaucoup qui ne vont à la guerre que pour acquerir de l'eſtime, & faire voir qu'ils ſont gens de cœur, c'eſt une néceſſité qui ſemble jointe à la qualité d'un Gentilhomme; & ſans mentir il lui ſeroit honteux de n'avoir fait aucun exercice des armes, puis qu'elles ſont ſa véritable profeſſion. Je dis de plus qu'il doit faire quelque beau coup de ſa main pour établir ſa réputation. * Ce n'eſt pas aſſez de n'avoir jamais fait de lâcheté. Le monde croît nous obliger beaucoup quand il parle bien des vertus que nous avons fait paroître, ſans faire des Almanachs à nôtre avantage. Ceux-là n'ont beſoin que de bien faire; & comme ils regardent leurs Maiſons pour retraitte, ils ne doivent pas ſe tourmenter des Miniſtres ni de la Cour. Auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'ils paſſent leur vie dans cet exercice, il ſuffit qu'ils y ayent planté la Foi; & n'ayant prétendu autre

* Sed nos in vitium credula turba ſumus. *Ovid.*

tre avantage que celui qu'ils y ont acquis d'être estimez gens de cœur, ils ont raison d'en joüir dans leur famille, avec le plaisir que leur aporte la société de leurs Amis, & l'occupation d'une honnête œconomie.

La voye la plus courte, est d'entrer dans les plaisirs du Prince.

L'Autre voye de s'avancer auprès du Prince, est de contribuer à ses divertissemens; celle-ci est bien la plus douce & la plus infaillible; le secret est de se rendre agréable, d'avoir de la complaisance & de l'assiduité, d'être adroit aux exercices qui sont sa passion, avec cette discretion qu'il lui faut souvent faciliter les voyes de remporter tout l'avantage, & ne contester jamais rien opiniâtrement avec lui. Il est même de la prudence d'un Courtisan de se laisser quelquefois perdre au jeu, pour mettre son Maître en belle humeur; car enfin les Princes sont tellement nez pour commander, qu'ils ne peuvent rien souffrir qui les surmonte sans quelque espèce de chagrin. Ces observations sont encor plus nécessaires dans la conversation. Elle doit toûjours être respectueuse; & s'il

s'il y a lieu de contester, que ce soit avec des termes qui proposent nôtre opinion, mais non pas qui l'établissent. * Les plus belles choses perdent leur lustre & leur salut quand on les dit mal à propos, & l'on ne persuade que malaisément en parlant avec trop d'empire. Il n'y a point d'action si ordinaire dans la vie, & pas une ne mérite tant nôtre circonspection. Tout le monde est satisfait de son propre sens, & c'est ce qui nous fait porter si impatiemment contre ceux qui présument en avoir plus que nous. En effet il n'est rien de si importun que de prêter les oreilles à des gens qui ont tout vû, qui savent tout, & qui ont tout fait. Jamais un honnête homme ne doit faire sa propre histoire; celui qui ne s'en peut empêcher, passe d'ordinaire pour ridicule & pour menteur. † Si nous avons fait de bonnes actions, ce n'est pas à nous à les publier. On est toûjours importun Orateur quand on fait son propre Panegyrique. Je ne conseillerai pas de flatter le Prince, la flatterie à quelque chose de trop bas pour un homme d'honneur; mais j'aprouve fort

* Quid melius linguâ, linguâ quid pejus eadem.
† Laus in ore proprio sordescit. *Proverb.*

fort qu'on lui die quelque chose d'obligeant, & qu'on le louë de celle qu'il aime le mieux, & qu'il pense bien savoir. En ceci l'air & l'action servent infiniment à nous insinuer dans ses bonnes graces. Le respect que nous lui devons mérite bien que nous laissons nôtre mauvaise humeur à la maison. Il y a je ne sai quels esprits dans les yeux, qui impriment leurs qualitez à ceux qui nous regardent. Si nous sommes chagrins, nous inspirons la mélancolie : & si nous sommes gais, il semble que nous réjoüissions ceux qui conversent avec nous. * Les Anciens étoient si persuadez de la force de ces rayons, qu'ils ne souffroient pas que les vieilles & laides femmes aprochassent de leurs enfans. Et Bacon assûre qu'un Amant passionné avance fort ses affaires, lors qu'il peut fixement regarder les yeux de sa Maîtresse; parce, dit-il, qu'il part des esprits enflamez de ses yeux, qui étant envoyez à d'autres yeux, leur communiquent cet invisible poison qui s'épand dans le sang arterial, & se porte jusqu'au cœur. † Ceci se peut prouver par

* Nescio quis teneros oculus mihi fascinat annos. *Virgil.*

† Oculi sunt in amore duces. *Ovid.*

par un effet connu de tout le monde. On a de la peine de s'empêcher de pleurer avec ceux qui pleurent ; & l'on ne sauroit regarder fixement des yeux rouges & chassieux, * sans en ressentir quelque douleur, ou du moins quelque altération ; l'un & l'autre effet ne peut être causé que par l'émission des rayons. Et s'il est vrai que des yeux qui nous regardent avec colére, nous inspirent de la haine, pourquoi ne conclurai-je pas qu'ils peuvent inspirer de l'amour, s'ils nous regardent avec amour ?

Il est des hommes que la Nature a rendus aimables. Ceux-là sont heureux, qui n'ont qu'à la laisser agir avec liberté. Mais si elle nous a fait chagrins, corrigeons ses imperfections par de bonnes habitudes. † A force de nous tenir en garde contre les défauts qui nous dominent, nous les pouvons vaincre. Socrate demeura d'accord avec celui qui jugeoit de ses mœurs par sa phisionomie, qu'il étoit né débauché, mais que les règles de la Philosophie l'avoient rendu vertueux. Sur tout que le Courtisan essaye

* Dum spectant oculi læsos, læduntur & ipsi, Multaque corporibus, transitione nocent. *Ovid. Amor. l. 2.*

† Sæpè tacens odii semina vultus habet. *Ovid.*

essaye de persuader à son Maître, qu'il aime mieux sa personne que sa dignité. Quinte-Curse dit de deux grands Favoris, Craterus & Ephæstion, que l'un aimoit le Roi, & l'autre aimoit Alexandre. L'amour qu'on à pour nous est un panneau où tout le monde se prend; & quand même un homme n'auroit point de qualitez recommandables, si par sa constance & son assiduité il nous oblige de croire qu'il est à nous, difficilement lui pouvons nous dénier nôtre tendresse: * Il n'est pas jusqu'aux bêtes qui ne nous y forcent. J'ai vû un Mâtin faire fortune en Hollande. Ce pauvre Chien démêla le feu Prince d'Orange parmi toute son Armée auprès de Mastricht; quoi que les Gardes lui donnassant des coups de bâton, il retournoit toûjours à la porte de sa Tente; & lors qu'il en sortoit, cet animal sautoit de joye, & s'aprochoit de lui: Enfin le Prince, au lieu d'en être importuné, jugea son amitié digne de reconnoissance; il le caressa, le mit entre les mains d'un Valet pour en avoir soin, & depuis le souffrit toûjours à sa Chambre au pied de son lit. Il faut pourtant pren-

* Si vis amari ama.

prendre garde de devenir importun à force de faire l'affectionné. Le souverain point de la prudence est de bien prendre son temps. Mais sur tout qu'un Gentilhomme qui est aux bonnes graces de son Maître, ne fasse jamais l'entendu, en témoignant savoir les choses que le Prince veut tenir cachées. Il n'y a rien qui excite si-tôt nôtre haine & nôtre aversion. Personne ne peut souffrir qu'on foüille dans son secret, sans son consentement. La confiance est incompatible avec la contrainte, d'autant que nôtre ame est née libre; & comme elle n'a que la seule disposition de sa volonté qui soit réellement à elle indépendante de toute puissance étrangere, elle est jalouse de son secret, & ne veut point être forcée par l'indiscretion de ses Amis. Aussi est-il de la bienséance de ne s'aprocher point de ceux qui lisent des Lettres, ou qui s'entretiennent en particulier. Il en prit mal à un Gentilhomme du Duc d'Anjou; ce Duc lui avoit déclaré confidemment le dessein que le Roi Charles IX. faisoit d'exterminer les Huguenots au jour S. Barthelemi. Ce Gentilhomme causant en particulier avec le Roi, s'échapa de lui parler de ce secret. Le Roi fort surpris

pris de se voir découvert, dissimula sa colére, * & pensant que la Reine sa Mere dût avoir commis cette legéreté, il lui reprocha son inconsidération; mais elle s'en étant excusée, & tous les deux ayans conclu qu'elle venoit du Duc d'Anjou, le Roi fit faire une querelle d'Allemand à ce Gentilhomme, qui se trouva tué à la Chasse, estimant qu'il n'y avoit point d'autre voye que celle-là pour assûrer un secret de si grande importance que le Duc avoit inconsidérément révélé. J'ai connu un homme pour qui le Cardinal de Richelieu avoit pris de l'amitié, & qu'il commençoit d'employer à des choses importantes: Un jour le Cardinal rentrant de son Parc dans sa Chambre, sur la table de laquelle il avoit laissé des papiers, surprit ce jeune garçon qui en lisoit quelqu'un. Le Cardinal ne lui parla que des yeux; & l'ayant fiérement regardé, il les reserra lui-même, & deux jours après il fit commander à ce mal-avisé Courtisan de se retirer en sa Maison; & depuis ne s'en voulut jamais servir.

* Davila.

Qu'il est dangéreux de se mêler des Amours de son Maître.

UN autre pas bien glissant, est de se mêler des amourettes de son Maître. La confidence en est quelquefois bien dangéreuse ; quoi qu'elle semble être une marque particuliere de son estime & de son amitié, il y a une certaine mediocrité à tenir, * qui a besoin d'une prudence & d'une circonspection raffinée au dernier point. Il est bien malaisé de satisfaire l'Amant & la Maîtresse ; & j'estime qu'il n'y a pas moins de danger d'être bien avec elle, que d'y être mal. Ses bonnes graces ne manquent guere à produire de la jalousie, & cette passion est capable de porter l'esprit le plus moderé dans des excès qui vont jusques à la vie de ses plus chers Amis. Il s'en fallut peu qu'un Prince de nôtre temps ne fit jetter un homme de condition par les fenêtres de son Palais. L'ordre qu'il en avoit donné aux siens auroit été éxécuté, si un des Amis de cette malheureuse victime n'eut accouru le voyant en-

* Incedis per ignes suppositos cineri doloso. *Horat.*

entrer dans la Cour, pour l'empêcher de monter à la Salle où l'on l'attendoit. Ceux qui ont experimenté cette passion, savent avec quelle tyrannie elle regne dans le cœur d'un Amant. C'est une fureur qui ne souffre que la seule vengeance dans les esprits qu'elle transporte; & comme elle est incapable de conseil & de raison, il la faut craindre, & éviter toutes les occasions qui la peuvent faire naître. * Que si le Courtisan manque de complaisance pour cette Maîtresse, où qu'elle ait par malheur de l'aversion pour lui, elle lui rendra de mauvais offices, qui tôt ou tard lui enleveront l'amitié que son Maître lui portoit. Ces deux mauvaises rencontres se peuvent éviter avec un peu de discrétion : Sur tout qu'il s'empêche de se brûler à la chandelle, qu'il ait pour elle de la déférence & de la civilité, qu'il paroisse affectionné à ses intérêts, sans toutesfois aucun véritable engagement; qu'il ne lui parle que de la passion & des bonnes qualitez de son Amant; & s'il arrive que le Prince l'en entretienne, qu'il ne lui louë sa Maîtresse qu'avec bien de la retenuë, & avec des termes qui flattent un

* Notumque furens quid fœmina possit. *Virgil.*

un peu ſon amour; mais qui ne faſſent point ſoupçonner qu'il en aït pour elle. S'il ménage bien ſa conduite en cela comme en toute autre choſe, il ſe fait un beau chemin dans les bonnes graces de ſon Maître, parce qu'il lui donne des marques de ſon reſpect, de ſon affection & de ſa ſuffiſance, qui l'obligent à lui ouvrir ſon cœur, & à le faire dépoſitaire de ſes plus importans ſecrets. C'eſt pour lors qu'il peut tout eſpérer, & que le Prince s'étant ainſi engagé, ne ſe peut diſpenſer de lui donner les grands honneurs de ſa Maiſon & de l'Etat.

Quand il aura âtteint ce point, il pourra ſe dire heureux. La Cour a cela de propre, qu'elle ne ſe laſſe point de faire du bien, quand elle a une fois commencé; Son prémier bienfait attire le ſecond, & enfin elle ne ſe contente pas de nous combler de biens, mais elle nous met en main le pouvoir d'en faire à nos Amis.

Que

Que la grande Fortune aveugle ſouvent le Favori.

* C'Eſt ici que le Courtiſan doit ramaſſer toutes les forces de ſon jugement. La grande proſpérité a ſouvent démonté la cervelle de pluſieurs, qu'une fortune médiocre auroit rendus ſages. La joye de ſe voir caraſſé du Prince, & adoré de toute ſa Cour, empoiſonne d'ordinaire ſon ame d'une préſomption auſſi inſuportable aux autres, qu'elle eſt injuſte à ſon égard. Elle lui fait trouver de la douceur à devenir le Maître de ceux qui étoient auparavant ſes égaux, & le rend ſemblable à l'Ane de la Fable qui portoit la Déeſſe ſur ſon dos, & qui prenoit pour lui l'encens qu'on brûloit devant elle. Mais il doit conſidérer qu'il eſt aſſis ſur une Pyramide, † qu'il n'a qu'un point qui le ſoûtient; que tous ſes Amis qui rempliſſent ſon Antichambre, & ceux mêmes qu'il reçoit dans ſon Cabinet, ſont de foibles apuis à

* Rarus enim ſenſus in illa fortuna. Magnæ virtutis eſt cum fœlicitate luctari; magnæ fœlicitatis eſt, à fœlicitate non vinci. *Aug. de verb. Domini.*

† Cùm fueris fœlix, multos numerabis amicos, Tempora ſi fuerint nubila ſolus eris. *Ovid.*

à ſon établiſſement; que ceux qui le ſuivent avec tant d'empreſſement pendant ſa faveur, ſont tous prêts à le quitter s'il tombe en diſgrace; que ces Courtiſans affamez ne cherchent que leur intérêt particulier par ſa faveur, & qu'étant au deſſus d'eux, d'une extrême diſtance, il n'en doit plus attendre une véritable & ſincére amitié, le propre de laquelle eſt d'unir les choſes qui ont quelque raport ou quelque égalité. Son élevation reſſemble à ces grands arbres, qui faiſant beaucoup d'ombre, empêchent les jeunes plantes de croître; elle donne du dépit aux plus grands de l'Etat, & met ſes égaux au deſeſpoir. La faveur du Prince eſt l'unique apui de ſon bonheur. Mais qui peut s'eſtimer ferme ſur un fondement ſi incertain? Les Princes ſont hommes comme nous; & s'en eſt-il jamais trouvé un ſeul toûjours égal, & toûjours voulant une même choſe? Il eſt impoſſible qu'il en ſoit, à moins que d'arrêter les mouvemens de la Nature; elle agit ſans ceſſe ſur les matiéres qui lui ſont ſujettes, & cette action conclud néceſſairement ſon inſtabilité. Les plaiſirs & les ſouhaits des enfans n'ont point de raport à ceux de l'adoleſcence; ceux des jeunes gens ſont diffé-

différens de l'âge de quarante ans; & ces derniers ne peuvent compatir avec ceux de la vieillesse. Il n'est point d'esprit si réglé qui ne change quelquefois de conduite; & ceux qui prennent garde de près à leur tempérament, demeurent d'accord qu'ils ne se trouvent pas de même humeur avant leur dîner qu'après le repas. Alexandre aimoit chérement son Favori Clythus; il ne laissa pas de le tuer de sa main, après avoir trop beu. La plus grande fortune du monde dépend d'un son & d'une vapeur; il ne faut qu'une médisance adroitement insinuée dans l'esprit d'un Prince, pour renverser ce grand bâtiment qu'il regarde comme l'ouvrage de ses mains; il ne faut qu'une vapeur envoyée des hypocondres au cerveau, pour troubler toutes les espèces de son imagination, & lui faire haïr ce qu'il avoit auparavant aimé. Ce que je dis vient de cette cause générale de nôtre nature, * que le Philosophe apelle le principe de mouvement & de repos. Nos plaisirs même ne sont plaisirs que parce qu'ils changent, & qu'ils succedent les uns aux autres. Chiron s'ennuya d'être le Dieu des

* Natura est principium motûs & quietis. *Arist.*

des Poëtes, à cauſe qu'on lui ſacrifioit toûjours d'une même ſorte; & Policrates ſe plaignoit, de ce qu'il étoit trop long-temps heureux. Ceux qui ſont ſujets aux paſſions violentes ne demeurent pas long-temps dans une même aſſiette, ils ont d'ordinaire autant de facilité à haïr qu'à aimer. Le temps efface de nôtre eſprit les images que nos ſens lui avoient préſentées pour former nos raiſonnemens & nos paſſions, il n'eſt point d'affliction qu'il ne guériſſe, il n'eſt point de haine qu'il n'efface, ni guére d'amitié qu'une longue habitude ne rende à la fin importune. Elle reſſemble aux flambeaux, la cire eſt cauſe que le feu s'y attache, mais la même flame s'évanoüit après avoir conſommé ſa matiére. La converſation lie les amitiez, & la même auſſi les diſſout. * On ſe laſſe les uns des autres, & cet axiome eſt vrai en tous ſujets, que la coûtume ôte la paſſion.

De ceci je tire une conſéquence que le Courtiſan doit regarder ſon aſſiette, comme très-incertaine de ſa nature, & mettre en uſage toutes les règles de la prudence pour s'y ſoûtenir. C'eſt en cela

* Ab aſſuetis non fit paſſio. *Ariſt.*

la que les Sages ſont moins ſujets aux accidens qui portent le nom de Fortune, parce qu'ayant pénétré dans la cauſe des choſes, ils préviennent leurs effets par la conduite qu'ils y aportent.

Exemple d'un Sage Favori.

A Mon avis les Exemples ſervent beaucoup, quand ils ſont joints aux maximes de la raiſon & de la Politique. Le Marêchal de Rhetz en peut ſervir, à qui ſaura comme il uſa de ſa fortune & des bonnes graces du Roi ſon Maître. Ce ſage Courtiſan eût toûjours l'adreſſe de plaire à tout le monde ; après qu'il ſe fut rendu utile à ſoi-même, il prit plaiſir de l'être à ſes Amis, mais lors qu'il demandoit quelque grace pour eux, il ſuplioit le Roi de la faire en perſonne, afin que ceux qui la recevoient la tenant de ſa main immediatement, ſe ſentiſſent plus obligez à la reconnoître par leurs ſervices & par leur fidelité. Par cette voye le Roi n'étoit point importuné de ſes priéres ; & cette ſoûmiſſion lui étoit d'autant plus agréable qu'elle paroiſſoit n'avoir pour objet que le deſſein d'acquerir des cœurs à Sa Majeſté, ſans y mêler ſon propre intérêt. Cependant ſes

ſes Amis ne lui en étoient pas moins obligez, & ne laiſſoient pas de le reconnoître comme l'auteur des biens qu'ils avoient reçûs du Roi. Son accès étoit toûjours facile, ſon humeur ſans chagrin, & ſon viſage ſans rebuffades; & quand la néceſſité des affaires, ou des raiſons particulieres, l'obligeoient à refuſer quelque choſe, c'étoit avec des termes qui adouciſſoient le déplaiſir des malheureux. Jamais homme n'a ſoûtenu ſon rang & ſa dignité avec moins d'orgueil, & jamais complaiſance ne fut pareille à la ſienne. Auſſi n'avons nous point eu en France de Favori moins envié: Il eſt certain que la raiſon & l'expérience ſont deux admirables flambeaux pour conduire nos actions, & qu'avec ces deux grandes aides nous paſſons par des precipices avec ſûreté. Mais il faut pourtant avouër que nôtre tempérament & la facilité de nôtre humeur contribuë beaucoup à nous rendre honnêtes gens. Un homme naturellement colére & orgueilleux, paroîtra doux & civil par l'effort de ſa raiſon: Mais qu'il eſt malaiſé d'être toûjours en garde contre nous-même, & qu'il faut une longue habitude pour ſoûmettre des paſſions qui ſont partie de nôtre propre ſubſtance! Ce n'eſt

n'eſt pas ſans raiſon que les * Anciens diſoient ſi ſouvent, que ceux-là étoient heureux qui étoient bien nez.

Si j'avois le choix, j'aimerois † mieux ce riche préſent de la Nature, que toutes les recompenſes de la Philoſophie. Un beau naturel eſt toûjours tranquille en ſoi-même, & toûjours agréable aux autres: Il fait le bien ſans effort, & réſiſte au mal ſans peine.

* Gaudeant benè nati.

† Si quid enim placet, ſi quid dulce hominum ſenſibus influit, debentur lepidis omnia gratiis. *Horat.*

Methode de vivre avéc ſes Amis dans la Cour.

JE ſai bien que ni la prudence dont nous avons parlé, ni les avantages de la Nature, ne peuvent promettre un bonheur continuel à un homme de la Cour. Comme elle eſt compoſée de pluſieurs qui aſpirent à même fortune, leur étude principale eſt de profiter du malheur les uns des autres. Un Favori trouvera rarement un Ami aſſez fidelle & aſſez affectionné pour ne prendre pas ſa place, s'il penſoit l'en pouvoir chaſſer. Le Cabinet eſt toûjours plein d'intrigues,

la fourberie & l'infidelité y regnent comme dans leur véritable empire; auſſi un homme ſage y écoute-t'il beaucoup & y parle peu: Il aprend le ſecret des plus étourdis, pendant qu'il cache le ſien aux plus aviſez. Il n'y a point de lieu où la confidence ſoit ſi difficile à choiſir, parce qu'elle eſt d'ordinaire ſuivie de quelque danger. Une bagatelle en la bouche d'un homme d'eſprit peut recevoir des déguiſemens ſi adroits, qu'elle paſſera pour quelque choſe de conſequence. * Le Sage ne fait voir que ſon dehors, & il eſt certain que jamais perſonne n'a révélé un ſecret important, qu'il ne s'en ſoit repenti; & s'il ne lui en eſt point arrivé de mal, au moins en a-t'il eu de l'inquiètude.

Je trouve la réponſe d'un Italien aſſez plaiſante, qui avoit fait une médiſance contre le Pape Sixte. Sa Sainteté fort offenſée de cet Ecrit, promit une ſomme conſidérable à qui en découvriroit l'auteur. Quelques jours s'étans écoulez ſans en aprendre aucune nouvelle, on trouva au pied de Paſquinio, ce peu de mots. *No'l ſaprai ſanctiſſimo Padre*,

* Nulli crede unquam quod tu clam feceris. *Paling. Zodiacus vitæ.*

dre, quando lo feci era solo. * Palingenius dit que ces esprits si confidens sont d'ordinaire foibles & légers, & qu'on doit considérer son Ami présent comme son ennemi futur. Pour moi je n'aprouve pas cette sévérité, l'amitié demande quelque chose de plus libre. Et pour trouver un tempérament à cette opinion, j'estime que nous ne devons point dire à nos Amis les choses qui nous nuiroient si elles étoient sçûës, & qui ne feroient aucun dommage à leurs affaires quand bien ils les auroient ignorées: En user autrement, c'est à mon avis une marque d'imprudence, plûtôt qu'un témoignage d'amitié. Nous ne prenons pas garde que nous satisfaisons nôtre légérreté naturelle bien plus que nôtre Ami, & il suffit qu'en faisant pour lui tout ce que nous pensons lui pouvoir être utile, nous courions fortune d'être payez de sa méconnoissance, † sans nous exposer encor à son infidelité. S'il est exempt de ces vices qui sont à craindre, nôtre retenuë ne diminue pas nôtre amitié; & s'il s'abandonne un jour

* Semper amicum habeas, dum durat fœdus, ut ipsum posse putes hostem fieri. *Paling.*

† Aditum nocendi perfido præstat fides. *Senec. Oedip.*

jour à cette infamie, nôtre conduite nous ôte tout sujet de l'apréhender.

Cette façon de vivre me semble d'autant plus raisonnable, qu'elle asſure nos intérêts sans offenser ceux de nos Amis. La prudence n'est pas contraire à la franchise, elle ne l'est qu'à la légéreté. Nous pouvons nous consoler avec eux des désordres qui nous sont arrivez, prendre leurs conseils sur nos entreprises, nous réjouïr avec eux des biens & des honneurs que nous avons acquis, nous intéresser dans leurs affaires, leur donner nôtre complaisance & nos bonnes humeurs, les assister de nos soins & de nôtre bien, les visiter, manger avec eux, leur confier nôtre bourse, nos papiers, les tîtres de nôtre maison, & même exposer nôtre vie pour leur service. Ce sont des marques de franchise qu'il ne faut pas dénier, puis que nous les avons jugez dignes de nôtre amitié; quelques-unes sont de bienséance, & les autres leur peuvent être utiles, ou à nous; mais nôtre secret doit demeurer dans nôtre tête; & il n'en sort jamais qu'avec imprudence puis qu'il ne les touche point.

La véritable amitié a des fondemens desintéressez & bien plus nobles, pour être parfaite elle s'apuie sur la seule géné-

néro-

nérosité. Je dois aimer mon Ami purement, parce qu'il est aimable ; sans penser qu'il me tirera de prison, si je suis captif ; mais s'il est assez malheureux pour avoir des fers, je croirai être obligé de les rompre. Je ne le regarde pas comme celui qui me prêtera de l'argent pour payer mes dettes, mais comme un homme à qui je donnerai la disposition de toute ma fortune. Si je prends le contrepié, c'est moi-même que j'aime & non pas mon Ami. * Aristote dit que l'amitié qui s'accommode au temps & à nos affaires, se doit apeller un commerce. C'est ainsi que le vulgaire aime ses Amis ; toutes ses pensées ne réfléchissent que sur lui-même, & comme il ne connoît point la vertu, il n'en a aucun usage ; il n'y a qu'un seul intérêt dans l'amitié qui puisse compatir avec la générosité, c'est de souhaiter que nôtre Ami nous aime pour recompense des bons sentimens que nous avons pour lui.

* Amicitia tempori serviens mercatura dicitur. *Aristot.* Vulgus amicitias utilitate probat.

Methode de se conduire avec ses Ennemis & ses Enviux.

IL n'eſt pas malaiſé de bien vivre avec ceux qui nous aiment; la Nature en cela nous conduit auſſi bien que la prudence, mais il n'en va pas ainſi avec nos envieux, & avec nos ennemis. Pour faire deſeſperer les prémiers, le meilleur moyen eſt de leur opoſer une grande probité, ne leur montrer jamais d'orgueil, & même leur procurer quelquefois des graces. Les bienfaits changent ſouvent les cœurs. L'émulation peut entrer dans l'ame d'un homme d'honneur ſans étouffer en elle les ſemences de la vertu, & il n'y a que cette difference entre elle & l'envie, que l'émulation eſt un deſir ardent d'être autant que les autres en mérite & en fortune, qui s'arrête à nôtre ſeul intérêt; & l'envie a cette circonſtance particuliere, que ce deſir produit en nous de la douleur du bien d'autrui, qui nous porte à le diminuer autant qu'il nous eſt poſſible. * Ce vice eſt un ombre qui ſuit preſque toû-

* Invidiâ ſiculi nullum invenire tyranni tormentum majus.

toûjours la vertu, il ſouhaitte d'ordinaire plus de mal qu'il n'en fait, & celui qui en eſt atteint, en eſt le plus mal traité: C'eſt un mauvais hôte qui met le feu dans ſon logis, & qui enfin ſe détruit ſoi-même, quand il ne peut rien ſur autrui.

Les autres ennemis ſont bien plus à craindre: Il y en a de deux ſortes, de découverts & de cachez.

Les prémiers ſe doivent repouſſer avec générofité; il ne leur eſt pas plus permis de nous attaquer, qu'à nous de nous défendre. Les Conſeils qui nous portent à ſouffrir, ne nous ont pas lié les mains pour nous laiſſer outrager; la Nature nous enſeigne de défendre nôtre vie, & la raiſon de conſerver nôtre honneur. Je trouve la maxime de Ceſar digne de ſa générofité; * Ne point offenſer & ne point ſouffrir. Un homme de cœur n'a pas beſoin de preceptes là-deſſus, il n'a qu'à conſulter ſon reſſentiment pour faire ſon devoir; s'il aime ſon honneur, il ne ſouffrira jamais qu'on le bleſſe impunement. C'eſt un endroit extrêmément ſenſible parmi les Gens de Qualité, quand on le laiſſe une fois entamer, il eſt très-malaiſé à racommoder; il ne faut

* Nec inferre, nec perpeti. *Sueton.*

faut qu'une foibleſſe pour le perdre, & cent bonnes actions à peine le peuvent rétablir: Sans doute il n'eſt rien de ſi miſérable qu'un Courtiſan qui a fait une lâcheté. S'il s'en trouvoit quelqu'un aſſez malheureux, je lui conſeillerois de cacher ſa poltronnerie ſous un froc & dans un Couvent. La valeur eſt une vertu tellement néceſſaire à un Gentilhomme, que ſans elle il ne ſe peut vanter d'aucune bonne qualité; le moyen de s'en ſervir utilement, eſt de n'uſer jamais d'artifice dans ſes démêlez, de faire en ſorte que ſa conſcience ne lui reproche point d'avoir apréhendé d'en venir aux mains, de n'être guéres délicat ſur le choix des armes, ſe mettre à la tête que ce n'eſt pas aſſez de paroître brave, & qu'il le faut être en effet. Il n'y a point de plus équitables * Juges que nous-mêmes, de nos penſées: ſi nous ſommes bien perſuadez de nôtre valeur, nos ennemis s'en aperçoivent bien-tôt. La bravoure eſt un feu, & la fanfaronnerie n'en eſt que la fumée; l'une plaît toûjours aux gens d'honneur, & l'autre eſt deſagréable à tout le monde. Sur tout

* Stat contrà ratis, & ſecretam gannit in aurem. *Perſeus.*

tout qu'il n'entreprenne rien ſans juſte ſujet. La Juſtice a cela de propre, qu'elle met infailliblement les gens de bien de ſon côté, & ſi elle ne peut toûjours donner des bons ſuccès, au moins ne refuſe-t'elle point l'eſtime qu'on a meritée.

* J'ai dit qu'il ne doit offenſer perſonne, mais qu'il ſe prenne garde auſſi d'avoir à courre, il faut toûjours mettre ſon ennemi du côté du vent, ſi le démêlé nous oblige à nous battre; nous avons déja la ſatisfaction d'avoir repouſſé l'offence qu'on nous a faite, c'eſt jouër ſur la bourſe d'autrui; & ſi l'affaire s'accommode ſans combat, nôtre ennemi n'a pas de quoi ſe rire de ſon procedé. Pour moi j'aimerois mieux demander cent pardons pour avoir donné un ſoufflet, que de voir mon ennemi à mes pieds, ſi je l'avois reçû. Il eſt bien plus doux de proferer des excuſes que de ſouffrir des coups, & en cette matiére l'agent eſt toûjours préferable au patient.

* Hæc eſt certiſſima vitæ cuſtodia nemini nocere. *Senec.*

Comment on doit vivre avec les ennemis cachez.

CE que j'ai dit des ennemis découverts, tombe assez sous le sens commun pour n'avoir pas besoin d'étendre ce discours. Mais pour repoûsser les ennemis cachez, le Courtisan doit tout mettre en usage; c'est en cela qu'il emploira les règles de sa plus subtile Politique, & qu'il n'oubliera rien dans son Cabinet. Comme ils ont une maniere différente d'attaquer, il leur en faut oposer une toute extraordinaire pour se défendre, leurs armes sont l'artifice & la lâcheté. Ce sont des Serpens cachez sous des fleurs. Le secret est de les découvrir pour les éviter, mais ils sont d'autant plus à craindre, qu'ils sont plus difficiles à connoître. Les Italiens disent que, *Non e fiero nemico chi non sa fingere l'amico.* Le Conte du Satyre est assez bien inventé, qui se retira de la societé des hommes, parce qu'il s'aperçût que de leurs bouches sortoit le froid & le chaud. Sans mentir ils sont bien difficiles à connoître; Il n'y a rien de si semblable à un bon ami qu'un flatteur officieux, l'un & l'autre se servent des mêmes voyes pour acque-

acquerir nos bonnes graces, & ne sont différens que dans leur intention; l'un & l'autre nous font des complimens, nous offrent leurs services, & nous assûrent de leur fidelité. On ne les connoît qu'à l'épreuve, comme le bon or d'avec le mauvais; mais c'est s'en apercevoir bien tard, que d'attendre qu'un méchant se soit déclaré contre nous par une lâche action: Nôtre prudence le doit prévenir en le découvrant; la meilleure voye est d'examiner la conduite de ceux qui nous aprochent & qui cherchent nôtre amitié: s'ils ont l'estime des gens de bien, * ils ne sont pas fort à craindre; mais s'ils ont vêcu comme des libertins, & que leur avarice, ou leur ambition se soit fait remarquer, il s'en faut donner de garde. Il est bon de leur rendre compliment pour compliment, & par une adroitte & ingénieuse dissimulation les attirer dans le piége qu'ils nous avoient tendu. Les Italiens veulent que si nôtre ennemi est dans l'eau jusques à la ceinture, nous aidions à l'en retirer, aussi bien en sortiroit-il sans nous; mais s'il en a jusqu'au menton, ils conseillent de

* Magna virtus boni cognoscere malos, & firma tutela salutis. *Gregorius libro 3. Moral.*

de lui peser sur la tête pour achever de le noyer. Il est bien malaisé d'être toûjours masqué, la haine de nos ennemis exhale sans cesse quelque fumée pour legére qu'elle soit. Si nous avons l'ame tranquille, nous voyons plus clair que celui qui est troublé de passion, & il nous sera plus aisé de le découvrir, qu'à lui de se cacher. Machiavel dit, que ce qui fait avorter les grands desseins, est qu'il se trouve peu d'hommes tout à fait bons, ni tout-à fait méchans. Le propre de nôtre nature n'est pas d'aller aux extrêmitez sans passer par les moyens. * L'incertitude de nôtre jugement, nous fait toûjours flotter entre l'espoir & la crainte; nous déliberons beaucoup & n'éxécutons guére. La haine & l'intérêt inspirent souvent aux méchans des envies de mal faire, qui ne vont pas jusqu'à l'éxécution; les tours qu'ils prennent servent à les découvrir, & à nous, à nous en parer. Palingenius défend de les menacer quand ils sont connus, il conseille de dissimuler & se taire, mais de ne laisser jamais échaper l'occasion de les ruiner quand elle se présente.

Je

* Quàm stultum est verbis hostem irritare potentem; Dissimulat prudens, fortis tacet, ast ubi venit. Opportuna dies facienda viriliter audet. *Paling. in Zodiaco.*

Je ſai bien que ces Conſeils ne ſont pas trop Chrétiens, auſſi eſt-il bien malaiſé d'accorder la Religion avec les maximes du monde & de la Cour. * C'eſt à mon avis la raiſon pour laquelle Jeſus Chriſt commande à ceux qui aſpirent à la perfection, de tout quitter pour l'amour de lui, & de ne ſe charger que de ſa propre Croix pour le ſuivre; car en verité pour tout eſpérer en l'autre monde, nous ne ſaurions pas prétendre grande choſe en celui-ci. Je ne m'étonne pas ſi les † Saints ſont toûjours affligez, puis qu'ils tiennent pour maxime de ne ſe deffendre point des outrages qu'on leur fait; comme ils ne prétendent rien aux biens du monde, ils ne ſe mettent pas en peine de les conſerver, ‡ & leur plus ardente paſſion étant d'en ſortir, ils béniſſent la main qui accourcit leur chemin. J'admire leur vertu, & voudrois bien la pouvoir imiter. Ce n'eſt pas pour eux que j'écris, je ne parle que d'une conduite purement humaine & morale, qui nous fait éviter les chûtes ordinaires où l'imprudence nous précipite. J'eſtimerois

* Abneget ſemetipſum, tollat crucem ſuam, & ſequatur me.

† Mea eſt ultio, & ego retribuam. *Deut.*

‡ Miſera eſt magni cuſtodia ſenſus. *Juvenal.*

merois trop heureuse la condition des gens de bien, s'il n'y avoit qu'à oposer la vertu au vice pour le détruire; *mais le pouvoir & les forces de la vertu, ne s'étendent pas jusques à nos ennemis. Nôtre probité ne les rend pas moins méchans, & nos bonnes actions ne les font pas plus justes envers nous. Leur haine & leur malice sont des obstacles qu'il faut nécessairement détruire ou renoncer à toute fortune, & à tout établissement. Nôtre Religion ne veut pas que nous les haïssions, aussi ne nous expose-t'elle pas à leur fureur: s'il nous font du mal ils péchent: & si nous les repoussons sans haine & sans aigreur, nous faisons une action de justice. † On me dira qu'on ne peut-être Juge & partie dans ses propres intérêts; je l'avouë, mais non pas toûjours; il est de mauvaises actions qui ne sont pas soûmises à la rigueur des loix. Celles de nos ennemis cachez sont de ce nombre, & je les tiens d'autant plus dangéreuses, qu'elles sont plus couvertes, & leurs effets plus à craindre, parce qu'ils sont moins con-

* Perdidit nos aliena perfidia, parentes sensimus parricidas. *Cyprianus de Lapsis.*

† Aut tollendus, aut conciliandus hostis. *Senec.*

connus. Cependant à qui demanderons nous Juſtice ? & quelle accuſation formerons nous contre les crimes véritables que nous ne ſaurions prouver ? Mon ennemi ſemera des faux bruits contre moi, il ſurprendra l'eſprit de mon Maître par ſes artifices, il détruira toute l'eſtime qu'il a pour moi, il ne me verra que pour m'épier, il baiſera ma main qu'il veut couper, & ne m'embraſſera que pour m'étouffer plus ſûrement. * Sa mauvaiſe volonté eſt couverte d'un voile qui la dérobe à la connoiſſance de tout le monde; mais ſi comme le plus intéreſſé je m'en aperçoi à la fin, & qu'après cela je demeure immobile comme une ſouche ſans m'en défendre, paſſerai-je pas pour un fat, & pour un miſérable ? La cauſe finale de nos actions eſt celle qui les détermine, c'eſt à dire qui les rend bonnes ou mauvaiſes, & nous l'eſtimons d'autant plus puniſſable, qu'elle produit des effets dangéreux. Comme ſi mon ennemi me vouloit ma bourſe, ou me chaſſoit de ma Maiſon, tout le monde demeureroit d'accord qu'il mériteroit

* Stultus eſt, qui per ignominiam non commovetur ad injuriam. *Iſidor.*

roit d'être châtié, & qu'il me devroit désintéresser de ma perte: Et si dans la Cour par ses menées, il m'enleve l'amitié du Prince que je sers, il m'ôte tous les avantages que sa faveur m'avoit acquis, & qui me sont plus considérables que ma bourse ni que ma Maison: S'il m'attaque même à ma reputation, poussé par le seul caprice de sa mauvaise humeur; ne me sera-t'il point permis de me faire la Justice que je ne puis demander à personne? Ma Religion me défend de haïr mon prochain, mais elle me permet d'aimer mes propres intérêts, & je ne les puis conserver qu'en repoussant ceux qui les attaquent: Je puis donc conclure que je me dois défendre; & que je puis être Juge en ma propre cause. Ce que je dois comme Chrétien, est de ne point agir par principe de haine, & ne lui procurer jamais de mal, s'il me reste quelque voye pour éviter celui qu'il m'avoit preparé. L'Ecriture Sainte ne blâme point Mardochée d'avoir vû attacher Aman au même gibet qu'Aman avoit fait dresser pour lui. Nous devons aimer nôtre prochain, mais cet amour ne nous est pas ordonné pour nous détruire; nous sommes nous mêmes nôtre prémier prochain; &

la

la Loi qui nous défend de ſortir de la vie par l'effort de nos propres mains, nous ordonne de la ſauver de la violence de nos ennemis. Ces raiſons bien examinées, on ne blâmera pas ces maximes qui d'abord ſemblent un peu licentieuſes, & qui tirent leur force & leur juſtice de la néceſſité qui les a fait naître. Si nos ennemis couverts avoient droit de tout faire avec impunité, les plus méchans ſe cacheroient ſous des habits Religieux pour excercer leurs injuſtices: mais ſi leurs méchancetez réveillent nôtre prudence, & ſi elle ſe trouve plus éclairée que leurs artifices ne ſont adroits, qui nous blâmera de les avoir fait ſuccomber?

Qu'il faut avoir des Amis inconnus, & le moyen de ſe donner de garde des petits Collets.

LE principal effort que doit faire l'adreſſe du Courtiſan, eſt de ſe rendre maître de l'oreille du Prince, & qu'en ſon abſence il ait des Amis fideles qui lui rendent compte de ce qui s'eſt dit contre ſes intérêts. Comme il eſt dangéreux d'avoir des ennemis cachez, il eſt très-utile d'avoir des amis inconnus & cou-

verts. On aura moins de retenuë en parlant devant eux, ils tireront facilement le ſecret des autres par la liberté qu'ils prendront de parler du Favori, ils verront la pente & les inclinations d'un chacun, & par là le Favori tirera des conſéquences aſſez juſtes de ce qu'il doit faire, ou éviter. Cette ſorte d'amis ſe trouve rarement parmi ceux qui tiennent grand rang dans la Cour, & à dire vrai ils reſſemblent aſſez à d'honnêtes Eſpions. Il les rencontrera plûtôt parmi des particuliers qui ont plus d'eſprit que de fortune; il doit ouvrir ſa bourſe à cette ſorte de gens; & l'expérience nous a apris, qu'il n'eſt point d'argent plus utilement employé quand on ſait bien choiſir à qui le donner. Nôtre ſiécle a vû un grand Miniſtre, admirable en tout, très-exact obſervateur de cette maxime, qui lui a toûjours bien ſuccedé. Les deſſeins d'importance reſſemblent aux mines qui deviennent ſans effet quand elles ſont éventées.

Si le Courtiſan juge que la cabale & les artifices de ſes ennemis ſoient trop difficiles à ſoûtenir, & qu'il ſe défie de ſa propre adreſſe, je ne deſaprouve pas qu'il leur arrache le maſque de deſſus le viſage, & qu'il ſe déclare ouvertement

leur

leur ennemi. Par là il détruit, où du moins il diminuë la croyance que le Prince pouvoit donner à leur imposture ; il ne les écoute plus que comme des gens intéressez, qui ont plûtôt la vengeance dans le cœur, que la verité dans la bouche: de plus il leur fait voir qu'il ne les craint point, en prenant la liberté de les décrier dans la Cour, & de faire connoître leur malice à tout le monde, en justifiant son innocence dans l'esprit de son maître. Ce moyen est toûjours utile quand on s'en sert avec jugement ; & pour moi j'aimerois mieux le suivre, & essuyer les hazards qui en pourroient arriver, que de m'embarasser l'esprit de tant de circonspections, dont la pratique ne peut être qu'ennuyeuse à un homme de cœur ; car enfin j'estime qu'il est plus glorieux de faire la guerre en Lion qu'en Renard. Mais je trouve un Courtisan bien empêché quand il peut compter des Prêtres & des Femmes entre ses ennemis couverts; pour lors ce dernier remède est inutile, & la bravoure est à contretemps. En verité ce sont des Mouches, qui pour être foibles, ne laissent pas d'importuner beaucoup. Les Cabinets des Princes en sont tout pleins, & je tiens un homme bien sage & bien sensé quand

quand il les peut mettre de ſon côté : Il faut pour cela de la complaiſance & de la douceur, & quelquefois de la liberalité. Si la Cour eſt dévote, qu'il ſe prenne garde des petits colets ; la foibleſſe de ces gens-là n'eſt pas moins à craindre que la malice des autres. Ce ſont d'ordinaire des eſprits chimeriques qui penſent avoir droit de juger tout le monde, quand ils ont dit deux fois leur Chapelet, & qui s'imaginans ſe rendre agréables à Dieu en reformant les mœurs, décrient les plus honnêtes gens ſur le prémier raport qu'un Cagot leur a fait. Ceci n'a pas beſoin de preuve, il y a peu d'hommes qui n'en ayent quelque expérience ; la meilleure précaution eſt d'être retenu dans ſes diſcours, n'avoit point une probité feinte & affectée, ſe perſuader fortement qu'il eſt plus utile d'être réellement homme de bien, que de n'en avoir que les aparences. Les déguiſemens peuvent ſervir quelquefois à nous tirer d'un mauvais pas ; mais en verité c'eſt une grande ſottiſe de bâtir nôtre conduite ſur de ſi mauvais fondemens. * Le menſonge

* Nec jam validis radicibus hærens, Pondere tuta ſuo eſt. *Juvenal.* Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret. *Juvenal.*

ſonge eſt toûjours foible de ſoi, & il n'y a point d'adreſſe qui le puiſſe long-temps ſoûtenir. Habillez un Singe comme un Préſident, il fera toûjours des ſingeries; tôt ou tard nous paroiſſons ce que nous ſommes: Un homme de ſens trouve tant de raiſons qui l'obligent à embraſſer la vertu, qu'il n'a point de peine à s'y réſoudre; quand ce ne ſeroit pas par l'intérêt de ſa conduite & de ſon ſalut, il le feroit par la conſidération de ſon eſtime & de ſa fortune. * Perſonne ne prend plaiſir de paſſer pour méchant. Les plus ſcelerats ne peuvent ſouffrir qu'on leur reproche leurs crimes; & quoi qu'ils les commettent avec peu de remords, ils ſe deſeſperent quand ils ſont découverts: la raiſon eſt, que nous aimons naturellement la gloire, & qu'elle eſt auſſi eſſentielle à nôtre ame que le mouvement: ce qui fait que nous ne la perdons jamais ſans un extrème déplaiſir. Auſſi voyons nous que le mépris ne nous irrite pas moins que les offenſes: de là je conclus qu'il eſt plus ſeur & plus aiſé de l'acquerir par nôtre vertu que par nos déguiſemens. Celle-là produit d'elle-même & ſans effort

* Nobis magna indita eſt neceſſitas juſtè rectèque vivendi. *Aug. in Soliloq.*

fort les effets que nous désirons, & ceux-ci sont toûjours pleins d'inquiètudes & de hazards. * La probité à cela de propre, qu'elle nous laisse joüir d'une tranquillité d'esprit, qui nous met à couvert des craintes où les méchans sont toûjours exposez. Un homme qui a les sentimens qu'il doit avoir de nôtre Religion, n'aprehende point de passer pour impie; son esprit ne se trouve point embarassé de cette multitude d'argumens insuportables, † qui ne servent qu'à démonter la cervelle des plus entendus. Pour dissiper toutes ces objections, il n'a qu'à se souvenir que sa raison est une aveugle qui ne se connoît pas elle-même, & que c'est une ridicule qui n'est propre qu'à se former des chimeres pour troubler son repos. Sans mentir je trouve que la foi n'est pas moins utile à la tranquillité de nôtre ame, que nécessaire à son salut: quand nous en sommes bien persuadez, ‡ elle nous tire de beaucoup d'embarras; nous n'avons qu'à la suivre pour devenir heu-

* Mens palpitat assiduo flagitiosa metu. *Pictorius.*

† Conscia mens recti, famæ mendacia ridet. *Ovid.*

‡ Si credis, immortalis es ad vitam, si non credis, immortalis es ad pœnam. *S. Augustin. Symb. ad Catechum.*

heureux: & comme elle nous aſſûre des récompenſes de l'autre vie, elle nous montre le chemin pour les mériter. A le bien prendre, la dévotion n'a rien de contraire a la gentilleſſe d'un Courtiſan; elle ſe doit pratiquer avec jugement comme les autres choſes. Ce qui eſt propre à un Capucin, ne ſieroit pas à un homme de la Cour; * nôtre pieté doit être réelle & véritable, & c'eſt en cela que conſiſte ſa plus grande perfection. Quand nous ne l'ajoûtons pas à nôtre profeſſion, elle peut devenir indiſcrette. Nous pouvons porter le Cilice ſous des habits de broderies; pour être chaſte & continent, il n'eſt pas beſoin de fuïr les Ruelles des Dames de qualité, leur aprobation contribuë ſouvent à nôtre bonne fortune, & j'eſtime qu'il eſt néceſſaire à un honnête homme de ſe bien tirer de leur converſation. C'eſt d'elles que nous aprenons la bienſeance; ce ſont elles qui nous inſpirent le déſir de nous rendre agréables à tout le monde, & qui par conſéquent nous acheminent à la vertu. Un Courtiſan ſe rend ridicule quand il fuit les divertiſſemens que toute la Cour aprouve:

* Mihi diſplicet omnis, in vultu, & quæſtu pietas quæ ratia tendit.

ve : C'est un moyen bien détourné de faire sa fortune, que de s'enfermer dans un Oratoire, pendant que le Prince est à la Comédie ; & je tiens qu'il fait mal sa Cour, d'entrer en retraitte pour ne se point trouver au Bal, où son adresse & sa bonne mine lui peuvent acquerir de l'avantage & de l'estime. Un homme scrupuleux jusques-là ne doit rien pretendre à la Fortune ; c'est à lui à prendre les maximes de la Cour, ou à la quitter. * Il doit penser qu'il est fait pour la Cour, & non pas la Cour pour lui ; s'il la trouve incompatible avec sa pieté, qu'il change de dessein ; sans doute le Cloître est plus propre à la pratique des austéritez. Pour être bon Religieux il faut suivre exactement ses Constitutions & sa Règle ; & pour être bon Courtisan, la même conséquence nous aprend qu'on doit vivre comme on vit à la Cour. Chaque profession a differente fin, aussi a-t'elle divers moyens pour y arriver ; ce qui est raisonnable en l'une est souvent ridicule en l'autre. Un Officier d'Armée se feroit mal obéir s'il parloit à ses Soldats du même ton de voix qu'un Chartreux dit son *Miserere*. Un Religieux feroit-

* Exeat aula, qui volet esse pius. *Pers.*

ſeroit-il pas auſſi fat s'il contoit des fleurettes à une Dame, qu'un Courtiſan ridicule, s'il lui faiſoit des exhortations? Nous avons beſoin de nôtre jugement dans toutes les actions de nôtre vie : la dévotion peut avoir ſes excès comme les autres choſes. La vertu n'eſt jamais vague & indéterminée; comme elle eſt parfaite, * elle tire ſes reglès de la médiocrité, & à le bien prendre elle eſt elle-même la mediocrité. L'avarice & la prodigalité ſont deux extrêmes viticeux, la liberalité qui tient le milieu eſt une vertu. La poltronnerie & la témérité ſont deux vices qu'un Gentilhomme doit toûjours éviter, & la vaillance eſt une vertu moyenne qu'il doit toûjours embraſſer. Enfin on demeurera d'accord qu'on ne peut être Courtiſan dans le Cloître, non plus que Moine dans la Cour, & que pour y vivre ſelon ſes maximes, il faut aimer ſes amis avec fidelité, & repouſſer les méchans avec eſprit & avec vigueur; c'eſt en cela qu'un Courtiſan doit faire un judicieux uſage de ſa tête & de ſes bras, qu'il ſe faſſe juſtice à ſoi-même auſſi exactement qu'il la rend aux autres,

* Sunt certi denique fines, quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

autres, qu'il ſoit ſenſible au bien & au mal, qu'il ne s'écarte jamais du chemin de l'équité, qu'il prète l'oreille aux avis, & qu'il ſe donne le temps d'en aprendre la verité. On trouve ſi peu de Conſeillers déſintéreſſez, qu'il eſt toûjours à propos d'examiner leurs propoſitions. Un homme ſage ne prend pas feu comme la poudre, il ſe ſait trop bien ſervir de ſes paſſions pour rien conſulter avec elles; mais quoi que ſa raiſon les chaſſe de ſon conſeil, elle les rapelle utilement pour l'éxécution. On délibere d'un ſang froid de faire un beau combat, & l'on ne laiſſe pas d'avoir beſoin d'un peu d'émotion pour le terminer avec avantage. * Le Pſalmiſte nous permet la colére, pourvû qu'elle ſoit ſans peché. Je croi qu'il en veut autant dire des autres paſſions. La Nature eſt trop bien conduite pour rien produire de mauvais, mais nous ſommes des broüillons qui gàtons ſes ouvrages par le ſot uſage que nous en faiſons.

* Iraſcimini & nolite peccare.

De

De la Sageſſe & de l'Oeconomie d'un jeune Courtiſan.

LE manque de ſageſſe quoique commun, ſemble plus ordinaire aux gens d'épée qu'à toute autre profeſſion. Je ne ſai ſi c'eſt par coûtume ou par néceſſité qu'on le leur ſouffre plûtôt qu'à tous les autres. Pour moi je ne deſaprouve pas un jeune homme un peu bruſque, pourvû qu'il ne ſoit point étourdi ni emporté: Cette Sageſſe qui ne fait rien que par compas, qui affecte une gravité de cenſeur, qui a toûjours le ſourcil refrogné, & qui ne parle que par monoſillabes, comme le Cordelier de Rablais, n'eſt pas à mon avis celle que doit pratiquer un homme de la Cour. Je lui voudrois faire les ongles pour l'empêcher d'égratigner ſes Amis, je la demanderois agréable & enjouée, & ſur tout proportionnée à l'âge de celui qui la poſſede: celle des jeunes gens ne veut rien de ſévére, elle admet la complaiſance au nombre de ſes vertus, & ne rejette point la propreté ni tout ce qui contribuë à donner bonne mine. La bienſéance a des grands charmes pour attirer les cœurs; on ſe défend avec peine

peine d'avoir de l'inclination pour un homme qui entre de bonne grace dans une Compagnie : Son port & sa mine persuadent qu'il a du mérite * & la liberté qui paroît dans ses actions, qu'il est homme de condition. Ce n'est pas même une science inutile de se savoir avantageusement habiller. Un Courtisan de nôtre siécle, disoit qu'un Gentilhomme se pouvoit dire assez paré, quand il étoit noir, net & neuf ; & en effet ce n'est pas toûjours la grande dépense qui le fait paroître, elle a sans doute plus d'éclat, mais il est malaisé de la faire durer, les excès ont toûjours de fâcheuses suites ; j'aimerois mieux qu'il eut souvent des habits médiocres que de riches, & qu'il les portât long-temps ; sur tout qu'il évite les maniéres extraordinaires, & hors la mode ; la bizarrerie des habits fait soupçonner avec raison celle des mœurs. S'il est propre en sa personne, il le sera aussi dans son équipage & dans son train ; c'est à lui à consulter sa bourse pour l'accroître ou pour le diminuër, & je lui conseillerois plûtôt d'avoir

* Quàm sese ore ferens ! quàm forti pectore & armis. *Virgil.* Credo equidem, nec vana fides genus esse Deorum ; Degeneres animos timor arguit. *Virgil.*

d'avoir beaucoup de mérite, que quantité de Valets. La grande ſuite de Pages & de Laquais qui ne paſſent point la Cour du Louvre, ne fait pas grand bruit dans le Cabinet, il n'apartient qu'à des Seigneurs de baſſe Bretagne de venir une ou deux fois en leur vie montrer leur nez à la Cour, accompagnez comme des Ambaſſadeurs du grand Mogor: Ce ſont les Biais qui n'attrapent que les Bourgeois & les Provinciaux. Il faut prendre un air qui ſe puiſſe ſoûtenir long-temps, & qui ôte au Courtiſan l'inquiètude de paſſer devant les Barrieres des Sergens: On ne voit guére de profuſion ſans injuſtice & ſans folie; ce n'eſt pas le propre d'un homme bien reglé de faire des dettes, & de ne les pouvoir payer; s'il eſt de cette humeur, il aura de la peine à ſe garantir d'avoir la réputation d'un Filou. Ce que je dis de l'équipage ſe doit auſſi entendre de ſa table; quand on s'en mêle il la faut tenir bonne. C'eſt un moyen d'amaſſer force gens, & je n'eſtime pas que c'en ſoit un bien aſſûré d'acquerir des amis. La plûpart de ces dîneurs ne viennent pas pour nous obliger, c'eſt beaucoup s'ils s'empêchent de contrôler les ſauces & le buffet; quand on voit une table ouver-

ouverte, toute la Cour penſe avoir droit de s'y aſſeoir; ce galimatias de monde me feroit haïr cette ſorte de dépenſe, qui ôte la liberté à celui qui la fait. Il y avoit trois riches Martins à Paris, qui penſoient acquerir de l'eſtime par là; mais ils ne tirerent autre fruit de leur dépenſe, que celui de ſe faire apeller Martin mangeant, Martin mangé, & Martin qu'on mange: pour moi je trouve le prémier le plus habile homme des trois. Le plaiſir de la bonne chére ceſſe d'être plaiſir ſi-tôt qu'il eſt contraint: j'aprouverois fort qu'on fit de bons repas, pourvû que ce ne fut pas un ordinaire reglé pour tout le monde. C'eſt aſſez qu'un Courtiſan donne à ſon Maître toute ſa liberté, elle eſt de ſoi trop prétieuſe pour l'abandonner à tant de gens, il en doit être auſſi bon ménager que de ſa bourſe. C'eſt aux Partiſans à faire manger aux Particuliers ce qu'ils dérobent au Public; il eſt bien à propos qu'ils ſe faſſent conſidérer par ce qu'ils ont de plus eſtimable; c'eſt aſſez pour eux qu'on vante leurs Cuiſiniers & leur belle Vaiſſelle d'argent; auſſi-bien ne les obligeroit-on pas de s'informer de ce qu'ils ſont, & l'on ſeroit bien empêché de les louër pour ce qu'ils valent.

Ce

Ce conſeil que je donne à un jeune Courtiſan, ne ſeroit pas propre à un Miniſtre d'Etat, ou à un grand Seigneur déja bien avancé dans la Fortune; à ceux-là la table eſt une marque de grandeur qui n'eſt pas inutile; elle facilite l'accès de leurs Amis qui leur font la Cour; elle leur donne lieu de recevoir leurs careſſes; & comme ils ſont au deſſus de ceux qui les viſitent, ils n'en peuvent pas être importunez. C'eſt au Courtiſan à connoître & à conſidérer que puis qu'il y a une grande difference entre celui qui cherche la fortune, & celui qui l'a trouvée, il y en doit avoir une très-notable dans leur façon de vivre. Ce que nous faiſons ſans jugement, ne peut être bien fait; ôtez cette piéce à un homme, vous deſarmez un Vaiſſeau de ſon Gouvernail.

Que la Fortune ne ſauroit élever un fat, & ce qu'il doit faire.

* QUand je demeurerois d'accord du pouvoir que je veux ôter à la Fortune, je ſoûtiendrois encore avec beaucoup de raiſon qu'elle ne ſauroit élever un

* Stultitia eſt proficiendi impedimentum, *Stob.*

un fat, elle donnera bien de l'inclination au Prince pour celui qu'elle veut avancer. C'eſt un mouvement de l'ame dont la raiſon eſt difficile à comprendre, & qui peut ſurprendre les plus habiles; mais ſon effort ne paſſera pas plus outre, quand le Prince reconnoîtra qu'il a fait un mauvais choix. L'amitié reſſemble au feu, elle veut être nourrie pour ſubſiſter. Les Princes ſavent qu'ils ſont nos Maîtres; quand ils font un pas pour décendre à nous, ils croyent que nous devons faire tous les autres pour monter juſqu'à eux. Auſſi eſt-il bien raiſonnable que nous faſſions tout pour leur plaiſir, puis que ne nous devant rien, ils ne laiſſent pas de nous obliger. C'eſt à nous à les divertir & à nous conformer à leurs humeurs; & quand ils nous honorent de leurs bonnes graces, il eſt juſte que nous n'obmettions rien pour les mériter.

Il ſe trouve dans la Cour de belles Hapelourdes; ce ſont des faux diamans qui reſſemblent aux bons; leur mine & leur naiſſance font préſumer qu'ils valent quelque choſe, & l'on ne s'en deſabuſe pas juſqu'à ce qu'ils ayent parlé. * Ce fut par là que Socrate voulut connoître le jeune

* Loquere puer ut te cognoſcam.

jeune Athènien qu'on lui donnoit à inſtruire. Il y a peu de différence entre une belle Statuë, & un homme de bonne mine qui n'a point d'eſprit. Je conſeillerois aux parens de ces gens-là de les produire rarement à la Cour. Il ſuffit que les Provinciaux ſachent qu'ils ſont connus du Roi, & qu'ils entrent dans le Cabinet. Le ſéjour qu'ils y font ne ſert qu'à découvrir leur foibleſſe, ils deviennent la dupe d'une troupe d'éveillez qui ne perdent pas l'occaſion de s'en divertir; un peu de brutalité eſt pardonnable à ces pauvres malheureux: quand on ſait qu'ils vont vîte de la main, on ne va pas ſi vîte de la langue: Mais enfin ce ne ſont pas des ſujets propres à faire fortune, ils n'ont beſoin que de conſeil, pour ne faire point de chûtes fâceuſes dans leur Province. Il leur faut inſpirer la civilité, la généroſité, & la liberalité; s'ils ſont riches, le grand train leur eſt propre pour ſe faire ſervir en grand Seigneurs. La plûpart des hommes ſe prennent plus par les aparences que par les réalitez, parce qu'ils ne jugent que des choſes qui touchent leurs ſens; ils rendront plus d'honneur aux beaux habits, & à la ſuite d'un Gentilhomme, qu'à ſon mérite & ſa vertu, & rien n'eſt

digne de ſon aprobation que le bien & le grand revenu. Ce ſont des aveugles qui forcent les plus ſages à s'accommoder à leur aveuglement; l'entrepriſe ſeroit folle de les vouloir rendre clair-voyans. Un homme d'eſprit ſe ſert de leur ſottiſe à ſon avantage, comme les Médecins préparent les venins pour chaſſer les maladies: Les imperfections de la Nature ſont trop difficiles à corriger, * le peuple de tout temps a été foible, leger & ignorant: puis qu'il a commencé avec le monde à être tel, & qu'il n'a point changé, il y a bien de l'aparence qu'il ſera toûjours le même. Je n'ai pas deſſein de m'étendre ſur cette matiére, n'ayant rien à dire à ceux que je ſupoſe n'être pas à la Cour, s'ils ne ſont capables de rien, ils n'ont pas beſoin de conſeil. Celui qu'ils doivent prendre eſt de demeurer dans leurs Maiſons, & de ſe laiſſer conduire à quelqu'un qui les empêche de faire de notables fautes.

* Et mobile vulgus.

Que le Marige sert à la Fortune, & si un Homme de qualité doit préferer une Princesse à une Femme de sa condition.

CE n'est pas assez ce me semble à un homme de qualité qui veut relever sa Maison, de ne penser qu'aux bonnes graces de son Maître, & d'oublier tous les autres soins qui peuvent contribuer à sa Fortune. Je n'estime pas que les alliances lui doivent être en moindre considération, s'il examine de quelle importance elles sont à son établissement. Les Allemans n'ont pas besoin de conseil là-dessus, les Loix de leur Païs y ayant pourvû, par la défense qu'elles leur font de se mésallier; de-sorte que si un Comte de l'Empire avoit épousé une femme au dessous de sa qualité, ses enfans déchoiroient de son rang. Nôtre France a des usages différens, qui peut-être ne sont pas meilleurs; mais comme je ne suis pas Réformateur de ses Coûtumes, il me suffira d'en tirer quelque utilité. * Dans les Mariages il y a trois cho-

* Conjugium petimus partumque uxoris; at illis, Notum qui pueri qualisque futura sit uxor.

choses essentielles à considerer, la Naissance, la Personne, & le Bien.

Je mets la Naissance au prémiers rang, parce qu'elle est d'un merveilleux poids, & qu'elle me donne matiére de parler d'une question: qui peut-être n'a pas encor été traittée: Savoir, si un grand Seigneur qui peut prétendre au Mariage d'une Princesse, la doit préferer à une Femme de sa condition? Cette proposition a d'abord un éclat qui saute aux yeux, & qui s'empare impérieusement de nôtre opinion. On trouvera peu de personnes qui ne l'estiment trop avantageuse pour balancer de quel parti ils se rangeront. On dira que les enfans d'une Princesse, pour n'être pas Princes; sont quelque chose de plus que les autres Gentilshommes; que leur naissance les faisant parens de ces Puissances que le monde révére, leur attire les respects de la Noblesse, & les fait participer à leur grandeur; que les Princes les considérant comme leur sang, sont obligez de porter leur intérêt à la Cour, & dans les Provinces, & de leur procurer les grands établissemens & les prémiers honneurs de l'Etat; que quand même ils manqueroient de naturel, ile s'y trouveroient engagez par le soin qu'ils ont de leur propre gloi-

re.

re. On peut ajoûter encor beaucoup d'autres ornemens pour embellir ce côté de la Medaille; mais quelle merveille si on la tourne, puis que toutes choses sont problêmatiques? & si l'on répond qu'une Princesse ne pouvant faire un Prince, elle ne fait pas non plus un grand Seigneur, étant vrai qu'il le pourra être par la seule qualité de son Pere; que son mérite joint à sa naissance, le fera bien respecter de la Noblesse sans le secours de la Principauté; que c'est une erreur de croire que les Princes pour être ses parens, épousent ses intérêts; qu'au contraire, comme ils sont au dessus de lui, ils le croyent indigne de l'honneur de leur alliance, s'il ne s'attache inséparablement à leur fortune & à leur grandeur; que leur crédit n'est pas une voye infaillible pour obtenir les grandes Charges, la Cour ayant sa Politique qui lui persuade, qu'elle doit rarement donner de pareilles graces par les recommandations des Princes, d'autant que c'est leur faire des créatures qu'elle éleve contre ses propres intérêts. Elle sait qu'ils emportent toute la reconnoissance & la gratitude de ceux à qui ils ont procuré ces honneurs, & que c'est nourrir leur ambition & fortifier leur parti, que de les

obliger de la ſorte; qu'il faut toûjours quelques mouvemens violens pour arracher de ſes mains des graces de cette importance. On ajoûte que la Cour n'aime guére à obliger que ſes Favoris, & l'on voit rarement les Princes occuper cette place dans le cœur de nos Rois. S'ils les regardent comme leurs parens, ils ont de la peine à ſe défaire de la penſée qu'ils peuvent devenir leurs ennemis, & ainſi ils ne ſouffrent leur grandeur qu'avec quelque eſpèce d'inquiètude. * Toutes ces conſidérations ont fait conclure à pluſieurs, que de pareilles alliances ont plus d'incommodité que d'avantage pour ceux qui s'attachent directement au ſervice & à la perſonne de nos Rois, & qu'une † Maiſon de leur portée leur peut donner une femme avec moins d'éclat, mais avec plus de ſolidité pour leur fortune.

Que ſi leurs parens ne veulent point ſuivre cette politique, & que le brillant de cette grandeur les charme ou les ébloüiſſe, il eſt difficile de ſe diſpenſer en épouſant une Princeſſe d'épouſer auſſi

* Et ſua ſunt illis incommoda, parque per omnes Tempeſtas.

† Si vis nubere, nube pari,

aussi les intérêts de sa Maison; aussi-bien les Ministres l'en soupçonneront-ils toûjours, & ne se persuaderont jamais qu'il s'en puisse dégager avec bienséance, ni avec sûreté. Et en effet de quel œil un grand Seigneur peut-il voir la ruine d'un Prince son proche parent, sans contribuer à soûtenir sa fortune quand elle chancelle? & comment peut-il croire qu'il ne sera pas écrasé sous ses ruines, si le malheur de ses affaires veut qu'elles tombent? Pense-t'il que les Ministres pour cela ayent bonne opinion de lui? & s'il manque à son parent dans une nécessité pressante, que peuvent-ils eux-mêmes fonder sur sa générosité? ou quel droit auroient-ils de prendre confiance dans les services d'un homme qui oubliroit sa naissance, & qui préféreroit ses intérêts particuliers aux dévoirs de la bienséance, de la nature & du sang? Les règles ne sont jamais si générales, qu'elles ne souffrent quelques exceptions, l'obéïssance est nécessaire, je l'avouë; mais la générosité n'est pas défenduë, & l'on sait qu'elle ne paroît que dans les temps difficiles & les occasions périlleuses. Je dis de plus qu'elle est d'autant plus estimable dans nos ennemis, qu'elle est plus éloignée des sentimens

ordinaires des ames basses & vulgaires, qui n'ont pour objet que leur intérêt, & qui ne font rien par le seul mouvement de la vertu. Ceux-là ressemblent au Chien d'Esope, qui s'attendent d'avoir les recompenses qu'ils attendent pour lors de la Cour; ce ne sont que des ombres de la fumée, elle promet tout pour désunir ceux qui l'importunent, & personne n'est en état de lui faire tenir parole. Ses Négociations ne vont guére sans succès; leur but est de séparer les amitiez, de mettre de la défiance dans les parties, & de produire même de la haine entre les parens, quand elle trouve des esprits incertains & peu déterminez. Pour moi j'estime qu'il faut choisir de bonne heure, ou de se donner tout à fait a elle, & en faire un point de conscience, & de devoir, étant vrai que l'obéïssance que nous devons au Roi rend son parti le plus juste, ou de suivre la fortune du Prince dont on est parent. Quoi qu'il en puisse arriver, les choses ne sont jamais assez long-temps calmes parmi nous, pour ne se point déclarer & se cacher dans son terrier comme un Renard. Ceux qui ne promettent rien n'obligent personne, & ceux qui promettent tout sont obligez à

tenir

tenir leur parole. Jamais un homme de qualité ne doit montrer de crainte ni de foiblesse, son courage doit toûjours être plus grand que sa fortune, & ce n'est plus la saison de déliberer quand celle de l'éxécution est arrivée.

S'il faut être amoureux pour se Marier.

APrès la naissance d'une Maîtresse, sa personne fait la seconde considération du Mariage: comme ce Sacrement est un lien indissoluble, j'estime un homme souverainement heureux qui épouse une femme bien faite d'esprit & de corps. J'aurois de la peine à me ranger de l'opinion de ceux qui soûtiennent que l'amour n'est pas nécessaire à conclure un si important marché, parce, disent-ils, qu'étant question de l'établissement de nôtre repos & de nôtre fortune, il est dangéreux d'écouter une passion violente qui nous tyrannise & nous aveugle tout ensemble. Que comme ennemis de la Sagesse, elle ne peut donner des conseils bien sains, ni promettre des plaisirs aussi longs que la durée de nôtre Mariage, puis qu'elle s'éteint dans la joüissance, & que l'expérience nous aprend que la possession,

* le temps, & l'habitude diminuent le prix des choſes les plus excellentes dans nôtre imagination. Ils ajoûtent que tout conſpire à ſe défaire de cette paſſion, que les années effacent la beauté que nous adorons, & que tel a ſervi † une Fille belle comme un Ange, & ſage comme une Sainte, qui ſe trouve chargé d'une Femme auſſi laide qu'un Démon, & auſſi enragée qu'une Bacchante. Par là ils concluent que la coûtume eſt bien judicieuſe, qui laiſſe le choix & l'aprobation de nos Mariages à nos parens & à nos Tuteurs; qu'ils en jugent d'autant plus ſainement, qu'ils ſont moins touchèz de la paſſion d'Amour, & qu'ils ne conſidérent que les ſeuls intérêts de nôtre bonheur & de nôtre fortune.

Mais pour répondre à ces raiſons, y a-t'il rien de plus tyrannique que de partager tous les momens de nôtre vie, tous nos maux & tous nos plaiſirs, avec une perſonne qui nous eſt inconnuë & même indifferente? S'il eſt vrai que la joüiſſance éteigne l'amour, ne peut-on pas

* Ab aſſuetis non fit paſſio.

† Forma bonum fragile eſt, quantumque accedit ad annos Fit minor, & ſpatio carpitur ipſa ſuo. *Ovid.*

pas inferer que la même joüissance changera nôtre indifference en haine, & que cette derniere passion nous précipitera dans un gouffre de déplaisirs & de douleur ? Que l'ayant épousée sans l'avoir vûë que par les yeux d'autrui, elle nous paroîtra desagréable ; & ne l'ayant connuë que par le raport de nos parens, nous nous abandonnons, comme des aveugles, à ses mauvaises humeurs, & peut-être à quelque chose de pis. Qu'en user de la sorte, c'est entrer dans une prison qui ne nous offre que des chaînes, dont nous ne pouvons être délivrez que par la mort.

Qu'il n'est pas raisonnable que nôtre volonté si nécessaire au Mariage, soit forcée par le choix & l'autorité de nos parens, puis qu'elle est si libre de sa nature, qu'elle ne le peut-être par les plus cruels tyrans du monde ? Que si une belle fille perd bien-tôt tous ses charmes, & devient une laide Femme, on est encor plus assûré qu'une laide n'embellira pas dans le Mariage, & que sa malice augmentera plûtôt que de diminuer. Enfin cette question est un problême qui se peut disputer également, & qui est plus propre à suspendre ma raison qu'à déterminer mon jugement:

La

La prémiere opinion me ſemble la plus ſaine pour l'établiſſement de la fortune, mais la plus dangéreuſe pour le repos; & pour la derniére, ſi elle offre moins de bien, elle promet plus de plaiſir & de ſatisfaction.

Si le Bien eſt préférable à la naiſſance.

LE Bien eſt la derniére circonſtance à examiner dans le Mariage, on ne diſpute point ſur la quantité, perſonne ne pouvant nier que le plus grand ne ſoit le plus ſouhaitable; mais j'eſtime que la qualité en doit être bien conſiderée. Je ne ſuis pas de l'avis de l'Empereur Veſpaſien, qui diſoit, que l'argent qu'il tiroit des excremens, ſentoit auſſi bon que celui des fleurs & des fruits. Si l'on reçoit dans ſon alliance une Fille de peu, parce qu'elle aporte beaucoup d'argent, il ſe faut fixer les yeux ſur ſa bourſe, & ne les tourner jamais ſur ſa famille. De pareilles alliances ne ſont ſuportables qu'à des maiſons accablées de Sergens & de dettes: comme ce ſont d'extrêmes maux, on ſe réſout d'y apliquer d'extrêmes remédes.

* Ce

* Ce désordre est encore souvent suivi d'un autre plus fâcheux, lors que les enfans tiennent de l'ordure de leur principe. Ces généreuses familles qui s'allient de la sorte, ressemblent aux fontaines, dont les eaux se corrompent en s'éloignant de leurs sources, quand elles passent par des lieux marécageux. On demanda un jour à un grand Seigneur Italien, pourquoi les Romains qui avoient autrefois fait trembler tout le monde, & dont la valeur n'eut jamais de pareille, étoient devenus si mal propres à la guerre: † il répondit que pendant que les Soldats se mêloient de faire des enfans à leurs femmes, ils ressembloient à leurs Peres; & que depuis que les gens de Soutane en avoient pris le soin, ils n'avoient engendré que des faineans & des pacifiques. C'est une chose étrange, dit Montagne, que nous soyons moins circonspects à perpetuer la vertu de nos familles, qu'à conserver la race de nos bons chevaux. Pour moi je ne conseillerai jamais les vilaines alliances à ceux qui s'en pourront passer.

Une

* Instillata patris virtus tibi, fortes creantur fortibus, & bonis. *Horat.*

† Nec feroces progenerant aquilæ columbas.

Une femme de condition avec moins de bien ſoûtient tout autrement le rang de ſa famille; & c'eſt un avantage conſidérable au dernier point pour les enfans qui en ſortent, de ſe voir apuyez de deux puiſſantes Maiſons, qui prennent un égal intérêt dans leur fortune & dans leur grandeur. Comme ils n'ont reçû que des impreſſions d'honneur & de vertu, ils ont d'ordinaire l'ame belle, & ne ſe rendent jamais indignes du nom de leur famille, ni de la gloire de leurs Prédeceſſeurs.

Qu'on doit faire un Ami fidelle, & qu'un Homme de qualité ne doit pas être eſtimé malheureux ſi la Cour lui fait injuſtice.

JUſqu'ici j'ai parlé des moyens d'éviter quelques mauvais pas qu'un Gentilhomme pourroit faire à la Cour, s'il regloit mal ſa conduite avec ſon Maître, & ne ſe précautionnoit pas contre ſes ennemis. Il me reſte à lui conſeiller de faire un Ami fidelle, duquel il puiſſe prendre les conſeils dans les choſes de conſéquence.

Il eſt certain que jamais homme ſage ne s'eſt abſolument abandonné à ſa propre conduite, ſi nous croyons nôtre raiſon

ſon ſans erreur, nous la connoiſſons mal; en penſant trop faire pour elle, nous la détruiſons; nous reſſemblons aux Singes qui étouffent leurs petits à force de les embraſſer. C'eſt ainſi que nous la faiſons, ſans y penſer, dégénerer en préſomption. L'amour que nous avons pour nos intérêts, eſt un obſtacle invincible pour elle, nos paſſions & nos eſpérances lui donnent à toute heure l'eſtrapade, & la tournent comme il leur plaît. Comme elles ſont les plus fortes, elles agiſſent avec tant d'impétuoſité dans l'eſprit d'un jeune homme, qu'il ſuit d'ordinaire ce qu'il aime, & ſe perſuade tout ce qu'il ſouhaite; il n'eſt point de mal ſi néceſſaire à guérir que la préſomption, elle eſt trop ennemie de la déference & du conſeil pour s'accommoder avec la Sageſſe. Ce n'eſt pas qu'il faille ſe dépoüiller de toute bonne opinion de ſoi-même, c'eſt un autre excès qui produiroit de mauvaiſes conſéquences: l'humilité n'oblige pas ūn homme de cœur à s'eſtimer poltron, un Docteur à ſe croire ignorant, ni un Courtiſan à ſe perſuader qu'il ne ſait pas vivre dans le grand monde. Il ſuffit que nous ſoyons juges auſſi ſévéres de nos vices & de nos défauts, que nous le ſe-

rions

rions de ceux des autres. Nous pouvons nous examiner ſans honte comme ſans témois en nôtre particulier. * Faiſons taire nos paſſions, pendant que la raiſon nous dira ce que nous ſommes & ce que nous vallons, & nous ne manquerons jamais de nous connoître. Si ces réfléxions ne peuvent entrer dans l'eſprit des jeunes gens, s'ils ne veulent point conſulter leur raiſon, au moins qu'ils s'adreſſent à celle de leurs Amis, elle ſera toûjours la plus ſaine, agiſſant avec plus de liberté, & avec moins d'intérêt. La prudence humaine n'a point trouvé de plus grandes précautions contre les accidens: J'ai dit ailleurs qu'elle a ſes bornes & ſa foibleſſe naturelle; mais elle fait ce qu'elle doit, quand elle fait ce qu'elle peut; la Providence acheve le reſte comme il lui plaît, † elle a des reſſorts qu'elle fait jouër ſans nous, elle conduit toutes choſes avec une ſageſſe infinie, & ne fait rien fortuitement. Un homme ſage & réſolu attend avec conſtance ce qu'elle a déterminé de ſa fortune; ſi on le chaſſe de

* Judex ipſe ſui, totum ſe explorat ad unguem. *Auſon.*

† Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtri. *Lucret.*

de la Cour, il s'en paſſe ſans chagrin, & ne penſe pas être malheureux dans ſa maiſon: Il voit que beaucoup d'autres n'y ont jamais été qui ne laiſſent pas de vivre contens. S'il a l'adreſſe de ſe faire aimer, il reçoit dans ſa Province les hommages & les reſpects qu'il rendoit à pluſieurs. Ceux qui lui diminuent ſes eſpérances lui augmentent ſon repos; & dès lors qu'il quitte l'Empire de la Fortune, il ſe trouve entre les bras de la Philoſophie. Sa conduite qui ne lui reproche point ſes fautes le conſole de ſes mauvais ſuccès. Il voit que la Nature n'a pas attaché les plaiſirs aux grandes fortunes; qu'on peut rire & paſſer agréablement ſon temps, ſans être Duc & Pair, ni Marêchal de France; qu'il ne manque point de gens qui contribuent a ſes divertiſſemens, comme il faiſoit à ceux de ſon Maître qu'il ne voit plus; & enfin il peut trouver le revers de la Medaille auſſi beau que l'endroit. Il ne faut pas un grand effort de raiſon pour philoſopher de la ſorte, quand on eſt grand Seigneur dans ſa Province. C'eſt un beau Pis-aller que d'avoir dix ou douze mille écus de rente, & j'oſerois bien aſſûrer que la Philoſophie ancienne & moderne, n'a point écrit de Livres

vres qui nous consolent si puissamment contre les revers de la Fortune, que les Beaux à ferme de deux ou trois belles terres. La pauvreté est un mal qui fait perdre l'escrime aux plus vaillans, & les raisonnemens de la Philosophie sur le mépris des choses périssables, ne sont pas une monnoye dont nous puissions payer nos dettes. Ce qui m'en donne mauvaise opinion, est que leurs Auteurs n'en avoient pas grand besoin. Ils nous ont laissé des armes dont ils ne se sont jamais servis; ils ont combattu un ennemi qui n'a point été en état de leur faire mal: & l'on ne me fera point croire que Denis ait autant pris de plaisir à commander à des Ecoliers, qu'il en avoit à regner dans Syracuse. Il est malaisé de tomber de bien haut sans se faire mal, dans les extrêmes désordres il n'y a que le bien qui nous console & qui soûtienne nôtre esprit. C'est lui qui nous exempte des incommoditez insupportables où la pauvreté nous précipite, & qui nous fait éviter le mépris de nos égaux, & la pitié de nos inférieurs. Le plus grand mérite du monde enseveli sous l'indigence, est une miniere d'or que personne n'a découverte; celui qui la posséde n'en est pas plus à son aise,

&

& ceux qui ne la connoissent pas la foulent aux piés sans s'informer de sa valeur. La cruauté de l'Empereur Justinian n'auroit pas reduit Bellissaire à la derniére extrêmité, si après lui avoir ôté l'honneur de tant de batailles, il ne l'avoit forcé de demander l'aumône à la même Porte de Rome par laquelle il étoit entré tant de fois triomphant avec des Rois captifs attachez à son Char. Et cet Empereur d'Allemagne est-il pas moins à plaindre d'avoir été chassé de ses Etats & de sa dignité, * que de s'être vû contraint de faire des fagots dans une forêt de Suabe, pour soûtenir sa misérable vie? Je conçoi bien que l'esprit d'un homme sage ne perd pas son assiette, quand il manque de s'élever aux honneurs qu'il méritoit par ses services: je sai qu'il doit être moderé quand on l'en priveroit avec injustice; mais je n'entends pas avec quelle règle de Philosophie il pourra rendre son ame tranquille, lors qu'il souffrira les incommoditez d'une extrême pauvreté. La raison seroit foible, qui penseroit me prouver qu'un méchant habit me défendra du

* Ideò magis notus, quàm magis fuerit ignotus, *Rolland.*

du froid, & que je doi être sans inquiètude quand je n'ai pas dequoi dîner. On me dira que la nature se contente de peu, je l'avouë, mais il n'en va pas de même de nôtre habitude : Un Prince seroit pauvre qui ne posséderoit qu'autant de revenu qu'il en faut pour rendre un Gentilhomme fort accommodé.

De tout ce raisonnement, je conclus qu'un Gentilhomme qui a de l'esprit & du bien suivant sa condition, peut vivre heureux, quoi qu'il lui arrive. Qu'il doit tenter les voyes de parvenir aux grands honneurs de l'Etat, ou par la guerre, ou par les services qu'il rendra à la personne du Roi. S'il réüssit, il joüira de son bonheur avec plaisir ; & si ses desseins ne lui succédent point, il n'y a pas dequoi se desesperer, pouvant vivre chez lui dans le même rang que ses Peres y ont tenu. Il a de plus la satisfaction d'avoir poli ses mœurs, produit son mérite, & acquis de l'estime ; * c'est une recompense qui vaut bien qu'il hazarde quelque chose quand il n'en auroit point à espérer d'autre, & qui le doit faire sortir de sa Maison, pour y rentrer avec plus de gloire qu'il n'en avoit auparavant. *Que*

* Paulum sepultæ distat inertiæ celata virtus.

Que la Soutane est plus propre à faire fortune que l'épée, & les avantages qu'en peut tirer un Homme de Qualité.

S'Il porte la Soutane, il trouvera bien des choses dans la conduite d'un homme d'épée qu'il ne doit pas suivre. Sa profession l'oblige à une plus grande modestie, à une conversation plus retenuë, à une pieté plus exemplaire, & à des mœurs plus reglées. Comme il n'a pas affaire des exercices d'un Cavalier, il ne doit pas ignorer les bonnes Lettres. Ce seroit une chose honteuse à sa profession, la Science n'est jamais si bien en son jour qu'entre les mains d'un homme de condition. Elle y a des charmes qui ravissent tout le monde, & qui contraignent les plus insensibles d'aimer ceux qui s'en savent bien servir. C'est un moyen presque infaillible pour arriver aux grands emplois : nous en avons tant d'exemples, qu'il ne les faut point chercher dans les temps éloignez de nôtre connoissance ; & à le bien prendre, n'est-il pas juste que les plus éclairez conduisent ceux qui le sont moins, & qui peut nier qu'un beau naturel joint aux connoissances qu'il

tire

re des Lettres, ne faſſe un homme extraordinaire? les Sciences lui tracent un chemin ſemé de roſes pour monter à la Fortune, elles produiſent ſon merite avec éclat, elles lui donnent entrée dans les Conſeils des Rois, elles lui aprennent l'art de perſuader ce qu'il lui plaît, & enfin elles en font un grand Prélat dans l'Egliſe, ou un grand Miniſtre d'Etat. O combien cette profeſſion eſt heureuſe, & combien de gens de condition la prendroient-ils s'ils en connoiſſoient tous les avantages! je ſupoſe toutesfois ce que j'ai dit ailleurs, qu'on y a de la diſpoſition naturelle; car enfin ce n'eſt pas une entrepriſe ſans difficulté de ſe rendre ſavant; il faut être Saint pour avoir des Sciences infuſes, & les habituelles ſont longues & pénibles à acquerir. Les Poëtes ont eu raiſon de les loger ſur le Parnaſſe, dont la hauteur extraordinaire en rendoit l'accès très-difficile. Les Muſes qui y préſident prennent plaiſir à ſe faire faire la Cour; mais auſſi y a-t'il bien de l'avantage d'être en leurs bonnes graces. Il n'apartient qu'à elles de ſatisfaire les vivans & de reſſuſciter les morts. Nous ne connoîtrions point Alexandre, ſi l'Hiſtoire ne nous l'avoit dépeint; & toutes les belles actions de Jules

les Cesar, & de Xenophon, seroient ensevelies dans un éternel oubli, si eux-mêmes ne les avoient écrites. La vertu toute admirable qu'elle est, ne se sauroit passer d'elles, puis que sa véritable récompense est la gloire & l'immortalité. A qui pensez-vous que les siécles à venir donneront plus d'éloges, ou au Cardinal de Richelieu, ou aux Capitaines qui ont combattu de son temps ? La Tête de ce grand Homme a fait mouvoir leurs bras ; & s'ils ont eu de bons succès, ils ne sont dûs qu'à lui, comme à leur principe ; celui-là en fut la cause, & ceux-ci les instrumens ; & l'on peut dire que leur valeur ne pouvoit paroître sans travailler à la gloire de celui qui la conduisoit. Les ordres qu'il donnoit en repos dans son Cabinet, faisoient mouvoir toute l'Europe, sa prudence prévenoit les mauvais accidens, ses raisonnemens pénétroient les choses les plus obscures, son jugement étoit sans erreur, & sa conduite a paru si belle, qu'on ne sauroit parler de la grandeur du Roi, sans louër son mérite & sa vertu.

Il est bien difficile qu'un homme de qualité, d'un mérite extraordinaire, ne fasse une grande fortune. Sa suffisance

impose je ne sai quelle nécessité au Prince de se servir de lui ; & s'il n'y est pas porté par son inclination naturelle , il s'y résout pour le bien de ses affaires. Il voit qu'elles ne peuvent être confiées en de meilleures mains , & qu'il se décharge d'une infinité de soins qui rendent la Couronne aussi pesante à celui qui la porte , qu'elle paroît belle aux yeux de ceux qui la reverent. Que s'il n'est pas assez heureux pour atteindre jusques-là , il ne s'éloigne pas de la Fortune , quand même il n'aprocheroit point des affaires ; il lui sera bien plus aisé d'obtenir un bel Evêché , ou une bonne Abbaye , qu'à un homme d'épée de sa condition un Gouvernement considérable , pour récompense de ses services. Cependant le prémier suit une voye tranquille & presque assurée , & l'autre un chemin plein d'incertitude & de périls ; l'un & l'autre ont pour objet leur fortune , mais ils ne sont pas également heureux dans le choix des moyens qui les y conduisent. Le malheur des jeunes gens , est que la chaleur du sang qui bout dans leurs veines , ne les rend pas capables de goûter les réfléxions qui pouroient les persuader. Ils se mettent à la tête qu'il n'est rien de si beau que l'estime d'un homme de cœur , & qu'ils

qu'ils doivent égaler les hauts faits des Heros de nôtre Histoire. Ils ne se proposent jamais que le plaisir de contenter leurs passions, sans regarder aux difficultez qui se trouvent en leur chemin ; & s'il arrive qu'ils se prennent par les yeux, il faut que tout céde à leur amour ; elle leur persuade que la possession de leur Maîtresse est le seul bien qui les peut rendre heureux, ils voyent avec mépris la Soutane qui s'opose à leur dessein. Ce sont des malades qui fuyent les Médecins, des aveugles qui refusent de se laisser conduire, & qui quittent le chemin de la fortune pour suivre celui du plaisir. Mais je demanderois volontiers à un Homme desinteressé, s'ils avoient apris de l'expérience de leurs Amis, qu'il ne faut que trois mois de joüissance pour perdre cette passion violente qui les traitte si impérieusement : s'ils savoient que les charmes de cette beauté qu'ils adorent s'évanouïront dans peu de jours de leur esprit, comme des Palais enchantez des Romans ; s'ils pouvoient concevoir qu'une Maîtresse adorable devient souvent une femme importune, est-il possible qu'ils fussent assez insensez pour sacrifier leur établissement & leur repos à cette Idole qui ne doit

durer qu'autant que leur folie & leur aveuglement ?

Concluons ce discours par cette conséquence, qui resulte des preuves de ma prémiere proposition ; qu'il ne faut pas toûjours attribuer à la Fortune ce qui ne nous arrive que par nôtre imprudence ; que ceux qui pénétrent les causes en connoissent aisément les effets ; & que nôtre ignorance & nôtre foiblesse, sont les sources de nôtre mauvaise fortune, comme nôtre jugement & nôtre expérience le sont de nôtre bonheur.

Que personne n'est content de sa Fortune.

IL n'y a point de passion si naturelle aux hommes que le désir d'être toûjours heureux : mais il faut avouër qu'il seroit bien difficile de deviner le terme de leur félicité. Châcun en son particulier se fait un bonheur à sa fantaisie, & personne ne se trouve content dans la possession de ce qu'il avoit ardamment souhaitté. * Nous renversons l'Idole que nos mains nons avoient bâtie, nous soûpirons après ce que nous n'avons pas, & la mort nous est

* Stulti desiderant absentiâ, præsentia verò, etiam præterita meliora negligunt. *Dem.*

eſt auſſi néceſſaire pour terminer nos déſirs, que pour finir nôtre vie. Je ne voi rien qui marque ſi fortement la foibleſſe de nôtre nature, que cette inſtabilité qui ne nous quitte jamais. Les plus moderez ſe propoſent un bien meſuré à leur mérite, la raiſon leur permet d'y prétendre; & quand ils en ſont devenus les maîtres, ils ne le conſiderent que comme un degré pour monter à quelque choſe de plus; & c'eſt pour lors que leurs déſirs s'enflamment, que leurs eſpérances s'augmentent, & que leurs inquiètudes redoublent leurs accès. Les Princes ne ſe trouvent point heureux, parce qu'ils ne ſont pas Rois; & les Rois ne peuvent vivre contens, parce qu'ils ont des égaux. On diſoit de Ceſar & de Pompée; que l'un ne vouloit point de maître, & l'autre ne pouvoit ſouffrir d'égal. En verité nous ſommes bien injuſtes d'attribuer à la Fortune l'inconſtance, & l'aveuglement. * Eſt-il une legéreté plus grande que de n'être jamais content, & un aveuglement pareil à celui qui ne connoît pas ce qui lui eſt propre, ni ce qui

* Quid enim ratione timemus, aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te conatus non pœniteat votique peracti.

qui doit arrêter ses desirs ? Nous passons nôtre vie à souhaitter & à poursuivre le bien ; & lors que la vieillesse nous en ôte l'usage, elle augmente en nous le désir de le posseder. J'ai dit ailleurs qu'il en faut pour la nécessité, & pour le plaisir ; aussi n'ai-jé pas dessein de faire l'Eloge de la pauvreté, ni de mener mes Amis à l'Hôpital, mais bien d'examiner la conduite de ceux qui se trouvent reduits à la nécessité de chercher fortune.

J'ai ce me semble assez prouvé qu'un Gentilhomme né riche doit quitter son Village pour se donner à la Cour. L'entreprise n'est pas difficile à résoudre, puis qu'en partant de sa Maison il la regarde comme un lieu qui le recevra toûjours agréablement, quand ses espérances l'abandonneront ailleurs ; & il ne fera rien contre l'ordre de la nature, si d'un commencement médiocre il s'éleve à quelque chose de grand. Mais il n'apartient qu'à Dieu de tirer les Etres du neant, * & il faut une conduite bien sage à un particulier abandonné de tout autre secours que de celui de sa propre vertu, pour faire une fortune médiocre, qui établisse le repos

* Quis enim virtutem amplectitur ipsam, Premia si tollas? *Juvenal.*

pos de sa famille & celui de sa vieillesse. Il seroit impossible de traitter cette matiere en détail, à moins que d'examiner toutes les professions du monde. C'est une entreprise au dessus de mes forces & de ma patience, & je penserai avoir assez fait si je me rends utile à ceux de ma condition; mon dessein principal n'étant que d'écrire pour la Noblesse.

Que le mérite est propre à tous les Hommes, & que l'Etat Monarchique est le seul souhaitable à la Noblesse.

TOut le monde sait que la Nature qui comprend tous les hommes sous un même genre, ne met point de différence entre eux quand elle leur donne l'être, & qu'elle fait aussi peu d'effort dans le sein d'une Reine pour former un Roi, que dans celui d'une Païsane pour donner la naissance à un misérable. La Providence qui la conduit dans l'ordre de ses productions, ne contraint point ses mouvemens; depuis la naissance du monde elle a suivi une même route; & les hommes qu'elle engendre chez nos Antipodes ne naissent point autrement que nous. Cependant pour former la société d'une vie civile, il a falle oublier nôtre

propre principe, & renverser celui de la Nature. Pour faire l'union de nos Etats, nous avons divisé nos conditions ; pour étendre la liberté publique, nous avons reserré la particuliere ; & pour n'être pas esclaves de nos ennemis, nous sommes contraints de recevoir des Maîtres. Ce défaut ne vient que de la foiblesse de nos sens ; qui ne pouvant s'accorder en un même point, doivent nécessairement se réünir sous la volonté d'un seul. J'aurois besoin d'étendre cette raison, si elle ne s'écartoit trop de mon sujet. Je dirai seulement qu'elle a fait conclure aux plus sages que le Gouvernement Monarchique est le plus seur & le meilleur. (Le Philosophe ajoûte, quand le Prince est le plus sage & le plus juste de ses Sujets.) Pour moi j'estime qu'il est le seul souhaitable à la Noblesse, & que c'est de lui qu'elle peut attendre son bonheur & son avancement. Je sai bien que l'Aristocratique n'a été fait que pour elle, & qu'ainsi elle le devroit considerer comme son centre ; mais à le bien prendre les Nobles de cette sorte d'Etats ne sont redevables de leur bonheur, qu'à leur naissance. S'ils gouvernent les Peubles ils son étroittement liez par leurs Loix, leur forme de vivre est plein de grimace

&

& de circonſpection, s'ils s'élevent, c'eſt plûtôt par ancienneté que par vertu; & quoi qu'ils faſſent pour leur République, ils n'ont pas grand part à ſa fortune.

* Au contraire dans l'Etat Monarchique, comme les Rois ne reconnoiſſent rien au deſſus d'eux que leur Juſtice & leur raiſon, ils ont droit d'élever ceux qui le meritent, ou qui leur plaiſent. D'un Roturier ils en font un Noble, & d'un Gentilhomme un grand Seigneur; leurs bienfaits donnent de l'émulation à leurs ſujets & reveillent la vertu des particuliers pour y aſpirer avec juſtice.

La Nobleſſe a été de tout temps la recompenſe des actions généreuſes, qui ſe faiſoient à la guerre: Ce fut par ce moyen que les Princes engagerent les plus braves à leur ſervice; & cette juſte recompenſe d'honneur qui n'étoit que perſonnelle, paſſa depuis à leur poſtérité, & fut laiſſée à leurs enfans comme une ſucceſſion que la foibleſſe de leur âge n'avoit point encor meritée. L'on ne peut nier que ce ne ſoit un grand avantage d'être né Gentilhomme, & que la vertu ne ſe produiſe avec un merveilleux éclat, aidée de cette qualité; mais je n'eſti-

* Diviſum Imperium cum Jove Cæſar habet.

n'estime pas qu'il y en ait d'autre raison que l'habitude que nous avons de le croire ainsi. * Nous croyons aisément ce que nos Peres ont crû ; & les coûtumes reçûës ont un pouvoir si tyrannique, qu'elles contraignent jusqu'à nôtre jugement. Car à bien examiner les choses, qu'est-ce que la Nature a fait davantage pour le Noble que pour le Bourgeois ? & qui pourra discerner leurs qualitez, lors que l'un & l'autre taitteront le lait de leurs Nourrices ? si nous demeurons d'accord qu'ils ont les mêmes organes, le même tempérament & les mêmes facultez de l'ame & du corps, où prendrons nous cette différence, qui éleve si haut le Gentilhomme, & deprime si injustement le Roturier ? Nous avons une infinité d'exemples qui contrediroient cette opinion, & qui nous contraindroient d'avouer que le mérite & la vertu sont également propres à tous les hommes. † Lors que le Peuple Romain contraignit le Senat d'admettre au Consulat les Bourgeois avec les Senateurs, la République n'en vit point deminuer sa puissance,

* Nobilitas sola est atque unica virtus.

† Est nobis cum Deo virtus communis. *S. Cyprian. de Patientia*.

ſance, ni reſſerrer ſes limites. Nous ne liſons point que ces Conſuls Plebeyens ayent fait des lâchetez, ni qu'ils ayent eu moins d'amour pour la gloire que leurs Collégues. Si nous conſiderons les Gens de Lettres, les plus Savans n'ont pas été les plus Nobles. La naiſſance d'Homere fut ſi obſcure, qu'après ſa mort la beauté de ſes Ouvrages fit naître une grande contention entre Chio, * Smirne, Salamine, & quatre autres Villes, qui toutes s'attribuoient la gloire de l'avoir vû naître. Et lors qu'il plaît au Roi d'annoblir un Roturier par un effet de ſa puiſſance abſoluë, remarquons nous que ſon parchemin lui ait augmenté ſon mérite? J'aurois une vénération toute particuliere pour cette qualité, ſi elle étoit la recompenſe de la vertu, plûtôt qu'une ſucceſſion. † Nous joüiſſons avec plaiſir de ce que nous avons acquis; nous regardons amoureuſement les Ouvrages de nos mains, & ne pouvons nous attribuer que les choſes que nous avons juſtement méritées.

Ce-

* Smirna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chio, Argos, Athenæ.

† Et genus, & proavos, & quæ non fecimus ipſi, vix ea noſtra voco.

Cependant il faut suivre la coûtume générale, se laisser emporter au torrent, & confesser qu'un homme d'honneur, d'esprit, & de merite, trouve un merveilleux obstacle à se produire, quand cette qualité lui manque. Il a beau philosopher contre les erreurs populaires, il se voit exposé à mille fâcheuses rencontres, & il est d'autant plus à plaindre, qu'il a été mieux élevé. S'il a beaucoup de mérite, s'il a l'ame grande & belle, il ne peut concevoir de médiocres desseins; sa politesse ne s'accommode point avec l'incivilité de ceux de sa condition, & sa vertu ne peut souffrir l'obscurité. Cependant il vit dans la Cour comme dans un païs ennemi; il y trouve bien plus de mépris pour sa qualité, que d'estime pour son mérite; & il est souvent obligé de prendre des sentimens plus bas, & de cacher son humeur altiere sous la Soutane d'un Prêtre, ou sous la robbe d'un Justicier. C'est le seul moyen qui lui reste pour aller du pair avec ceux qui ne le pouvoient souffrir. C'est un Lion qui s'enchaîne de lui-même, ou pour mieux dire un homme sage qui entend ses véritable intérêts. La Guerre selon mon sens, ne lui est pas plus propre que la Cour; nôtre Nation

tion ne ſauroit porter de joug s'il n'eſt peint ou doré; elle eſt perſuadée que ceux qui lui commandent, ſont nez pour lui commander; qu'elle ne doit rien à ſes égaux, & qu'elle doit tout à ſes ſupérieurs. Cette opinion des Peuples avec le temps a fait la grandeur de la Nobleſſe. Un homme de qualité n'a point de peine à ſe faire obéir; ſon nom ſuplée même au défaut de ſon mérite, & l'on ne s'informer guerre s'il eſt habile, quand on le connoît pour être de bonne Maiſon.

Que nos Voiſins donnent plus au mérite qu'à la naiſſance, & de l'utilité du Commerce.

NOs Voiſins ne gardent pas cette maxime; dans le ſervice de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne, nous avons vû de nos jours de grands Hommes tirez de la lie du peuple. En Allemagne, Aldringuer, d'Ecrivain devenu Général d'Armée; Jean de Wert, de Valet, Général de la Cavalerie de l'Empereur; & Bec, de Meſſager à Bruxelles, obtenir les principaux Emplois des Païs-bas. Ces exemples qui ſont rares par tout, ſont preſque inconnus parmi nous; &

quand

quand il s'en trouveroit quelqu'un, il ne devroit pas détourner un homme ſage du chemin le plus battu. Je veux dire que l'Egliſe, & les emplois de la Juſtice, doivent faire la profeſſion d'un homme du tiers Etats, qui a des biens & de l'eſprit au deſſus de ceux de ſa condition: s'il a l'ame moins haute, le trafic eſt un autre moyen de faire ſa fortune. J'ai ſouvent remarqué avec des gens de bon ſens, qu'il eſt aſſez rare de trouver des hommes qui ſe ſoient enrichis par l'excellence des Arts qu'ils ont poſſedez. Les grands Peintres, & les fameux Statuaires, ont tiré plus de gloire que de profit de leurs Ouvrages. Les rares joueurs de Luth, & les grands Muſiciens, paſſent leur vie à divertir les Curieux, & laiſſent d'ordinaire échaper les occaſions de faire leur fortune.

Je dis ceci pour faire voir que les Roturiers ne ſont pas malheureux dans leur condition, puis qu'ils ont une infinité de moyens pour la rendre meilleure. Je ne parle point des Financiers, ni des Partiſans, s'ils ne tiennent le chemin le plus juſte, au moins ſuis-je aſſûré que c'eſt le plus court & le meilleur. Ce ſont des potirons qui croiſſent en une nuit, leurs progrès vers les richeſſes à quel-

quelque chose de la nature des enchantemens; le peuple les haït, les blâme & les maudit: mais avec tout cela ils se font grands Seigneurs; & s'il arrive que leurs enfans ayent de l'esprit, ils les avancent dans les belles Charges, ils les allient dans de bonnes Maisons, ils prennent le nom d'une belle Terre, le temps efface celui de leurs Peres, & les Peuples oublient les maux qu'ils en ont soufferts.

* Mais je ne puis considérer qu'avec déplaisir la posture d'un Cadet de bonne maison, qui a l'ame naturellement belle & généreuse, réduit à chercher sa fortune, & son établissement; sa qualité qui semble faire toute sa gloire, est un embarras qui s'opose à son bonheur, & qui lui ferme les voyes que les Loix ouvrent aux Roturiers pour acquerir du bien. Je trouve entr'autres celle-là bien dure, qui lui défend le trafic; il me semble qu'elle est fondée sur des principes bien foibles pour être si absoluë. Car pour défendre une chose, il faut qu'elle soit mauvaise de soi, ou du moins qu'elle produise de mauvais effets. Et peut-on blâmer le Commerce comme vitieux,

* Cui nec sunt nota parentum munera.

vitieux, ſans offenſer toutes les Nations du monde? Eſt-il rien de plus ſolidement établi parmi les hommes? & avec un conſentement plus univerſel? L'utilité en eſt ſi grande, qu'on ne le ſauroit abolir, ſans troubler toute la societé de la vie civile. C'eſt lui qui peuple les grandes Villes, c'eſt lui qui cauſe la richeſſe & l'abondance dans les Etats, qui entretient la Paix entre les Etrangers, & qui nous fournit tous nos beſoins. Sont-ce là des effets indignes de l'emploi d'un Gentilhomme? Que ſi l'on veut reſtraindre la Nobleſſe à la ſeule profeſſion des armes, eſt-il rien qui s'y accommode ſi bien que le trafic? Ces deux choſes jointes enſemble ont fait éclater la vertu de pluſieurs grands Hommes, dont la mémoire ne peut jamais mourir. Voyons nous rien de plus hardi que les Voyages de Paul Dervis, de Drac, & de Magelan? Liſons-nous des entrepriſes plus déterminées que celles de Pacheco, d'Albuquerque, & de Soares, dans le Nouveau Monde? Si ces illuſtres Marchands ne l'avoient découvert, ſerions-nous pas aujourd'hui privez des plus belles choſes dont nous joüiſſons dans l'Europe? Ont-ils pû former de ſi grands deſſeins, ſans avoir l'ame haute?

&

& les auroient-ils fait réüſſir ſi heureuſement, ſi leur courage n'avoit été au deſſus des plus grands périls, & leur conſtance à l'éprouve des plus extrêmes difficultez ? Eſt-il un moyen plus propre pour porter la gloire & le nom de nos Rois juſqu'à l'autre bout du Monde ? La République de Veniſe, qui ſubſiſte depuis plus de douze cens ans, a toûjours conſideré le Commerce comme la baze qui ſoûtient ſa grandeur. Quoi qu'elle ſoit gouvernée par les Nobles, elle ne l'a pas banni d'entr'eux; & cette ſage Politique lui a ſi bien réüſſi, qu'elle l'a miſe en état de ſe ſoûtenir toute ſeule contre la plus redoutable Puiſſance du Monde. C'eſt ſur ce même fondement que les Hollandois ont érigé en République leur petit coin de Terre, & qu'ils ont ſi bien diſputé leurs intérêts que la Maiſon d'Autriche toute puiſſante qu'elle eſt, ſe voit aujourd'hui contrainte de traitter avec eux comme avec des Souverains, & de renoncer à tous droits de Supériorité. Cet Etat Démocratique gouverné par de bons Marchands, a-t'il pas donné aſſez de preuves par ſes conquêtes en divers lieux, qu'un Gentilhomme peut bien être Marchand, puis qu'un Marchand égale

égale ſans effort les belles actions d'un Gentilhomme. Que ſi cette profeſſion eſt ſi au deſſus des Nobles, qu'il leur ſoit honteux de la ſuivre, pourquoi ſervent-ils dans les Armées de ces Marchands, qu'ils reconnoiſſent comme leurs Maîtres, & dont ils recoivent la ſolde? N'y a-t'il pas de l'extravagance d'obéïr aux Indes & en Hollande comme à des Maîtres, à ceux que nous n'eſtimons pas nos égaux en France? Que les Loix faſſent ce qu'il leur plaira, le Commerce eſt ſi néceſſaire, qu'elles ne ſauroient empêcher perſonne d'être Marchand. La relation eſt ſi juſte entre le vendeur & l'acheteur, que ſi vous ôtez l'un, vous détruiſez l'autre. Quand un maquignon me vend un Cheval, il n'eſt pas plus Marchand pour me l'avoir vendu, que moi pour l'avoir acheté. Et je vends le Blé de ma terre, ou les Moutons de ma Bergerie, je ſuis Marchand de Blé & de Moutons, puis qu'enfin on apelle ainſi ceux qui vendent & qui achetent. On me dira que la néceſſité veut que nous convertiſſions en argent les fruits de nos domaines, pour avoir les autres choſes qu'ils ne produiſent pas. Je l'avouë; mais y a-t'il quelque choſe de plus vilain,

lain, de revendre le Blé que j'aurai acheté de mon voisin à bon marché pour y gagner, qu'à me deffaire de celui qui croît chez moi, pour en avoir de l'argent? Il faudroit que les fruits changeassent de condition dans les Terres de la Noblesse, & que la Nature leur donnât quelque prerogative sur ceux des Roturiers, pour trouver cette difference, qui n'est qu'un effet de nôtre caprice. Cependant on cesse d'être Noble, si-tôt qu'on commence d'être Marchand. Et nos coûtumes ne se contentent pas d'attribuer aux aînez le plus grand bien des Maisons; mais après avoir rendus les Cadets pauvres, elles leur dénient encore le pouvoir d'acquérir ce qu'elles leur ont ôté.

Ce que doit pratiquer un Gentilhomme qui cherche sa fortune dans la Guerre.

DE dire que les chasser de leurs Maisons est un moyen de les envoyer à la guerre, * la conséquence n'est pas toûjours vraye: tel vit malheureux dans la Province, qui serviroit en homme de cœur

* Nihil habet infœlix paupertas durius in se, quàm quòd ridiculos homines facit. *Juvenal.*

cœur à l'Armée, s'il avoit de l'équipage & du bien pour y ſubſiſter: la pauvreté a je ne ſai quoi de peſant qui abbat le courage de quelques-uns, & déſeſpére les autres. Ceux à qui la naiſſance & la nourriture ont hauſſé le cœur, ne ſe réſolvent qu'avec une extrême peine à ſe faire Soldats ſous des Capitaines, qui bien ſouvent ne les valent pas. Cette voye de faire fortune eſt longue, pénible & incertaine, mais néceſſaire à ceux qui n'ont jamais connu les Lettres, & ne ſe ſont pas rendus fort adroits dans les exercices. * Je conſeillerois à un Gentilhomme qui en eſt là réduit, de rechercher les bonnes graces d'un Officier conſidérable de l'Armée qui devienne ſon Protecteur: c'eſt accourcir le chemin qu'il doit tenir pour arriver aux Charges militaires, ſans leſquelles je l'eſtimerois très-malheureux de ſervir: la valeur n'aime point la preſſe, elle veut le grand jour pour ſe faire voir. J'ai connu des Soldats qui avoient fait des choſes hardies au dernier point, dont on ne parloit pas hors de leur compagnie. Le but d'un Gentilhomme ne doit pas être ſeulement d'acquerir de l'eſtime, mais

* Miſeri vivunt, quibus nec queſtus nec didicêre artem ullam. *Plaut.*

mais encore de faire ſa fortune par ſon épée. Auſſi ne doit-il rien oublier pour obtenir les Charges qui l'expoſent à la vûë de tout le monde, afin que ſa valeur ſe faiſant connoître, il puiſſe aſpirer aux recompenſes qu'il aura méritées. * Le ſecret eſt de s'apliquer fortement à ſon mêtier, ſe perſuader qu'il peut obtenir les prémiers emplois en paſſant par les degrez ; aprendre les ordres généraux & particuliers ; remarquer ſoigneuſement le campement de l'Armée, les délogemens, les ordres de Bataille, l'attaque des Places ; ſe trouver avec les Ingénieurs aux circonvallations, à la conſtruction des fortins, à l'ouverture des tranchées ; entrer dans les mines & fourneaux, s'inſtruire de tout ce qui concerne l'Artillerie, ſuivre les Officiers généraux lors qu'ils vont reconnoître les Places qu'ils veulent attaquer, ou les lieux par leſquels l'Armée doit marcher, ſe donner avec ſoin à la Géometrie & aux Fortifications, & joindre la Théorie à la pratique ; † & pour s'en bien ſervir, s'accoû-

* Pluribus intentus minor eſt ad ſingula ſenſus.

† Nempe & fugacem perſequitur virum, nec parcit imbellis juventæ poplitibus, timidoque tergo. *Horat.*

coûtumer à penser que la mort n'est pas un mal, qu'elle trouve aussi infailliblement les poltrons que les gens de cœur, & qu'enfin ce n'est qu'un moment qui termine nos craintes aussi bien que nos espérances. Quand il sera parvenu à la Charge de Capitaine, il la doit regarder comme un dégré pour monter à celle de Maître de Camp, * & se proposer d'aller jusqu'où la suffisance & la valeur peuvent mener un Gentilhomme; mais fonder toutes ses espérances sur les connoissances qu'il aura acquises, & qui le peuvent rendre digne d'une bonne fortune. † L'ignorance empêche souvent un Soldat de se proposer un grand emploi; il faut savoir la fonction de Capitaine pour souhaiter de le devenir avec justice. Quand nous sentons nos forces, nôtre ame a je ne sai quoi de vigoureux, qui nous fait embrasser les moyens de nous élever. ‡ Elle prend une fierté avec laquelle elle surmonte les difficultez qu'elle rencontre, § elle s'arme d'une constan-

* Ut qui fortis erit, sit felicissimus. *Juvenal.*

† Aut fuit aut veniet, nihil est presentis in illa, Morsque minus pœnæ, quàm mora mortis habet.

‡ Seorsum cuique potestas,

§ Divisa est, suavis cuique est.

tance qui lui fait mépriser également les fatigues & les périls. * Sans mentir c'est un puissant acheminement aux choses difficiles, que de vouloir déterminement ce que nous entreprenons, & le seul moyen qui réünit les forces de nôtre esprit & le rend fertile en inventions: De là vient cette hardiesse accompagnée d'une certaine confiance de réüssir dans nos desseins, que les Sages estiment si nécessaire, & que la Religion même demande pour faire des miracles. C'est sur ce grand fondement que le grand Pompée disoit qu'en frapant du pié il feroit sortir des Soldats de la terre, & que Cesar méprisant les plus violens efforts de la Mer & des vents, r'assuroit son Pilote, en lui disant qu'il portoit Cesar & sa fortune. † L'audace & la constance sont nécessaires à un homme de guerre, l'une affronte & cherche les périls, & l'autre ne s'ébranle point des mauvais accidens qui la persécutent. Les grands hommes ont tous été hazardeux. ‡ Alexandre entreptit la conquête du Monde avec trente mille hommes, Cesar

* Sentit enim vim quisque suam.
† Multum sibi adjicit virtus lacessita.
‡ Audaces fortuna juvat timidosque repellit.

ſar avec quarante mille emporta la Ville d'Alexia dans les Gaules, défenduë par quatre-vingt mille Combattans, & ſécouruë par deux cens mille Soldats de cette Nation. Edoüard défit une armée de quarante mille hommes avec ſept mille Anglois, & prit nôtre Roi Jean priſonnier; & le Roi Guſtave de nos jours décendit en Pomeranie avec huit mille Suedois, pour combattre toutes les forces de l'Empire. Ces grands ſuccès ne ſont pas toûjours des effets de la Fortune; la vertu de ceux qui font les entrepriſes y a ſouvent la meilleure part, & c'eſt avec bien de l'aparence qu'elles ſont fondées ſur quelque raiſon. Comme les grands Hommes pénétrent plus profondement les cauſes des choſes, ils découvrent la poſſibilité de leurs effets qui étoient envelopez ſous des aparences toutes contraires. De ces prodigieux exemples, l'on peut décendre à des raiſonnemens particuliers, & dire qu'un Gentilhomme après s'être acquis les Sciences néceſſaires à ſa profeſſion, doit toûjours aſpirer aux grands emplois, & avoir plus d'ardeur de les mériter, que de ſoin de conſerver ſa vie. * S'il les regar-

* Pulchrumque mori, ſuccurrit in armis.

garde comme le terme de ses espérances, il ne peut vivre sans les obtenir de la Fortune, & ne vieillira point dans l'armée sans Charge & sans honneur, parce que son courage le sollicite d'entreprendre, & qu'il méprise les périls & les autres obstacles qui s'oposent à ses desseins.

Que la Fortune d'un Gentilhomme dépend du bon ou mauvais choix qu'il a fait en se donnant à un Maître.

QUe si la Paix est si universelle, qu'il ne puisse avoir d'emploi dans les armes, & que la nécessité de ses affaires, ou la passion d'augmenter sa fortune, le chassent de sa Maison pour se donner à un Maître; il est indubitable que le progrès de ses services dépendra du choix qu'il aura fait. * C'est s'embarquer dans un mauvais batteau, que de suivre un Seigneur inutile à sa fortune. Pour faire ce discernement, il faut étudier ce qu'il peut & ce qu'il veut; je veux dire que s'il est sans emploi & sans suffisan-

* Ventis animam committe dolato, Confisus ligno digitis à morte remotus Quattuor aut septem. *Juvenal.*

ſance, il n'eſt pas propre à rendre un Gentilhomme heureux. C'eſt raiſonner ſottement de ſe perſuader, qu'étant riche il le récompenſera. Jamais habile homme n'a fondé ſa fortune ſur la bourſe de ſon Maître. S'il eſt grand Seigneur, ſa qualité l'oblige à de grandes dépenſes; & conſéquemment le met mal en état de faire des préſens aſſez conſidérables pour enrichir un Gentilhomme; & s'il n'eſt pas riche, on ne doit rien attendre de ſon impuiſſance. La Libéralité eſt une Sainte qui n'a guére d'Autels dans le monde, & la plûpart des grands Seigneurs la connoiſſent moins que les Particuliers. Le reſpect qu'on leur rend dès leur naiſſance leur perſuade que tout eſt fait pour eux, ils reçoivent les ſervices comme des dettes qu'on leur paye, & non pas comme des préſens qu'on leur fait; ils croyent que leur pain rend eſclaves ceux qui en mangent, ils exigent des reſpects auſſi inſuportables à ceux qui les rendent, qu'ils ſont injuſtement rendus à ceux qui les reçoivent, & la qualité de domeſtique leur fait d'ordinaire oublier le mérite de ceux qui les ſervent. Ils ne ſe contentent pas de les traiter avec indifference, mais ils les réduiſent encore quelquefois à déferer à des

gens de peu qui n'ont rien de recommandable, que le bien qui les exempte de vivre en ſujettion. On les voit debout & découverts derriére ceux à qui leur Maitre ordonnera de s'aſſeoir & de ſe couvrir. On a de la peine à les diſcerner en cette poſture, d'avec les Valets de Chambre, & quelquefois on les gouſpille comme des Faquins. Il eſt malaiſé qu'un pauvre Gentilhomme ſe pare de ces fâcheux accidens. La ſujetion eſt un mal qui entraîne une infinité d'autres après elle, je ne m'étonne pas ſi elle eſt ſi incompatible avec le mérite & la vertu. Les Romains ont combattu ſix cens ans pour la liberté; & les Suiſſes, & les Hollandois, ont tout oſé pour l'acquérir. J'eſtime qu'elle eſt le ſouverain bien de la vie, quand la fortune nous en laiſſe joüir ſans néceſſité & ſans ambition. De là je conclus qu'il ne la faut jamais engager, qu'avec aparence de la reprendre un jour utilement, après avoir fidélement ſervi.

Qu'il doit établir son estime dans l'esprit de son Maître avant que d'entrer en son service, & comment il s'y doit conduire.

IL est difficile qu'un tel dessein réüssisse sans le secours de nos amis, d'autant que nôtre personne doit être estimée avant que d'être connuë, * & qu'il est toûjours avantageux de se faire désirer: c'est par cette belle porte qu'il faut faire son entrée dans les Maisons de qualité, & c'est en cela que nos amis nous rendent de bons offices, lors qu'ils font une belle peinture de ce que nous sommes & de ce que nous valons. Ce n'est rien d'avoir du mérite si nous manquons d'adresse, pour nous en acquerir la reputation. Les vertus cachées sont des trésors qui n'enrichissent personne; pour les découvrir avantageusement, il faut gaigner l'amitié de ceux qui ont le plus de créance dans les Provinces ou l'on veut s'établir. † Parmi la Noblesse, il y a toûjours quelque homme sage & plus spi-

* An erit qui velle recuset, Os populi meruisset? *Perseus.*

† Falsus honor juvat, & mendax infamia terret.

ſpirituel que les autres; dans le Clergé, des Sçavans qui ſe mêlent d'inſtruire; & dans les Villes, des Officiers eſtimez & en crédit: quand une fois nous nous ſommes produits à eux, & qu'ils nous ont jugé dignes de leur aprobation, il eſt indubitable qu'ils nous donnent celle même de ceux qui ne nous connoiſſent pas. Leurs témoignages & leurs raports nous font paſſer pour ce que nous ſommes, & dans peu de temps ils étendent nôtre réputation par toute une Province. * Le peuple qui n'examine rien s'accorde bien-tôt avec ceux en qui il a créance; & comme nôtre eſtime n'eſt formée que par le nombre, & que nous n'avons pas lieu de nous produire en public, la prudence veut que nous nous ſervions de ces trompettes qui publient nos bonnes qualitez. Ainſi l'eſprit des hommes étant avantageuſement prévenu de ce que nous valons; un Seigneur qui entend ſes intérêts ſe croit auſſi obligé de nous avoir, que nous de le ſervir: une autre raiſon eſt qu'un chacun ſe conſidere avant toutes choſes, & qu'il y a de la gloire & de l'utilité pour lui de ſe ſervir d'un habile homme, & particulierement

* Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.

rement s'il a de grands emplois, d'autant qu'étant obligé de donner beaucoup de Commiſſions qui dépendent de ſon Miniſtere, il prend plaiſir à les confier à des perſonnes intelligentes qui en puiſſent rendre bon compte; de ſorte qu'il en arrive une certaine liaiſon entre le Maître & le ſuivant, qui produit d'ordinaire de l'amitié dans l'un, & de l'utilité pour l'autre. Si nous nous acquitons dignement d'un emploi médiocre, on ſe réſoud ſans peine à nous en donner un plus grand; les emplois ſont enchaî.ez les uns aux autres, nôtre ſuffiſance & nôtre conduite font tourner la rouë qui les éleve en nôtre faveur, & nous devenons riches ſans apauvrir nos Maîtres. Leurs Miniſteres reſſemblent aux flambeaux, qui en allument pluſieurs ſans rien diminuer de leur chaleur, ni de leur clarté. Nôtre fidelité & nôtre affection jointes à la reconnoiſſance des biens qu'ils nous ont procurez, leur donne de la joye de nôtre fortune; ils la regardent comme une de leurs plus belles productions, ſans ſe laſſer de nous donner les moyens de l'augmenter, d'autant qu'elle leur aporte de la gloire, & qu'elle ne leur coûte rien. L'expérience nous aprend qu'il n'eſt point d'homme abſolument

lument désintereſſé, & que les plus généreux ne le ſont jamais juſqu'au point de faire le bien pour la conſidération de la ſeule vertu. Auſſi les Sages pour obtenir quelque choſe trouvent-ils toûjours les moyens d'intereſſer les bienfaiteurs dans leur propre action. * Les Païſans mêmes qui ne ſuivent que les lumiéres de la nature, ſe voyant également deſtituez de pouvoir & de merite, ont recours aux préſens, pour ſe rendre favorables ceux dont ils ont beſoin; ils ſavent par expérience qu'ils excitent la charité; & s'il m'eſt permis de le dire, les priéres pour les vivans & pour les morts, ne ſeroient pas ſi fréquentes, ſi nos liberalitez n'y engageoient ceux qui les font. Par ce diſcours nous voyons qu'il n'y a que les ſervices que nous rendons aux Seigneurs employez, qui nous puiſſe être utiles, & que les autres ſont incapables de rien faire pour nous. Le temps que nous paſſons auprès d'eux, ne ſert qu'à nous conduire à une malheureuſe vieilleſſe, pleine d'incommoditez & de chagrins. † Si nous tombons dans cette faute

* Placatur donis Jupiter ipſe datis. *Ovid.*

† Dat libera cuique Fata Deus, propriiſque fluunt mortalia cauſis. *Barb.*

faute plaignons nous de nôtre ſottiſe, & n'en accuſons point nôtre fortune. Si nous avions aſſez de ſens pour pénétrer les cauſes, nous en devinerions les effets, & n'en attendrions rien au delà de ce qu'elles peuvent produire naturellement.

S'il vaut mieux ſervir un Maître habile-homme, qu'un Maître de peu de ſens.

IL ſe trouve de certaines erreurs qui ſe ſont acquis une telle autorité par le nombre de ceux qui les ſuivent, que les Sages mêmes ont de la peine à s'en déveloper. Qu'un particulier conſulte ſes amis ſur le choix d'un Maître; ils lui diront qu'un habile homme (comme je ſupoſe qu'il eſt) ſeroit heureux d'entrer au ſervice d'un Prince ou d'un grand Seigneur fort riche & de peu de ſens, qu'infailliblement il s'empareroit de ſon eſprit, qu'il deviendroit maître de ſes affaires, comme de ſa conduite, que toute ſa maiſon dépendroit de lui, qu'il diſpoſeroit de ſon bien & de ſon autorité, & qu'enfin il ne lui manqueroit que le Nom & les Armes de ſon Maître, pour ſe dire patron abſolu de toute ſa famille. J'avoüe que cette propoſition a d'abord quelque choſe de brillant; mais qu'on

leve

leve le voile, & qu'on l'examine de près, l'on tirera des conſéquences toutes contraires.

Il n'y a rien de ſi opoſé à un habile homme qu'un ignorant, & conſequemment de plus incompatible : le propre d'un foible eſt de ſe deffier ou de craindre un plus habile que lui : cela ſupoſé je ne voi point d'amitié à former entre deux ſujets ſi differens : s'il arrive par la vertu ſecrette de quelque ſimpathie que ce Seigneur ait de l'inclination pour ce particulier, & que ce mouvement incompréhenſible de ſon ame le rende maître de ſon cœur, & dépoſitaire de ſes ſecrets, il ne ſera pas long-temps qu'il ne ſe ſouvienne qu'il eſt comme en tutelle, & que la jalouſie de ſa ſupériorité ne lui faſſe changer de ſentiment. Les lumiéres de ſon Conſeiller l'ébloüiſſent plus qu'elles ne l'éclairent; ſes raiſons le cabrent & ne le perſuadent point, ſon merite lui devient à charge, & ſon eſtime lui déplaît : il s'imagine qu'on lui attribüe les bons ſuccès de ſes affaires, il le veut rendre reſponſable des évenemens de ſes conſeils; s'ils ont d'heureuſes ſuites, il ſe les attribuë & s'ils en ont de fâcheuſes, il ne s'en prend qu'à lui. Cet emploi eſt trop difficile pour ce

 qu'il

qu'il vaut & j'estime que s'y pouvoir soûtenir, est avoir atteint le souverain point de la prudence humaine: que si par son adresse il lui fait éviter quelque dangereux pas, qu'il ne s'imagine pas qu'il lui en sache gré; c'est un aveugle qui ne comprend rien à la force de ses conseils, & qui ne voit jamais l'importance des services qu'il lui rend. Il n'est rien de si difficile que de prendre ses mesures avec lui, la prudence la plus éclairée n'y marche qu'à tatons, & son adresse ne porte point de coup infaillibles, parce qu'il ne riposte qu'à contretemps.

De croire qu'il en puisse espérer un grand avantage, quand même il auroit acquis toute la créance qu'il souhaitteroit dans son esprit. C'est une erreur qu'il faut rejetter comme très-dommageable. Les hommes de petit sens ne sont pas capables des grandes vertus. Il n'apartient point aux ames foibles ou vulgaires de faire des efforts qui les élevent au dessus des autres hommes. Les vertus sont des habitudes de l'ame, par lesquelles nôtre intelligence est rendue propre à bien concevoir & à bien agir; & celui qui n'a guere d'esprit, n'étant pas capable de bien raisonner, l'est aussi peu de bien faire. Si cette proposition est fausse, il faut

ſaut renverſer le fondement de la Morale; & ſi elle eſt vraye, que doit-on eſperer d'un homme qui ne peut être liberal, puis que la libéralité eſt une vertu dont l'acquiſition ſurpaſſe les forces de ſon eſprit, & qu'elle eſt d'autant moins de ſa portée, qu'elle eſt contraire aux ſentimens du vulgaire, de qui la plus forte paſſion eſt de poſſéder du bien, & de n'en donner jamais; & en effet la liberalité eſt l'effort d'une ame qui a en elle les ſemences de toutes les autres vertus. Elle eſt ſi noble, qu'elle ſemble n'être faite que pour les Heros, elle préſide comme une Reine dans les grands courages, elle tient à ſa ſuite la juſtice & la généroſité, & devant elle marche la Prudence le flambeau à la main, qui l'éclaire & qui la conduit. Quand l'on connoît ſon origine, on ne s'étonne plus ſi elle fuit les ames ordinaires; donner ſans jugement n'eſt pas libéralité; il faut ſavoir diſcerner la valeur de ceux ſur qui elle s'exerce: Cette vertu eſt ſœur de la Charité, l'une recompenſe le mérite des vertueux, & l'autre ſoulage la miſére des affligez.

Au contraire lors qu'un habile homme tombe entre les mains d'un Prince ſage & intelligent, il ne peut jamais

manquer de ſatisfaction. C'eſt le propre des choſes homogênes de s'unir, nous aimons naturellement ceux qui ont des inclinations pareilles aux nôtres, & qui ont du raport avec nous. Un homme ſçavant ſe plaît avec les gens de Letres, un homme de guerre avec les Soldats, un Marchand avec ceux qui trafiquent. Il n'y a que les eſprits univerſels agréables à tout le monde, parce qu'ils ont l'avantage de ſe transformer ſans peine comme des Prothées, ils ſont Juriſconſultes avec les Avocats, Theologiens avec les Docteurs, Capitaines & Ingenieurs avec les gens de guerre; de ſorte qu'ils ſemblent être nez pour toutes les profeſſions de la vie civile. Ces eſprits ſont rares, auſſi ne les ſauroit-on aſſez eſtimer; mais quoi qu'ils ayent reçû de la Nature ces diſpoſitions admirables pour acquerir un mérite extraordinaire, ils ne l'ont pas eu ſans d'extrêmes peines. Il a fallu de longues études, de fréquentes ſpéculations, de belles conférences, de pénibles voyages, s'expoſer à bien des périls, & avoir une expérience conſommée de toutes les profeſſions du monde; & pour atteindre à ce point-là, c'eſt aller bien vîte quand on y arrive à l'âge de cinquante ans.

Que les Sciences ſublimes nuiſent plus qu'elles ne ſervent à un Gentilhomme qui porte l'épée, ce qu'il doit ſavoir, & que l'application eſt néceſſaire pour bien réuſſir en toutes choſes.

LEs Sciences ont quelque choſe de l'hydropiſie : elles alterent ceux qui les aiment, & les enflent quelquefois. * Plus on ſait, plus on veut ſavoir : Les connoiſſances ſont tellement enchaînées les unes aux autres, que la prémiere attire la ſeconde, & celle-ci les autres qui la ſuivent. † Cela ſe fait parce que nous ne connïſſons rien que par nos ſens, qui nous préſentent ſucceſſivement les images des choſes. Auſſi Platon aſſûroit-il que nos ames ſont naturellement ſavantes, & que les objets qui nous envoyent leurs images, ſervent à déveloper les notions confuſes que la Nature a miſes en nous. Comme quand on nous préſente deux choſes de même matiere, de même forme, & de même poids, nous diſons qu'elles ſont égales ; & ce raport

* Quo plus ſunt potæ, plus ſitiuntur aquæ.

† Uno ſenſu duæ res percipi non poſſunt, niſi miſceantur. *Ariſt. l. de Senſu.*

raport qui se trouve entre elles, nous fait souvenir & conclure tout ensemble, qu'il y a un terme universel qui s'apelle égal; & quand nous voyons des choses qui nous paroissent belles, nous pensons qu'il y a un terme qui s'apelle beauté; ces illations ne se peuvent faire, & ces conséquences ne se peuvent tirer que par des gradations successives qui nous menent d'une connoissance à l'autre; & comme elles remontent vers les termes universels, elles emportent nôtre intelligence si loin, qu'elle ne trouve jamais de borne à sa curiosité.

Cette proposition m'a souvent fait faire des réfléxions sur ce que les grands esprits sont d'ordinaire plus riches d'estime & de reputation que de biens de fortune; & j'estime que la raison en est, que les puissances de la plus grande ame du monde sont bornées, & n'ont rien d'infini; que quand elle se donne à la Science avec ardeur de la posséder elle s'aplique avec tant d'attache à ce qu'elle fait, que ses spéculations l'occupent toute entiere; & tant plus elle a de force & de lumiére, tant plus elle fait d'abstraction d'avec la matiére, en spiritualisant les objets de sa connoissance: de la vient qu'étant montée au dessus des choses purement

rement materielles, elle trouve des charmes dans ſes ſpéculations, qui l'empêchent de décendre pour reduire en pratique les choſes qu'elle a conçûës. La Soutane à ces grands eſprits eſt incomparablement plus propre que l'épée, parce qu'elle leur fournit une infinité de moyens de ſe faire admirer; la Chaire les fait ſuivre de tout le monde, & l'on ne voit guere un grand Prédicateur vieillir ſans Bénéfice, le Barreau leur peut auſſi être très-utile. L'eſtime & le bien accompagnent toûjours leur éloquence: ils ont de plus la ſatisfaction de parler devant des perſonnes qui ſavant auſſi bien juger de leur doctrine que de leurs procès.

* Mais à le bien prendre à quoi ſert cette grande Science à un homme de guerre, qu'à le rendre pauvre, en l'empêchant de s'apliquer à ſa fortune? quelle utilité tirera-t'il de la Philoſophie d'Ariſtote & de Platon, ou de la Rhetorique de Quintilien? J'aprouve fort qu'il étudie juſqu'à l'âge de ſeize ou dix ſept ans, auſſi bien juſques là n'eſt-il encore propre à rien; mais quand il aura tiré du Col-

* Plurimum intererit quibus artibus, & quibus hunc tu Moribus intimas.

College ce qu'un bon Ecolier en peut aprendre, qu'il partage ſon temps, & qu'il en ſoit bon ménager, en le donnant aux exercices qui lui ſont propres, & aux Sciences qui lui ſont néceſſaires, qu'il aprenne à ſe ſervir de ſes armes & de ſon Cheval, qu'il ſache la Géométrie, les Fortifications, la Geagraphie, l'Hiſteire Latine & Françoiſe, qu'il aprenne le deſſein, & ſi faire ſe peut qu'il ajoûte à la Langue Latine, l'Allemande, l'Italienne & l'Eſpagnolle. Ces qualitez ſuffiſent à un homme de guerre, & peuvent rendre un particulier agréable & utile tout enſemble à un grand Seigneur. Les Sciences ſublimes ſont trop longues & trop difficiles, & j'oſe dire qu'elles nuiſent plus qu'elles ne ſervent, à qui ne veut pas porter la Soutane, d'autant comme j'ai dit qu'elles ſont incompatibles avec l'aplication aux choſes qui le rendent excellent dans ſa profeſſion, & qu'étant au deſſus de la portée des grands Seigneurs, ils n'en font point de cas, parce qu'ils ne ſe donnent jamais la peine de les aprendre.

* Et en effet l'aplication dont je parle eſt ſi néceſſaire à un chacun dans ſa pro-

* Age quod agis.

profeſſion, qu'il eſt impoſſible d'y réüſſir ſans elle, car comme les facultez de nôtre ame ſont trop foibles pour embraſſer pluſieurs choſes en même temps, * elles ſont aſſez fortes pour en pratiquer une ſeule, & particulierement lors qu'on ſuit ſon inclination naturelle. La preuve de ceci ſe fera plus clairement par la conſidération d'un eſprit médiocre qui n'a point d'autres lumiéres, que celles de la Nature & du ſens commun. Qu'un Bourgeois ſe mette à la tête de devenir riche par le trafic, il aprendra le calcul, & la valeur des Marchandiſes, il s'informera de celles qu'il peut acheter à bon marché en un lieu pour les revendre plus cher en un autre. Toutes ſes penſées ſeront pleines de ces remarques, ſes raiſonnemens ne tireront point d'autres conſéquences dans ſes entretiens, ſes converſations ordinaires ſeront avec ceux de ſa profeſſion, il ne s'embaraſſera point dans la ſubtilité des argumens de l'Ecole, il n'ira rien chercher dans l'Hiſtoire d'Alexandre, ni dans les Commentaires de Ceſar. Pour toute Bibliotheque il aura ſes Heures pour prier Dieu, & ſon

* Quiſquis ubique habitat Maxime nuſquam habitat. *Martial.*

ſon Almanach pour ſavoir les Foires. Il mettra en uſage une prudence médiocre pour éviter les mauvaiſes rencontres, & ſe donner de garde des Filoux & des Banquerouties; il ſe propoſera une fidelité incorruptible pour acquerir du crédit, & enfin il deviendra riche avec le temps ſans l'aide d'aucune Science, que de celle qu'il aura apriſe de ſa propre raiſon & de ſon expérience. Un Païſan moins ſpirituel encore qu'un Bourgeois, qui eſt né la Charuë à la main, & qui n'a jamais apris qu'à cultiver la terre, & à nourrir du Bêtail, fera plûtôt fortune en prenant une Ferme, qu'un Philoſophe avec tous ſes raiſonnemens & ſes admirables ſpéculations. De ceci l'on peut conclure que les grands eſprits ni les grandes Sciences ne ſont pas néceſſaires à l'acquiſition des biens de la fortune; que les médiocres y ſont ſans comparaiſon plus propres, & que le ſecret conſiſte à bien choiſir ſa profeſſion, & s'y donner tout entier, & ſans interterruption. * Les grands & ſublimes Genies, ſont comme les diamans que tout le monde eſtime pour leur éclat & pour

* Qualis gemma micat, fulvumque dividit aurum.

pour leur rareté, mais qui ne servent jamais que d'ornement. Aristote dit qu'ils ne sont bons que pour eux, & les trouve mal propres au Gouvernement des Républiques, parce que leur élevation n'a point de raport à la foiblesse des autres hommes, & consequemment ils ne peuvent concevoir de loix qui s'accommodent à leur infirmité. Or s'il les exclud du Gouvernement pour cette cause, je puis plus justement dire, * qu'ils sont encore moins capables d'obeïssance & de sujetion, & que mal à propos ils chercheroient la fortune à la suitte des Princes & des grands Seigneurs. Ce n'est pas pour ces gens-là que j'écris; je sai qu'ils sont au dessus de mes règles; c'est à eux à enseigner le monde, & à se nourrir, si bon leur semble, de raisonnemens, de consequences & de spéculatons; il me faut des choses plus materielles & plus sensibles, & qui ayent plus de proportion à ce que je suis. Je tâche de détourner mes Amis du choix des Maîtres inutiles, & à les porter à l'étude des Sciences qui acheminent à la fortune; aussi n'ai-je besoin que

* Nequidquam sapere, sapientem, qui sibi ipsi prodesse non querit.

que d'un eſprit ordinaire, qui s'aplique à plaire à ſon Maître, qui lui donne ſes avis avec tout le reſpect & la moderation qui lui eſt dûë, qui ſache éxecuter ponctuellement ſes ordres, qui ſoit incorruptible dans ſa fidelité, qui aime ſes intérêts, & ſon ſervice par deſſus toutes les choſes du monde, qui ne faſſe rien avec chagrin, qui paroiſſe toûjours affectionné & prêt à ſervir & à obéir. Ces qualitez ſont bien plus eſſentielles que la Rhétorique & la Philoſophie. Ce n'eſt pas que je ſois du ſentiment d'un de nos Ducs & Pairs, qui croyoit qu'un Gentilhomme offençoit ſa Nobleſſe quand il parloit Latin. J'aprouve non ſeulement qu'il ſache, mais de plus j'eſtime qu'il eſt très-difficile qu'il puiſſe prétendre à la qualité d'un fort honnête homme, s'il n'a aucune connoiſſance des bonnes Lettres. * Je cherche la médiocrité en toutes choſes, & ne prétends point qu'il s'éleve dans des ſpéculations ſi ſublimes, qu'il n'en puiſſe décendre; ce ſeroit entreprendre le voyage du Globe de la Lune, duquel il ne raporteroit que les dangéreuſes impreſ-

* Servare modum, finemque tenere, Naturamque ſequi.

pressions de ses influences. Je ne puis aussi souffrir qu'il ignore les choses ordinaires; car puis que sa naissance l'expose à la conversation des grands Seigneurs, il doit parler pertinemment de celles de sa portée. Ne seroit-il pas ridicule de mettre Nuremberg en Italie, & Florence en Allemagne, de dire que le Bucentaure est le Doge de Venise, que Jules Cesar & Charlemagne ont été bons amis, & qu'Alexandre le Grand fut bien malheureux de mourir sans confession? Si l'on parle de la guerre, ou qu'il ait à rendre compte de l'état d'un Siége, ou des circonstances d'un Combat, est-il rien de plus honteux que d'en ignorer les termes? si l'on s'entretient de la Chasse, ou des exercices de l'Académie, si l'on parle de Chien ou de Cheval, n'est-il pas obligé de se taire, ou de faire rire ceux qui l'écoutent? Cette sorte d'ignorance ne lui est point pardonnable, parce qu'il doit savoir ce qui touche sa profession. Je voudrois aussi qu'il eût apris les Poëtes Anciens & Modernes, qu'il sçut faire des Vers en nôtre Langue, pourvû que cette étude fit son divertissement & non pas sa passion. Cette gentillesse d'esprit donne souvent de l'avantage dans les belles

con-

conversations, & n'est pas inutile à gagner les bonnes graces des femmes; mais elle a cela de malheureux, qu'elle perd toute son estime, lors qu'on en fait une profession ouverte & particuliere, à moins que d'y exceller. Que ce soit par sottise ou par raison, c'est toûjours une habitude si vieille & universellement établie, * qu'on n'en sauroit desabuser le monde, de sorte qu'il faut se servir de ce talent avec beaucoup de circonspection: un homme qui y a de l'inclination & de la suffisance est heureux de rencontrer un Maître qui se plaît aux belles Lettres. C'est un moyen de le divertir agréablement, & de gagner son amitié. Il ne se trouve pas tous les jours des occasions de rendre de grands & importans services; on se voit rarement en état de sauver la vie à celui que nous servons, ou de négocier si heureusement ses affaires, que nôtre conduite lui puisse procurer les grands honneurs de l'Etat. Ce sont des coups d'un bonheur extraordinaire, qui n'est pas en nôtre pouvoir, mais si nous avons de l'esprit, nous pouvons nous ren-

* Non mediocribus esse Poëtis, Non dii, non homines, non concessere columnæ.

rendre agréables par nôtre complaisance, entrer dans ses sentimens, dissiper ses chagrins, & prévenir ses ordres par nôtre diligence. Les grands services ont plus d'éclat, aussi sont-ils d'obligation, & de nécessité; on ne se peut dispenser de les rendre sans passer pour un fat ou pour un infidelle.

L'honneur & la Justice qui nous y engagent diminuent en quelque sorte les ressentimens qu'on en doit avoir, puis que nous y sommes intéressez par nôtre propre gloire; mais ces petits soins de plaire, continuels & souvent réïterez, sont toûjours reçûs comme des marques de nôtre inclination & de nôtre amitié, aussi font-ils un merveilleux progrès dans l'esprit d'un Seigneur qui les sait bien connoitre. Il est impossible, qu'il se défende d'avoir de l'amitié pour nous, puis que l'amitié est un mouvement de la Nature, qui tire son origine & son principe des choses qui nous plaisent, & qui se presentent à nôtre jugement sous les aparences du bien. Je di que cet effet de nôtre complaisance est infaillible, supoſant toûjours que nous avons à faire à un homme d'esprit qui sait quelque chose, autrement nous perdons nôtre temps & nos peines. L'ignorance à l'ame,

l'ame, eſt comme la ſurdité à l'oreille; contez lui des mervcilles, ou lui dites des ſottiſes, vous étes également entendu, & également eſtimé. L'on ne ſauroit avoir d'eſtime pour les choſes qu'on ne connoît point; & c'eſt le dernier malheur qui peut arriver à un honnête Gentilhomme, que de ſe voir attaché à un Maître de cette ſorte; il vaudroit mieux avoir a faire avec un méchant homme ſpirituel, qu'avec un innocent: l'un ſe laiſſe toucher, ou par la conſidération du plaiſir que vous lui faites, ou par celle de quelque autre intérêt; mais l'autre vous échape quand vous penſez le mieux tenir. La prudence & la raiſon perdent toutes leurs forces avec lui, c'eſt un ſable mouvant qui ne ſouffre point de fondement ſolide; & comme il ne diſtingue les hommes que par leur fortune & par leur habits, on ne le doit voir qu'avec des Lunettes de Gallilée.

Qu'il doit aimer son Maître, & comment il se doit conduire avec lui.

J'Ai repeté ceci, parce qu'il est important d'éviter cette sorte de sujettion, & que ce qui me reste à dire de la conduite d'un Gentilhomme avec son Maître, présupose qu'il a fait un meilleur choix. Il est certain qu'il n'apartient pas à toute sorte de gens d'avoir des liaisons indissolubles d'amitié, ce sacré nœud de la société civile a besoin de beaucoup de choses, dont tout le monde n'est pas capable. La probité en est le plus seur fondement, & le plaisir des Offices mutuels & de la conversation, en fait la durée aussi longue que la vie de ceux qu'elle a unis : je sai bien qu'on y ajoûte l'égalité des personnes, sans laquelle elle a quelque chose de deffectueux, & qu'ainsi on ne doit pas proprement apeller amitié cette bonne volonté qui se rencontre entre le maître & l'inférieur : mais je réponds à cela que cette inégalité de naissance & de fortune n'empêche pas la véritable amitié, pourvû que le respect de l'inférieur y aporte le temperament qui y est nécessaire ; ce seroit une espèce de ty-

 ran-

rannie, d'ôter au ſuperieur le plaiſir d'aimer celui qu'il juge digne de ſes bonnes graces, & une injuſtice inſuportable de priver un particulier de la plus agréable fonction de la vie. * Pour moi je ſoûtiens qu'on peut aimer ſon Maître, & qu'il le faut même, ſi l'on en veut être aimé: Cela ſupoſé, la raiſon veut que les qualitez que j'ai dites ſe rencontrent dans la liaiſon de cette amitié, mais plus éminemment dans la perſonne du ſuivant que dans celle du Maître, parce que l'un la doit chercher par ſes ſervices, & l'acquerir par la force de ſon mérite, ne la pouvant poſſeder que comme une grace, & l'autre la donner comme un bienfait, qui a plus beſoin de générosité que de reconnoiſſance: De ce principe, j'infere que le ſuivant aura l'eſprit ſouple & adroit, qu'il contribuera aux plaiſirs de ſon Maître; qu'il fera toutes les avances pour ſe conformer à ſes humeurs, & n'obmettra rien pour le ſervir & pour lui plaire. Pour y réüſſir, il a beſoin de jugement pour connoître ce qu'il aime le mieux, & d'inclination pour bien faire ce qu'il entreprend. Le trop profond reſpect n'eſt pas

* Liber nullus erit, ſi quis amare velit. *Proper.*

pas toûjours utile, il eſt plus à propos qu'il tienne de la raiſon que de la crainte; la qualité de Gentilhomme ne s'accommode point avec ce vilain mouvement de l'ame qui n'eſt propre qu'à des valets. Le reſpect qu'il rend, doit être accomgné d'une certaine liberté qui le faſſe connoître pour ce qu'il eſt. Un homme d'eſprit n'en exigera jamais de lui au delà de ce qu'il en doit.

J'en ai vû qui paſſant dans une autre extrêmité, ſe rendoient ſi familiers avec des Princes, qu'ils alloient juſqu'à l'effronterie, c'eſt une maniére de vivre qui m'a toûjours ſemblé ſotte & ridicule, & qui n'eſt pratiquée que par des étourdis. Ce n'eſt pas qu'elle ne réüſſe quelquefois à la Cour & dans les Maiſons des grands Seigneurs, & que ces gens-là n'y trouvent leur compte; ils demandent leurs beſoins avec tant d'effronterie & d'importunité, qu'on ne ſait comment les refuſer; & comme ils ont d'ordinaire plus de vivacité que de jugement, ils ſont ſouvent grands parleurs; & s'ils ne perſuadent, au moins ils étourdiſſent: auſſi ces humeurs libres & babillardes n'étant pas capables de grandes réfléxions, hazardent toutes choſes, & ne ſont pas fort ſenſibles aux mépris,

ni aux rebuffades. Ils s'expofent à toute heure à recevoir des affronts, & si on les chaſſe par la porte, ils rentrent par la fenêtre, ils ne ſe tiennent jamais diſgraciez. Tout ce qui s'écarte des règles de la ſageſſe & de la mòdeſtie n'eſt point propre à un homme d'honneur, ſon but n'eſt pas ſeulement de faire fortune, mais encore de conſerver ſa réputation, les moyens utiles ne lui ſont plus permis, quand ils ceſſent d'être honorables. L'on peut acquerir du bien en friponnant, ſi l'on veut paſſer pour un Filou, & d'ordinaire ceux qui ont trop d'avidité pour l'argent ont peu de ſoin de leur réputation. Nôtre ame n'eſt pas capable de deux paſſions égales en même temps. L'égalité eſt contraire à leur nature, qui eſt de s'emporter violemment vers l'objet qui les fait naître, & chacun ſait que les balances renduës égales n'ont plus de mouvement. Les Sages peuvent avoir toutes les deux, pourvû qu'ils conſiderent celles de l'honneur comme eſſentielle & néceſſaire, & l'autre comme utile & fortuite: La prémiere ne peut manquer ſon effet, parce qu'elle eſt toute à lui, & que la tyrannie même ne ſauroit rien extorquer de contraire à ſa vertu; mais l'effet de

la

la derniére n'eſt pas en ſon pouvoir, puis qu'il dépend de ſon Maître de lui faire du bien, ſi bon lui ſemble: auſſi voyons nous qu'on ne pardonne pas les fautes que nous faiſons contre nôtre honneur, & qu'on plaint aiſément les mauvais ſuccès de nôtre fortune.

J'ai ſouvent remarqué que les beaux Eſprits, qui ont ce feu qui échauffe, & qui éclaire, ſont ſujets aux paſſions violentes, mais ils font toûjours pancher la balance du côté le plus honnête. On dit que Jules Ceſar en eut deux principales, qui le dominerent durant tout le cours de ſa vie, l'Amour & l'Ambition. Jamais homme ne fut ſi Coquet, & ne prit tant de plaiſir à conquerir les bonnes graces des Dames; mais le forcené déſir de commander, l'emporta toûjours ſur l'Amour. Il ſe fit une Idole de la gloire à laquelle il ſacrifia ſes penſées, * ſes veilles, ſes ſoins, ſes ſueurs, ſes travaux, ſes périls & ſon amour même. Cette paſſion regna ſi impérieuſement dans ſon ame, qu'elle n'y ſouffrit les autres que comme des eſclaves, qu'elle ne laiſſa vivre que pour s'en ſervir.

* Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honeſta magis juvarent. *Cicero de Officiis.*

vir. Pour moi je penſe que celle d'avoir de l'eſtime & de l'honneur doit tenir le prémier rang dans l'eſprit d'un Gentilhomme, puis que bien loin d'être contraire à ſa fortune, elle produit naturellement des effets qui l'y conduiſent avec ſuccès; car s'il aſpire à la réputation d'un homme au deſſus du commun, il eſt obligé de pratiquer les vertus qui lui peuvent procurer cet avantage, & cette néceſſité l'engage à s'apliquer ſérieuſement à la Science des choſes de ſa profeſſion, & à ſe conduire en ſorte qu'il ne donne aucune priſe à la médiſance ſur ſes actions. Or cette circonſtance eſt ſi néceſſaire à ſa fortune & à ſon établiſſement, qu'elle fait le fondement de toutes ſes eſpérances, puis qu'il eſt vrai que ſon Maître ne le peut aimer, s'il ne l'eſtime, & qu'il ne le peut eſtimer, s'il n'eſt perſuadé de ſon mérite. On me dira que la bonne opinion que nous avons des choſes, ne nous oblige pas toûjours à les aimer, & qu'un homme raiſonnable demeurera d'accord de la valeur de ſon ennemi, ſans avoir de l'amitié pour lui; mais cette objection n'eſt pas conſidérable au ſujet que je traitte, d'autant que nôtre ennemi peut conſerver ſes bonnes qualitez & mépri-

méprifer nôtre amitié, & que le Gentilhomme qui fert ne fe prévaut de fon mérite que pour fe rendre aimable à fon Maître: Et ainfi l'eftime & l'amitié fe fuivent comme l'ombre & le corps, & font toûjours inféparables.

J'ai dit qu'il doit fuir l'effronterie, & cette familiarité ridicule qui fent un peu le bouffon. Je ne lui confeille pas toutefois d'être fi retenu, qu'il n'ofe dire un bon mot, s'il trouve fa place avec difcretion; le filence eft auffi bien une marque de ftupidité que de refpect. Il fuffit qu'il parle à propos, & ne devienne jamais importun: Il peut entretenir fon Maître avec quelque privauté dans le particulier, s'il juge que fa converfation lui plaife, pourvû qu'il s'obferve foigneufement en préfence des étrangers.

Qu'il doit tâcher d'être employé à traitter les affaires de fon Maître à la Cour, & pourquoi.

LE Monde eft une Comedie, les meilleurs Acteurs font ceux qui repréfentent mieux leur rôle; mais les plus habiles ne font pas toûjours ceux des Princes & des grands Seigneurs. Ces

personnages ſont rarement les Heros de la Piéce. Dans le ſujet que je traitte, le plus difficile eſt celui de l'inferieur, il a beaucoup à faire pour eſpérer quelque choſe. Ses fautes retournent contre lui, & ſes ſpectateurs ſont toûjours plus deſpoſez à lui nuire, qu'à le redreſſer : c'eſt pour cette raiſon qu'il doit être en garde contre ſon imprudence, auſſi bien que contre la malice de ſes ennemis : un grand Domeſtique ne peut être ſans intrigue, & l'on voit rarement un Gentilhomme dans une grande Maiſon à qui les autres déferent juſqu'au point de ne point prétendre à ſes emplois. Ce n'eſt pas aſſez de les mériter par préference à ſes égaux, il eſt bon d'aider adroitement à ſe faire rendre juſtice, je veux dire de les demander avec ſoûmiſſion, ou de pratiquer l'amitié des Confidens de ſon Maître, pour lui faire ſouvenir qu'il les a meritées ; il n'eſt point de juſtice ſi exacte, ni de bonté ſi parfaite, qui n'en vaille mieux d'être un peu ſollicitée ; il n'y a point d'effronterie de demander de beaux emplois, quand on ſe ſent capable de s'en bien acquiter ; on a toûjours pour prétexte la paſſion de rendre ſes ſervices, & de faire voir ſa fidelité. J'eſtime particulierement un Gen-

tilhomme heureux, d'être employé par un Prince, ou par un grand Seigneur dans les Négociations qu'il a à faire avec la Cour. S'il a de l'eſprit, il fera ſes affaires avec celles de ſon Maître, il y donnera de bonnes impreſſions de ſa ſuffiſance, & ſe fera un chemin à devenir quelque choſe de plus. Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne ſont malheureux que parce qu'ils ſont inconnus; ceux qui gardent la Chambre ſans entrer dans le Cabinet, ſont comme les ames des Limbes qui ne vont point en Paradis. Le pas le plus difficile eſt de s'y produire, les Rois ont des yeux & des oreilles pour tout le monde, & leur inclination n'a rien qui la détermine plûtôt pour les grands Seigneurs que pour un particulier. Si ceux-là tirent avantage de leur naiſſance, celui-ci en peut reçevoir de ſes bonnes qualitez. * La Nature n'eſt guere injuſte dans le partage qu'elle fait de ſes faveurs: Elle donne rarement un eſprit extraordinaire à ceux qu'elle fait naître au milieu de l'abondance, & ſouvent elle ſe plaît à former un habile homme avec fort peu de bien. Diſons plûtôt que

* Veſte ſub ſarta vides, plerumque regios latere ſpiritus, Irique genium purpurea obductam togâ.

que c'est un effet de la Sagesse de Dieu qui la conduit.

J'ai autrefois oüi prouver un paradoxe au Roi de Suede, qui revenoit assez à ce que je dis. Quelqu'un loüoit ses grands progrès en Allemage, & soûtenoit en sa présence que sa valeur, ses grands desseins, & ses hauts faits d'armes, étoient les ouvrages les plus accomplis de la Providence, qui furent jamais; que sans lui la Maison d'Autriche s'acheminoit à la Monarchie Universelle, & à la destruction de la Religion des Protestans; qu'il paroissoit bien par les miracles de sa vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le salut des hommes, & que cette grandeur démesurée de son courage étoit un présent de la toute-puissance, & un effet visible de sa bonté infinie. Dittes plûtôt, répartit le Roi, que c'est une marque de sa colére. * Si la geurre que je fais est un reméde, il est plus insuportable que vos maux; Dieu ne s'éloigne jamais de la médiocrité pour passer aux choses extrêmes, sans châtier quelqu'un; c'est un coup de son amour envers les Peuples, quand il ne donne aux Rois que des ames

* Quedam remedia tristiora sunt ipso morbo. *Plut.*

ames ordinaires. Celui qui n'a point d'élevation excessive, ne conçoit que des desseins de sa portée. La gloire & l'ambiton le laissant en repos: S'il s'aplique à ses affaires, ses Etats en deviennent plus heureux; & s'il se décharge de ses soins sur quelqu'un de ses sujets, à qui il fait part de son autorité, le pis qu'il en peut arriver, est qu'il fait sa fortune aux dépens de son Peuple, qu'il impose quelques subsides pour en tirer de l'argent, & pour avancer ses amis, & qu'il fait gronder ses égaux, qui ont peine à souffrir son pouvoir, mais les maux sont bien légers, & ne peuvent être en aucune consideration, si on les compare à ceux que produisent les humeurs d'un grand Roi. Cette passion extrême qu'il a pour la gloire lui faisant perdre tout repos, l'oblige nécessairement à l'ôter à ses Sujets; * il ne peut souffrir d'égaux dans le monde, il tient pour ennemis ceux qui ne veulent point être ses Vassaux; c'est un torrent qui desole les lieux par où il passe, & portant ses armes aussi loin que ses espérances, il remplit le monde de terreur, de

* Impellens quicquid sibi summa petenti. Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina.

de misére & de confusion. Les conquêtes sont l'effet de l'ambition, & la guerre est l'exercice des Conquérans; c'est un mal qui en entraîne une infinité d'autres à sa suite, & qui n'en trouve pas un qui lui soit comparable. La querelle de Cesar & de Pompée, interessa autrefois toutes les Puissances de l'Univers, parce qu'ils prétendoient l'un & l'autre à la Monarchie Universelle; leurs courages furent si pareils, & leur vertu si égale, que la valeur ne pauvant mettre de difference entre eux, en laissa le soin à la Fortune. Les entreprises des grands Princes sont toûjours funestes à leurs Sujets, leurs Lauriers font des ombres qui étouffent les autres plantes, & ne portent que des fruits nuisibles. Par ce raisonnement il concluoit que la Providence qui veille sans cesse sur nous, n'en fait naître que de temps en temps pour remettre les peuples dans leur devoir, & que sa bonté paroissoit bien plus grande dans la mediocrité de l'esprit des Rois, que dans leur extrême élevation.

Et moi je dis par une conséquence pareille, que cette même justice se remarque au partage qu'elle fait de ses graces dans toutes les conditions des hom-

hommes; que comme elle ne donne à personne toutes les perfections ensemble, elle n'en fait naître aucun incapable de toute discipline, & qu'il est bien raisonnable qu'elle accorde moins d'esprit a ceux qui naissent riches, qu'elle n'en donne à ceux qu'une condition médiocre ou quelque accident malheureux ont rendus pauvres. Les premiers n'ont besoin que d'une conduite médiocre pour vivre heureux, & il faut aux derniers un mérite extraordinaire pour acquerir ce qui leur manque. Un Poëte Grec, dit que le besoin éveille les Arts, & que la Pauvreté est la Mere des inventions, il y a de l'aparence que cet Auteur n'a pas élevé son esprit jusqu'à la cause prémiere de cet effet. La Pauvreté de soi même ne fait rien qui vaille, mais elle est le temperament que Dieu a mis dans l'ame de celui qu'il a rempli d'intelligence & de lumiere, comme la foiblesse & l'ignorance le sont dans l'ame de celui qu'il a comblé des biens de la fortune.

Qu'il peut passer du service d'un Seigneur à celui du Roi ou d'un grand Prince, & qu'un Maître doit traiter un Gentilhomme avec douceur.

J'Ai parlé ci-devant des mervielleux progrès que font les Gens de qualité à la Cour, quand leur esprit & leur jugement sont proportionnez à leurs richesses & à leur fortune. Je n'ai plus rien à leur dire, mon dessein n'étent que d'avertir le Gentilhomme, que comme je n'ai point donné de bornes à son mérite, il n'en doit point prescrire à ses espérances. Un de nos Connêtables se trouva bien d'avoir changé de Maître, l'apui du tronc est toûjours plus ferme que celui des branches; il n'y a point d'imprudence de passer de la suite d'un Seigneur, au service du Roi, ou de quelque grand Prince, pourvû que ce soit avec bienseance & sans infidelité. S'il nous aime, il sera ravi de nôtre avancement; & s'il ne nous aime point, nous ne lui devons pas cette sotte complaisance de traîner nôtre vie sous la tyranie de son ingratitude & de son injustice. Nos services doivent être affectionnez & fidelles, mais non pas éternels. Nôtre condition seroit pire

pire que celle d'un esclave, si nous étions obligez de tout faire pour lui, & de ne rien faire pour nous ; la raison & la Nature nous enseignent à suivre nos intérêts, quand ils ne sont pas contraires aux maximes de l'honneur.

Je souffre, pour moi, d'un grand Seigneur qui n'est pas né liberal, quand il dit du bien des siens qui le méritent, quoi qu'il ne leur en fasse point. Ce témoignage de son amitié est obligeant, & peut devenir utile avec le temps ; mais je ne voi rien de plus rare que cette sorte d'éloge dans la bouche des Gens de qualité, ils louëront plûtôt l'adresse de leur Cheval, que la Science de leur Ecuyer ; si un Gentilhomme fait prosperer leur affaires, ils en attribueront les cause à toute autre chose qu'à sa conduite. Cette injustice se communique par contagion des peres aux enfans ; c'est une vieille tradition, de laquelle les Maris font un mystére avec leurs Femmes, & qui passe pour une règle politique dans les grandes Maisons ; mais je ne puis m'empêcher de prouver que cette maxime est pleine d'erreur & d'ingratitude, & qu'elle ne devroit pas trouver place dans un esprit bien fait.

Quelqu'un me niera-t'il que la loüange

ge

ge & l'eſtime ne ſoient la véritable & eſſentielle recompenſe de la vertu ? & que les Héros ne ſe ſoient propoſé la gloire pour objet quand ils ont entrepris d'éterniſe leur mémoire par leurs belles actions ? * Ciceron dit, que ſi la Vertu pouvoit prendre un corps pour ſe préſenter à nos yeux, elle raviroit les cœurs juſqu'à l'admiration ; & Ovide, que la loüange la nourrit, & que la gloire a un grand éperon qui réveille les plus pareſſeux ; or ſi elle mérite nôtre eſtime & nos loüanges, † n'eſt-ce pas une erreur de croire qu'il ne faut pas dire du bien de ceux qui la poſſedent ? & ſi l'inferieur ne l'employe qu'à ſervir plus utilement ſon Maître, ce Maître peut-il s'en taire ſans ingratitude, & ſans méconnoiſſance ? Pourquoi ne prend il pas autant de plaiſir à louër le mérite d'un Gentilhomme qui le ſert, qu'à vanter ſes bons Chevaux, & à décrire ſes beaux meubles & ſes belles maiſons ? il eſt maître de toutes ces choſes, mais il l'eſt d'un Gentilhomme d'une façon bien plus glorieuſe que de tout autre bien : Il ne ſauroit

* Si virtus oculis cerneretur, mirabiles ſui amores excitaret. *Cicero.*

† Laudataque virtus creſcit, & immenſum gloria calcar habet. *Ovid.*

roit étbalir ſon mérite, ſans faire quelque choſe en même temps pour ſa propre gloire. Ne lui ſera-t'il pas avanageux de faire voir qu'il a pour domeſtique un homme digne de commander à toute une Province? & qu'il reçoit les ſervices & les reſpects de celui à qui perſonne ne refuſe ſon eſtime & ſon aprobation? en uſer autrement c'eſt entendre mal ſes intérêts, & ajoûter l'ignorance à l'ingratitude: s'il le fait par quelque principe de jalouſie, cette paſſion ne peut être que ridicule, puis qu'il n'y a nulle égalité dans leur fortune; & s'il craint de donner de la vanité à ſon domeſtique, dès là même qu'il le ſoupçonne de cette extravagance, il devient injurieux, en lui imputant un défaut, dont il ne peut-être capable: Il ſeroit bien plus raiſonnable s'il tournoit la médaille, & s'il penſoit qu'en publiant ce qu'il vaut, il l'attache d'une nouvelle chaîne à ſon ſervice, que cette preuve de ſon amitié lui fait aimer ſa ſervitude, que c'eſt lui rendre une juſtice qu'il ne reçoit que comme une grace, & qu'enfin tout le monde jugera qu'il cherit en autrui le mérite qu'il poſſede en lui-même.

Je ne trouve pas étrange qu'un eſprit commun ne ſoit point capable de ces réflé-

réfléxions, mais je ne puis concevoir qu'un homme de bon ſens ſuive des erreurs qui ne ſont autoriſées que par un tas d'ignorans qui ne peuvent eſtimer ce qu'ils n'entendent point. Je le pardonnerois encore à quelque Seigneur de Paroiſſe, qui croit n'être pas Maître, s'il ne prend un ton impérieux pour ſe rendre redoutable à ſes Païſans, & ſe faire reſpecter de ſes domeſtiques, qui ſe perſuade que ſa grandeur conſiſte à voir les ſiens à ſes piés, qui tient cabinet ſans étude & ſans affaire, qui confond la vanité avec le point d'honneur, qui ne met point de difference entre la gloire & l'orgueil, & qui enfin ſe fait une chimere ridicule de ſa qualité, qui le rend indigne des reſpects & des ſervices d'un honnête homme. * Celui qui ne ſait pas ce qu'il eſt, bien difficilement ſaura-t'il ce que nous ſommes, il faut ſe faire juſtice à ſoi-même, pour être capable de la rendre aux autres. La grandeur & la baſſeſſe ſont deux termes opoſez, mais non pas contraires: Ces deux extrêmes s'uniſſent aiſément par la courtoiſie de l'un, & par le reſpect de l'autre; un Sei-

* Quaſi verò menſuram ullius rei poſſit agere, qui ſuis neſciat.

Seigneur eſt auſſi obligé d'être civil envers nous, que nous d'être reſpectueux envers lui. La fierté ne produit guere l'effet qu'elle cherche dans le cœur d'un Gentilhomme, elle le cabre plus qu'elle ne l'aſſujettir, elle étouffe toute ſon amitié, parce qu'elle lui parſuade qu'il n'eſt point aimé, & qu'on lui fait injuſtice; & ſi la néceſſité de ſes affaires, * ou l'eſpérance de ſa fortune l'empêchent de ſecoüer le joug, il s'étudie plûtôt à diſſimuler ſon reſſentiment qu'à s'en défaire, & ne ſert plus qu'avec regret. Je conſeillerois toûjours d'inſpirer de l'amour aux Gentilshommes, & de la crainte aux Valets. L'amour dans l'ame d'un homme d'honneur lui rend toutes choſes aiſées, les roſes qu'il cueille pour ſon Maître, ſont toûjours ſans épines; il ne craint ni les peines, ni les voyages, ni les dangers: il s'intéreſſe de telle ſorte à ſon ſervice, qu'il en fait toute ſa gloire, ſon point d'honneur, & ſa ſatisfaction; au contraire la valettaille, qui n'a guere de ſens, n'eſt pas capable de grande amitié, ſon but n'étant que de vivre, & ſon plaiſir de ne rien faire, elle ne ſe contient preſque jamais dans ſon

* Tacito mala vota ſuſurro concipimus.

ſon devoir que par la crainte des châtimens. Un homme de condition qui en uſe autrement, travaille contre ſoi-même en s'éloignant de ſes propres intérêts, qui conſiſtent à ſe faire bien ſervir.

Qu'il ne ſe doit pas rebuter pour la mauvaiſe humeur de ſon Maître, & de l'erreur de ceux qui mépriſent la Charge de Secretaire.

J'Ai fait cette digreſſion de la conduite du ſuivant à celle de ſon Maître, parce qu'il y a une telle liaiſon entre ces deux, qu'il eſt malaiſé de ſeparer cette matiere. Les hommes fiers & glorieux ſont d'ordinaires incommodes & difficiles à ſervir; la facilité de l'humeur eſt une marque infaillible de la bonté des mœurs. Les colériques ſont des Lions toûjours travaillez de la fiévre; & comme ils ne ſont guere touchez de la douceur des plaiſirs, un bel eſprit ne les divertit pas. Leur vie eſt un Hyver perpetuel qui n'a pas ſouvent de beaux jours; c'eſt le tempérament le plus ordinaire des gens d'affaires, dont le propre eſt de cauſer du chagrin, & ce ſont les Maîtres les plus utiles. J'en ai connu qui ont fait la fortune de pluſieurs; ceux-là font plus pour autrui que pour eux, parce

ce qu'ils donnent de si mauvaise grace, qu'ils perdent tout le mérite de leurs biensfaits, & si l'on en a du ressentiment, c'est qu'il seroit injuste de n'en avoir point. Pour moi je préfererai toûjours la reconnoissance qui vient de l'amour, à celle que produit la générosité; d'autant que l'un fait tout pour le bienfaiteur, & l'autre ne considére que soi-même: Il se faut résoudre d'en souffrir quand l'on en peut beaucoup espérer. Quoi que le chemin que nous tenons soit rude & difficile, nous ne devons pas laisser de le suivre, s'il nous conduit où nous voulons aller. * Le but d'un Gentilhomme n'est pas d'avoir tous les plaisirs en servant; c'est de faire sa fortune, & ce seroit être trop heureux, si l'on trouvoit tous les deux ensemble. La mauvaise humeur & le chagrin ne sont pas incompatibles avec la justice & le discernement: non plus que la bile avec le bel esprit; ceux-là ne laissent pas d'estimer les bonnes qualitez de ceux qui les aprochent, quoi qu'ils ne s'en divertissent point. La suffisance leur plaît parce qu'ils la possedent eux-mêmes, & qu'elle leur est utile dans la personne de leur Domestique. Il est bien malaisé de conserver sa belle humeur

* Nimium boni est, cui nihil est mali. *Ennius.*

humeur au milieu du tracas perpetuel des grandes affaires, les plus belles ames en portent impatiemment le poids, & reçoivent de ſenſibles atteintes des mauvais ſuccès. La multiplicité de ſoins les accable, & le monde les environne de telle ſorte, qu'il bouche toutes les avenuës à leurs divertiſſemens. Ce n'eſt pas à nous à les changer, il ſuffit de leur faire connoître nôtre capacité, & de les perſuader de nôtre affection. Leurs emplois & leurs biensfaits, nous trouveront auſſi bien à leur Antichambre que dans leur Cabinet, & à le bien prendre, leurs préſens valent mieux pour nôtre fortune que leurs careſſes.

* C'eſt une choſe étrange que le tyrannie de la coûtume, qui nous force à ſuivre le nombre, & à rejetter la raiſon. Ecoutez parler les Nobles des Provinces, ils demeureront d'accord qu'un particulier ne peut mieux chercher ſa fortune qu'à la ſuitte d'un Prince ou d'un Miniſtre d'Etat; que les emplois qu'il lui donne ſont autant de dégrez pour y monter; qu'il doit avoir l'ame patiente, & commencer par les moindres ſervices pour

* Conſuetudinis magna via eſt. *Cicer. in Tuſcul.* Uſus efficaciſſimus rerum omnium Magiſter. *Plin. l.* 26.

pour arriver aux premiers honneurs ; qu'au sortir de Page il essaye d'être Gentilhomme servant, ou Gentilhomme de la Venerie ; mais si on lui propose la Charge de Secretaire, ils la tiendront au dessous de sa condition ; ils diront qu'il ne doit porter la plume que sur son Chapeau, & qu'il lui seroit honteux de laisser son épée, pour se charger d'un porte-feüille. Il faut avouër que de pareils donneurs d'avis sont des Juges bien competans en cette matiere, & qu'ils savent admirablement bien faire le discernement de l'honneur & de l'utilité des emplois : C'est bien entendre le point d'honneur, d'assurer qu'il est plus glorieux de donner à boire à son Maître pendant ses repas, que d'expliquer ses pensées & ses intentions dans ses Lettres ; qu'il est plus honorable de penser ses Chevaux, & de fouetter ses Pages, que de converser avec des Ambassadeurs, & d'être dépositaire des plus importans secrets d'entre la Cour & lui ; à mon avis il aura bien plus de plaisir de l'entretenir de sa Chasse & de ses Chiens, que de ses grandes Négociations ; & sa suffisance paroîtra bien mieux à détourner une bête, qu'à mettre en ordre les affaires qui lui passent par les mains. Si l'on

l'on en confidére l'utilité, il ne faut que s'informer de ceux qui ont été Secretaires, pour aprendre que pas un n'a jamais manqué de fortune. Il y a certains myftéres dans l'art, qu'il n'eft pas permis de réveler; il fuffit de dire qu'un homme d'efprit dans cet emploi n'en a jamais faute pour faire fa fortune, fans bleffer fon honneur, ni offenfer fa probité. C'eft le plus beau pofte d'une Maifon pour acquerir des amis, parce que les bienfaits & les graces des Princes ne s'écoulent que par fes mains, qu'il a mille occafions tous les jours d'obliger des perfonnes de qualité; qui s'en reffentent tôt ou tard. Pour moi j'eftime que la difficulté de la fonction de cet emploi en a depuis long-temps exclus plufieurs Nobles, & que cette erreur ne s'eft gliffée parmi le monde, qu'à caufe de leur ignorance. Et pour dire le vrai, celui qui fe peut dignement acquiter de cette Charge, eft capable de beaucoup d'autres chofes. Il n'a pas feulement befoin de probité & de fidelité dans fa conduite, mais il renferme en lui toutes les qualitez d'un bel efprit. Il faut qu'il fache les belles Lettres, qu'il entende les Langues étrangeres, & qu'il poffede toute la délicateffe de la nôtre.

Il

Il ne ſuffit pas qu'il ait la conception aiſé, la mémoire fidelle, & le jugement clair; il faut qu'il ait l'expreſſion agréable, & les termes choiſis, qui ne ſentent ni le Pedant de l'Ecole, ni le Phœbus de Nerveſe. J'ai toûjours eſtimé que le genre d'écrire le plus difficile étoit celui des Lettres; & j'ai vû avouër à de bons connoiſſeurs, que les Epîtres de Ciceron valoient mieux que ſes autres Ouvrages. La raiſon eſt; qu'une Lettre eſt la véritable production de nôtre eſprit, qu'elle eſt la peinture vive & naturelle de nos penſées & de nos imaginations; & que tout ce qu'elle a de beau ou d'imparfait, ne peut-être attribué qu'à lui ſeul. On n'en peut pas dire autant de nos diſcours ordinaires & familiers; nos penſées qui ſe préſentent à la foule, ne nous donnent pas le loiſir de choiſir de belles expreſſions. Mais ce défaut n'eſt pas dans nos Lettres, nous leur pouvons donner toutes les graces de l'éloquence, puis que nous avons le temps d'aporter de l'ordre & de la politeſſe à nôtre ſtile, en écrivant: Pour les Harangues, les Plaidoyers, & les Sermons, ils n'ont rien de ſi digne de nôtre eſtime, ſi l'on conſidére qu'ils ne ſont tiſſus que de lieux communs, d'apophe-

tegmes, d'exemples mémorables, de raiſonnemens Philoſophiques, & qu'ils ſont renfermez dans les règles de la Rhétorique, qui leur fournit leurs parties, leurs amplifications, leurs mouvemens & leurs figures. Mais les Lettres n'ont point beſoin de ces ornemens étrangers; ce ſont des beautez qui nous plaiſent toutes nuës; elles commencent ſans exorde, elles ſuivent ſans narrations, elles s'expliquent ſans artifice, elles prouvent ſans Auteurs, elles raiſonnent ſans Dialectique, elles perſuadent ſans mouvement, elles delectent ſans figures, & finiſſent ſans peroraiſon. Il eſt certain qu'elles doivent être purgées de toutes ces choſes, & qu'elles ceſſent d'être belles ſi-tôt qu'elles paroiſſent ſcavantes & étudiées. C'eſt à mon jugement ce qui fait que l'on voit ſi peu de ces Scavans écrire aſſez agréablement; ils ne ſavent que ce que les autres ont dit: ils ont fait de leur cervelle une Bibliotheque portative, dans laquelle eſt ramaſſé tout le Grec & le Latin de l'Antiquité; ils ont étudié la Science des autres, & n'ont pas dévelopé celle de leurs eſprits; ce ſont des Perroquets qui diſent ce qu'ils ont apris, & qui ne diſent rien du leur: ce ſont de mauvais ménagers, qui laiſ-

ſent

ſent leur intellect en friche pour cultiver leur mémoire, & de mauvais François qui ne ſavent jamais bien la langue de leurs Meres. Auſſi n'eſt-il rien de ſi pitoyable que les Lettres de ces Illuſtres de Collége, vous diriez qu'ils ont une langue differente de la nôtre, & qu'ils n'écrivent que pour n'être pas entendus. La Doctrine fait tant de choſes en eux, que la nature y eſt oubliée ; & lors que leurs Livres ne leur fourniſſent plus de matiére, ils deviennent muets ou ridicules.

Pourquoi nous ſommes moins ſcavans que les Anciens.

* UN grand Homme de nôtre Siecle me diſoit un jour, qu'il trouvoit trois raiſons pour leſquelles nous étions moins ſcavans que les Anciens. Il n'attribuoit pas le défaut à l'imperfection des temps, & la ſuite des années ; il ſavoit que les hommes ſont toûjours nés, ont toûjours vêçû, & ſont morts d'une même ſorte ; & qu'au temps d'Ariſtote & de Platon, celui qui avoit quatre-vingt ans étoit eſtimé bien vieil.

* Campanella.

La prémiere de ſes raiſons étoit, que nous conſommons nôtre jeuneſſe à défricher les Langues Grecque & Latine, qui ne ſont pas des Sciences, mais de petits Tyrans qui occupent nôtre eſprit pour l'éloigner des Sciences. La ſeconde que nous liſons trop, & la troiſiéme que nous ne raiſonnons pas aſſez. Ariſtote étoit Grec, & peut-être ne ſavoit-il point d'autre Langue que celle de ſa Nourrice, il n'a pas laiſſé de nous aprendre la Philoſophie, & d'éterniſer ſa mémoire. De ſon temps, l'on aprenoit d'abord les termes de la Grammaire & de la Géometrie. Ces deux connoiſſances étoient ſi ordinaires parmi ſa Nation, qu'à toute heure il tire des conſequences ſur ces principes d'énumeration, ſans ſe donner la peine de les expliquer, comme ne penſant pas qu'aucun les dût ignorer. De là l'on paſſoit à la Dialectique, & aux autres parties de la Philoſophie, qui conſiſtoient à établir des principes certains, pour en tirer des conſequences infaillibles. Cette Science étoit ſuivie des Règles de la Rhetorique, qui enſoignoit à mettre en ordre ce que les autres Sciences leur avoient apris, & par de belles expreſſions, jointes à la grace des figures & des mouvemens,

delec-

delecter l'Auditeur, & le persuader. L'étude de ce temps-là étoit de résoudre des questions difficiles, de développer la cause des choses, d'aprendre les plus sensibles par les expériences, & les plus cachées par les raisonnemens. Ils étoient mieux persuadez par l'attouchement, que le feu a une qualité chaude, que par l'autorité du Phisicien, qui enseigne que son propre est d'échauffer & de brûler.

* Leurs Siences étoient sans comparaison plus nobles que les nôtres, d'autant qu'elles étoient plus libres: ils reconnoissoient une raison demonstrative pour Maîtresse, sans se soûmettre à la tyrannie, ni au caprice de leurs Auteurs. Cette methode d'étudier avoit multiplié les sectes des Philosophes, & châcun soûtenoit son opinion comme il l'entendoit. Mais aujourd'hui l'on passeroit pour ignorant dans l'estime des Régens de nos Universitez, si l'on contredisoit une opinion de leur Aristote; † ils font dégénerer l'étude en Religion, & la Science en Foi; il suffit de citer le Philoso-

* Sidera seu terra distant, ita nostra vetustis Sæcula temporibus.

† Obest plerumque iis qui discere volunt authoritas eorum qui docent. *Archesilaus.*

losophe, pour imposer silence à la plus belle & plus saine opinion du monde, si elle s'écarte de ses maximes.

L'erreur de cette pratique est aisée à détruire par l'inconstance des temps. Pendant celui de St. Augustin, l'on étoit excommunié d'enseigner ou de lire les Livres de ce Philosophe: les Geographes étoient Héretiques, qui décrivoient nos Antipodes; & les Astrologues passoient pour des Magiciens, quand ils prédisoient les Eclipses du Soleil & de la Lune. S. Thomas d'Aquin, le plus clair & le plus judicieux Esprit du monde, rétablit l'honneur de ces malheureux; & les tirant des Cabinets des Curieux, où l'ignorance les avoit releguez, leur rendit la liberté que les Anathemes leur avoient ôtée. Son autorité les fit raisonnables, & sa Sainteté purgea toute leur malice dans l'opinion des gens de Lettres. Après cela, jugez si c'est avec raison, qu'ils doivent si impérieusement se rendre maîtres de nos sentimens? & qui nous assûrera qu'ils ne seront pas encore quelque jour suprimez? & que nos décendans ne les trouveront pas aussi foibles que nous les estimons puissans? Cette incertitude de nos jugemens, marque sans doute, &

leur foibleſſe & la nôtre également, & me fait conclure avec bien de la vraiſemblance, * qu'un bel eſprit peut chercher la plus ſainte opinion dans la diverſité après avoir de profondes ſpéculations, & s'arrêter ſans orgueil à celle qui lui paroît la plus raiſonnable & la meilleure. On me pardonnera d'en parler ainſi, quand j'avouërai que je dois plus à la Nature qu'à mes Régens, & qu'ayant paſſé plus de la moitié de ma vie dans les Armées, j'ai eu peu d'habitude avec les Livres, & ne me ſuis arrêté qu'à étudier le monde pour ſecourir mes ſpéculations de quelques légeres expériences. Cette ſorte d'étude m'a apris à n'envier point l'eſtime des Scavans, & à me conſoler ſans peine de n'avoir pû atteindre juſqu'au moindre rayon de leur gloire. Je les regarde comme des gens qui ont beaucoup écrit, mais non pas comme ceux qui ne ſe ſont jamais trompez. Je ne m'étonne point qu'ils ayent établi leurs erreurs parmi les plus ſenſez, † puis que les plus ſenſez ne le ſont pas toûjours, &

* Unicuique omnia pro ingenio finguntur non ex ſcientiæ vi.

† Che non manche ſaper, dubiar, magrada. *Petr.*

& que la verité qui ne ſouffre ni contrarieté, ni diviſion, ne demeure point conſtante parmi eux. Cette conſideration me fait prendre la liberté de ne m'accorder pas quelquefois avec le plus grand nombre, & de dire ſouvent, que j'eſtime cette opinion ridicule, qui prive un Gentilhomme de la charge de Secretaire; & ſi j'étois grand Seigneur je changerois cette coûtume dans ma Maiſon; & en effet quelle incompatibilité y a-t'il entre la plume & l'épée? ſi l'on ne conteſte point qu'un homme docte peut être vaillant, demeurera-t-on pas d'accord qu'un vaillant homme peut être Secretaire? La Science & le bon ſens ſont-ils moins néceſſaires pour la conduite, que le grand cœur pour les exécutions périlleuſes?

Qu'un Gentilhomme qui ſe ſent de la diſpoſition naturelle aux Lettres s'y doit donner, & que nul ne peut être Savant ſans inclination.

JE ne veux pas nier qu'un Soldat ne ſe puiſſe paſſer de cette politeſſe de diſcours & de Lettres qui ſont néceſſaires à un habile Secretaire; auſſi ne regardai-je pas cet emploi comme une char-

charge à laqelle toute ſorte de Nobles puiſſe aſpirer. Je prétens ſeulement prouver qu'elle eſt digne d'un Gentilhomme, & que ceux qui ſe ſentent aſſez d'eſprit & de capacité pour s'en bien acquiter, ne doivent pas la mépriſer. J'ajoûte à cette propoſition qu'étant queſtion de faire ſa fortune, c'eſt mal comprendre ſes intérèts, que d'en refuſer les voyes les plus ſeures, quand elles ſont honorables, & je ne vöi point de raiſon pourquoi celui qui ſait ſervir un Prince dans ſon Cabinet avec ſa plume, ne le ſervira pas avec honneur de ſon épée contre ſes ennemis ?

J'ai dit ailleurs qu'il n'y a rien qui oblige néceſſairement un Gentilhomme à ſe rendre ſcavant, s'il eſt deſtiné à la ſuite des armes Mais je reviens toûjours à la Theſe générale que j'ai établie, qu'un chacun doit connoître ſon inclination & les diſpoſitions de ſon naturel. Ce ſeroit ſe rendre indigne des biensfaits de la Nature, ſi l'on ne cultivoit pas un bel eſprit; l'amour qu'elle lui inſpire pour les Lettres, eſt une marque que ne pouvant rien ſur le deſtin, ni ſur les loix qui le privent des biens de la Fortune; elle lui a reſervé les Sciences & le mérite pour ſon patage, il ne tient

qu'à lui de profiter de ce présent, qu'il doit d'autant moins négliger, qu'il est impossible de l'avoir sans son secours. C'est elle qui porte le flambeau devant lui, quand il travaille à connoître les choses obscures & difficiles, c'est elle qui le fait maître des Conseils, c'est elle qui adoucit ses mœurs, & qui le rendant aimable à tout le monde, le tire de la poussiere, pour l'élever au dessus des hommes.

* Sans mentir ce seroit une Loi bien judicieuse & bien utile, de ne permettre l'étude des Lettres & des belles disciplines, qu'à ceux que la Nature y a disposés. Je ne craindrois pas que le retranchement d'Ecolliers diminuât le nombre des Scavans. Cette foule indiscrete de toute sorte de gens qui s'empresse à la porte des Colléges, & qui clabaude sous des Régens, à peine produit elle un habile homme entre mille Etudians. Ce qu'ils aprennent ne sert qu'à les rendre importuns, & à leur faire entreprendre des desseins au dessus de leurs forces, ils se persuadent que toutes les véritez de la Philosophie sont renfermées

* Hos natura modos primum dedit.

mées dans leur porte-feüille ; * & l'opacité de leur esprit ; ne pouvant concevoir aucune objection, ils croyent avoir atteint la derniere perfection des Sciences, parce qu'ils ne voyent que par les yeux de leur Régent, & que la Nature semble n'avoir donné à leurs amis pour toute faculté que la mémoire. Nous remarquons tous les jours qu'il n'est rien de plus dommageable que cette sorte de gens qui doutent des choses, & ne les savent pas. C'est par eux que tant d'Hérésies ont infecté la Religion, & que tant de scrupules ont troublé les meilleures consciences ; c'est d'eux que sont venus les jugemens téméraires, & la perte inévitable des libertins.

Il me souvient d'avoir oüi dire à un grand & sage Prince, qu'il ne fut jamais une plus fausse Politique, que celle de François I. qui ne se pouvant satisfaire d'avoir acquis l'estime de vaillont Roi, crût que tout manqueroit à sa gloire, si la postérité ne publioit un jour qu'il avoit été le Pere des Scavans, & le Restaurateur des Lettres. Cette passion lui

* Neque enim natæ sunt hæreses nisi dum scripturæ bonæ intelliguntur non benè, *Aug. ad Crescent. Episc. ep. 28.*

donna celle de multiplier les Colléges dans ſes Etats, & d'en établir en divers lieux pour la commodité des Etudians. Mais ce grand Prince ne s'aperçevoit pas qu'il ſe procuroit un mal inévitable, en cherchant un bien fort incertain; il penſoit par cet établiſſement peupler la France d'hommes Scavans, mais il n'en fit que fort peu d'habiles, & l'infecta d'un nombre infini de gens inutiles à la République. Je veux dire qu'il remplit les Barreaux de Chicaneurs & d'Avocats, les Villes de Faineans, & les Cloîtres de Moines. Cependant il n'augmenta ni la Doctrine, ni la Pieté dans ſon Royaume, mais il diminua le nombre des Soldats, des Marchands, des Laboureurs, & des Artiſans; de qui les Etats tirent leur défenſe, leur richeſſe, leur nourriture & leurs Manufactures. Je ne puis, m'empêcher d'admirer la Politique des Turcs, que je trouve auſſi ſage que leur Religion eſt ridicule. Ce n'eſt pas par ſottiſe qu'ils ont chaſſé les Lettres de la Grece, qui en fut autrefois la Mere, lors qu'ils ont rendu ſes Habitans tributaires de leur Empire; leur conduite eſt trop éclairée, pour leur imputer la barbarie dont on les accuſe, & qu'ils ſemblent affecter. Ils ont connu

nu plus judicieusement que nous le prix des Sciences, en les rendant moins communes; & à le bien prendre ils leur ont bien moins fait d'injure de les restraindre à un petit nombre d'esprits bienfaits, que nous de les prostituer à toute sorte de gens: Ils ont consideré que comme la trop grande quantité de flambeaux dans une Salle pleine de peuple importune en éclairant par sa chaleur & par la fumée, le grand nombre de Scavans pouvoit nuire dans un Etat, en pensant instruire leurs Compatriotes. * Ainsi ils n'ont pas renoncé aux lumieres des Sciences, mais ils ont moderé le nombre de ceux qui s'en mêlent; & c'est en cela principalement que j'admire leur jugement, † qu'ils suivent la Nature comme une souveraine maîtresse pour l'instruction des enfans; ils établissent des Juges de leurs inclinations, & de la pente qu'ils ont à quelque profession; & suivant ces mouvemens qu'elle donne à châcun d'eux, ils les occupent & les perfectionnent.

* Et veniunt hederæ sponte sua melius. *Luc.*
† Surgit & insolitis formosior arbutus antris, & volucres nulla dulcius arte canunt.

Qu'un Gentilhomme ſcavant a le choix de toutes profeſſions, & que la Science du monde lui eſt abſolument néceſſaire.

PArmi les avantages qu'un bel eſprit tire de ſes études, je n'eſtime pas que celui-ci ſoit le dernier, qu'il a le choix de toutes les profeſſions, & que ſi la Fortune le fuit à la Guerre, il la peut trouver dans la Paix; il n'a beſoin que d'aplication pour devancer tous les autres en ce qu'il entreprend; s'il veut être Soldat, il ſera plus brave que les plus brutaux, parce qu'ils ne ſont déterminez que par chaleur & par l'impétuoſité du ſang qui leur ôte la connoiſſance du péril, & lui le ſera & par nature & par ſa raiſon, qui lui repréſente le danger tel qu'il eſt, en lui perſuadant de ne le craindre point, & que la mort n'eſt pas un mal, mais la fin de tous nos maux, & le terme de nôtre repos.

Que s'il cherhe ſon avencement dans une Soutane, il y eſt comme dans ſon centre. C'eſt là que ſon eſprit s'épanoüit avec plaiſir, & qu'il ſe fait connoître pour ce qu'il eſt dans ſes converſations particulieres, dans ſes actions publiques, & dans ſes écrits. J'étendrois bien loin

ſes

ſes avantages, ſi je ſuivois l'idée que j'en ai, mais je les veux finir par ce dernier que j'eſtime plus que touts les autres, en diſant qu'il peut être maître de ſa propre liberté, qu'il peut acquerir de l'eſtime & du biens ſans dépendance, & ſans ſujection, & qu'il n'a beſoin de ſon adreſſe que pour ſe concilier l'amitié des Princes, quand il aura gagné l'aprobation des peuples. Il eſt vrai que les Sciences ſublimes ne ſont pas faites pour être eſclaves, & qu'il ne ſeroit pas raiſonnable que ceux qui ont droit de nous inſtruire comme nos maîtres, nous obéiſſent en inférieurs. Leur prix & leur éclat eſt ſi grand qu'il ſuplée à la fortune, & même à l'obſcurité de la naiſſance; elles ont ſouvent placé des hommes de baſſe extraction ſur les Fleurs de Lys des Parlemens, dans les Chaires Epiſcopales, dans le Conclave des Cardinaux, & dans le Siége même de S. Pierre. Il ſemble qu'elles ſeules jointes à la probité, ayent été requiſes de tout temps, pour faire de grands Prélats, & de grands Miniſtres d'Etat; & l'Ecriture Sainte introduit-elle pas Melchiſedech ſouverain Sacrificateur, ſans genélogie & ſans parens, quoi que cette dignité ait tenu le prémier rang par mi le Peuple d'Iſ-

d'Iſraël, pour nous aprendre que ces dignitez ſacrées de l'Egliſe doivent être le partage des Scavaus & des Saints.

Mais je ne m'aperçoi pas que j'écris inutilement, quand je ne m'adreſſe qu'aux eſprits extraordinaires, & que mes conſeils leur ſeront ſuſpects d'imprudence & de vanité, puis qu'ils ont des lumiéres qui offuſquent les miennes, & que j'aurois meilleure grace de leur demander des avis que de leur en donner. Cela ſeroit à craindre ſi j'avois deſſein de les inſtruire; mais je parle aux jeunes gens, qui n'ont encore que des diſpoſitions naturelles à bien faire, & qui n'ont rien déterminé ſur le choix de leur aplication. Je leur fais une peinture de la beauté des Sciences, je leur montre qu'elles ſont d'ordinaire accompagnées de l'eſtime, de la glorire & de la fortune, quand elles ſont ménagées par un eſprit adroit.

Ce n'eſt pas aſſez d'être ſcavant de la Science du Collége, il y en a une autre qui nous enſeigne comme il s'en faut ſervir. Celle-ci eſt une coureuſe qui va de maiſons en maiſons, & qui ne parle ni Grec ni Latin, mais qui nous montre l'uſage de tous les deux. On la trouve dans les Palais, on la rencontre chez les

les Princes & les grands Seigneurs, elle ſe fourre dans les Ruelles des Dames, elle ſe plaît parmi les gens de guerre, & ne mépriſe pas les Marchands, les Laboureurs, ni les Artiſans. C'eſt alle qu'on apelle la Science du Monde, qui a pour guide la prudence, & pour Docteur les converſations, & l'expérience des choſes. Elle rend le même office aux autres Sciences, que le Lapidaire fait aux diamans bruts, quand il leur donne la beauté, l'éclat, & le prix par ſa poliſſure; * & en effet eſt-il rien de plus impertient, qu'un homme du Quartier S. Jacques, qui n'a jamais vû le Louvre, que de l'autre bord de la Seine? à quoi leur ſert ſon Grec & ſon Latin, qu'à le rendre ridicule parmi les honnêtes gens, & à faire avouër qu'il eſt plus ignorant dans la Science du monde, que les plus ſtupides ne le ſont dans celle de l'Univerſité? le Collége nous donne les prémieres notions des choſes, il nous amaſſe des matieres pour conſtruire de beaux Palais; mais c'eſt la Science du Monde qui nous en enſeigne l'Architecture, qui nous montre l'ordre & l'agencement de toutes ſes parties, qui nous fait paroître habiles ſans affecter la vanité d'être ſcavans, qui polit nos diſ-
cours

* Ut fuerit melius non didiciſſe ſibi.

cours & nos mœurs, qui nous rend discrets dans nos conversations, & agréables à tout le monde. Sans elle la Science devient barbare & désagréable, & c'est la raison pourquoi les gens de peu, à qui la Nature a donné de l'esprit, & le Collége des Lettres, ont une extrême peine à se dépaïser; ils paroissent presque toûjours ce qu'ils sont, parce qu'ils tiennent de la bassesse de leur nourriture, qui n'ayant aucun raport avec celle des Gens de qualité, ne peut cacher sa difference naturelle. Le plus grand secret pour purger un Gentilhomme de cette ordure, est de le produire de bonne heure dans le monde, de lui prescrire des conversations choisies, de l'obliger à rendre ses devoirs aux Personnes de Qualité, de lui faire observer jusqu'aux moindres choses qui regardent la bienseance, de lui donner une certaine hardiesse, sans impudence & sans orgueil dans toutes ses actions, le rendre civil sans bassesse, & complaisant sans flaterie, lui ordonner la conversation des Dames, & lui souffrir quelque intrigue avec elles. En verité parmi l'ignorance de ce sexe les plus sçavans prennent souvent de très utiles leçons; il semble que la Nature ne l'ait pas fait seulement pour plaire, mais

encore pour donner des règles au nôtre de ſe rendre agréable. La beauté a quelque choſe d'impérieux qui nous rend ſages & diſcréts, autant par habitude que par aucun diſcours de raiſon; comme elle a droit de nous charmer, nous penſons avoir celui de lui plaire, & la paſſion que nous ſentons ne pouvant être ſatisfaite que par là, nous embraſſons avec ardeur tous les moyens qui nous peuvent rendre aimables. Cette paſſion nous enſeigne bien mieux que la Rhétorique, l'art de perſuader nous découvre toutes les graces de l'éloquence. Elle compoſe nos actions, elle règle nos pas, elle nous rend propres, elle nous ouvre l'eſprit, le polit & l'éveille; elle eſt utile quand elle ne va pas juſqu'à l'excès, elle reſſemble à cette liqueur qui réjoüit les honnêtes gens, & qui enivre la canaille. Auſſi je ne la ſouffre qu'aux beaux eſprits, qui la prennent comme un moyen de ſe perfectionner dans la Science du Monde, & non pas pour devenir vitieux. Les meilleures choſes ſe corrompent par le mauvais uſage; c'eſt à nous de ne nous rendre pas coupables par nôtre peu de modération. Nôtre condition ſeroit pire que celle des bêtes, s'il nous falloit abſ-

tenir

tenir de tout ce qui porte péril avec ſoi; le feu qui nous échauffe nous peut brûler; l'air que nous reſpirons pour vivre peut-être corrompu; & le vin qui nous deſaltere & qui nous nourrit, nous peut enivrer; Et ſeroit-ce bien conclure qu'à cauſe de cela nous devons être privez de l'uſage du feu, de l'air & du vin? Il en eſt de nos paſſions comme de nos armes, elles ſervent à nôtre défenſe, quand elles nous obéïſſent; mais elles ſont un effet tout contraire auſſi-tôt qu'elles paſſent entre les mains de nos ennemis. Nous nous figurons nos paſſions comme des Monſtres, faute de les connoître, leur force ne vient que de la foibleſſe de nôtre raiſon; laiſſons lui la liberté de les examiner, elle en deviendra maîtreſſe avec peu d'effort; c'eſt pour lors qu'elle les deſtinera à de bons uſages, & que l'amour même tout dangéreux qu'il eſt, ceſſera d'être criminel. Les plus grands Capitaines anciens & modernes ont trouvé moyen de l'ajuſter avec leurs emplois, ils l'ont regardé comme une foible barriere qui ne pouvoit arrêter le ſuccès de leurs entrepriſes, ni le progrès de leur gloire. * Les Scavans l'ont ſuivi comme

* Tu Dea, tu rerum naturam ſola gubernas.
Nec ſine te quicquam dies in luminis oras.
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam.

me l'ame de la Nature, le lien de la société civile, le pere des plaisirs & de la paix. Les dévots en ont fait une vertu nécessaire, & le principe de la charité qui les unit avec leur prochain; & moi je le propose comme une lumiere qui nous échauffant le cœur; nous éclaire l'esprit pour découvrir les beautez de cette Science du monde, que j'estime si nécessaire à un honnête homme.

Que les Conferences sont plus utiles que l'étude des Lettres.

DIogne le Cinique voyant un jour passer Aristippe devant son tonneau, comme il dînoit, lui dit: Aristippe, si tu savois te contenter de pain & d'ail comme moi, tu ne serois pas Esclave du Roi de Syracuse; & toi, répartit le Coutisan, si tu savois vivre avec les Rois, tu ne ferois pas si mauvaise chere. Il est vrai que cette Philosophie hagarde & Pedantesque n'est pas faite pour les Gentilshommes, ils sont nez pour la societé, & ne doivent ignore aucune des maximes du Monde. Les humeurs complaisantes aidées de cette Science pratique, emportent & ravissent l'amitié de tout le monde, parce qu'elle fait débiter

biter de bonne grace les talens de la Nature, & les avantages des Sciences que nous avans acquiſes.

Je dis plus, qu'elle a ſouvent fait d'honnêtes gens ſans le ſecours des Lettres. Le monde eſt un grand Livre qui nous inſtruit à tous momens, les Converſations ſont des études vivantes, qui ne cédent rien à celles des Livres : Il en eſt des belles Conferences comme des cailloux, qui d'une maſſe froide & obſcure produiſent de la chaleur & de la clarté, ſi on les frotte l'un contre l'autre. La fréquentation ordinaire de deux ou trois beaux Eſprits nous peut-être plus utile que tous les Pedans des Univerſitez enſemble ; leurs diſcours familiers ſont autant de leçon qui nous ouvrent l'eſprit ; ils débitent plus de matiere en une heure, que nous n'en lirions dans une Bibliothéque en trois jours. L'action & l'air du viſage, ont je ne ſai quoi de charmant, qui imprime fortement ce que le diſcours veut perſuader, & tout le monde remarque qu'une Harangue prononcée par un bon Déclamateur, paroît belle & relevée, quoi qu'elle ne ſoit conçuë qu'en termes aſſez commus & remplie de penſées ornaires. J'avouë que tel homme m'a fait admirer des Vers en les recitant du beau ton,

ton, qui m'en a bien diminué l'estime en me les donnant à lire, il y a aparence que la raison de cette méprise vient de l'harmonie. Quoi que nos sens soient dinstincts & séparez, il y a toutesfois je ne sai quelle liaison si étroitte, que de l'un les espéces passent imperceptiblement dans l'autre. L'oreille reçoit les sons; & les espéces qu'elle porte dans nôtre imagination, ont tant de raport avec l'ordre que nôtre jugement met dans nos pensées, qu'il se trouve surpris par cette conformité, parce qu'il n'a pas le temps de digerer ce qu'il reçoit de cette harmonie. On ne trouvera pas étrange cet effet des belles Déclamations & des Conferences agréables, si l'on se souvient de celui des instrumens touchez de la main d'un excellent Maître, il y a des tons qui nous inspirent la tristesse, & qui font pancher doucement nôtre ame vers la langueur; il y a des airs qui nous soûlevent le cœur par l'effort d'une joye, qui force agréablement nos piés de se mouvoir à leur cadance. On dit qu'un jour Alexandre prit les armes & fit l'action d'un combattant, poussé par le son d'une Harpe: & nous voyons tous les jours que le bruit des Trompettes, & des Tambours, excite en nous le désir d'en venir

venir aux mains avec nos ennemis.

David même charmoit les contorſions du malin eſprit dans le corps de ſon Beau-pere par la douceur de ſon harmonie. Il eſt indubitable que la voix perſuade & inſtruit tout autrement que la lecture; auſſi l'une eſt accompagnée de certains eſprits qu'on peut dire vivans, & l'autre n'eſt que le portrait des penſées d'une perſonne morte; De même les choſes nous touchent bien plus ſenſiblement que les recits qu'on nous en fait. Un homme qui a fait de longs voyages, ſait bien mieux la ſituation des lieux, que celui qui ne les a apris que par la Carte; & l'on demeure d'accord qu'un vieil Soldat qui a bien vû des Sieges, des attaques & des défenſes, eſt plus ſavant dans la guerre, que celui qui n'en eſt inſtruit que par les Livres de la Prugne, ou d'Antoine de Ville. La Juriſprudence n'eſt pas ſcavante, quand elle eſt renfermée dans les règles du Digeſte. Un grand Profeſſeur en cette Science, n'eſt pas toûjours un bon conſultant, je prendrois plûtôt l'avis d'un bon Avocat bien verſé dans les affaires, & qui auroit vieilli dans le Palais. La Medécine même avec tous ces aphoriſmes eſt très-dangéreuſe dans la cervelle d'un jeune Docteur:

teur: ce n'eſt pas aſſez qu'il ait beaucoup d'habitude avec ſon Hypccrate & ſon Galien, s'il n'en a avec lts maladies, pour leur ſavoir apliquer les remèdes que ſa Science lui enſeigne. La Théorie des choſes eſt toûjours incertaine, ſi elle n'eſt reduite en pratique: j'en dis de même de toutes les autres profeſſions. Un Gentilhomme né pour la Cour & pour le Guerre, ne deviendra point Soldat parmi les Livres, ni Courtiſan dans ſon Village. Le Monde qui nous prête ſes élemens pour former nôtre être, s'attribuë auſſi la faculté de nous rendre honnêtes gens. Cette Science n'eſt autre choſe que la pratique & l'expérience que nous faiſons des profeſſions differentes de la vie civile; comme elles ont leurs diſtinctions, elles ont auſſi leurs règles & leurs manieres; c'eſt une choſe étonnante de la diverſité qui ſe rencontre, non ſeulement entre les Nations, mais encore dans les Villes entre les ordres & les profeſſions. Vous diriez que la Nature ſe plaît à ployer ſous les Coûtumes. Les humeurs d'un Gentilhomme ſont toutes differentes de celles d'un Marchand; leurs civilitez, leurs complimens, & leurs formes d'écrire, n'ont rien qui ſe reſſemble; & parmi la Nobleſſe même,

me, les gens de la Cour, ont un air tout autre que celui des Provinciaux. Il faut connoître toutes les varietez, mais se donner tout à fait à celles de sa profession. La Galanterie bourgeoise ne feroit pas grand progrès dans les bonnes graces d'une Dame de la Cour: A le bien prendre, ce qu'on apelle un fort honnête Gentilhomme, est un des plus accomplis ouvrages de la Nature & de l'Art: De la Nature, parce qu'il faut qu'elle lui donne la belle taille, la bonne mine, l'inclination aux belles choses, & la belle ambition. C'est sur ce fondement que l'Art travaille à perfectionner de si beaux commencemens, en formant son esprit par la connoissance des Lettres, & son adresse par les exercices du corps. Pour y réüssir heureusement, il faut commencer de bonne heure, c'est une entreprise haute, longue & difficile, qui mérite toute nôtre aplication.

Qu'il faut fuir les Méchans & les Sots.

MAis qu'il est dangereux de se méprendre dans le choix des Conversations ordinaires! & avec combien de soin un Gentilhomme doit-il éviter les

les Méchans & les Sots! Ce point est si important que de lui dépend la beauté de ses mœurs & de sa vie. * La fréquentation des Méchans nous aprivoise avec le vice, elle fait que nous le regardons sans émotion, puis nous commençons à le pratiquer avec quelque plaisir; le temps en forme l'habitude en nous, & l'habitude se tourne en néceſſité. † S. Augustin exprime admirablement bien l'effort de cette coûtume, en disant qu'elle est comme un clou chaſſé dans le bois avec le marteau; après le prémier & le second coup, on l'en peut encor retirer avec peu de difficulté; mais quand il a pénétré de sa longueur, & qu'il est enfoncé tout à fait, la tenaille n'ayant plus de prise, il n'en peut plus être separé que par la destruction du bois qui l'a reçû. La débauche a je ne sai quoi de charmant, qui s'insinuë doucement dans l'esprit d'un jeune homme, c'est un voleur qui surprend les maisons quand les Maitres sont endormis, elle vient à nous avec un visage riant, elle est toûjours parée des ornemens du plaisir qu'elle propose,

* Nemo fit repentè malus.

† Tunc poterat manibus ima tellure revelli. *Ovid. de R.* Principiis obsta, sero medicina paratur, Cùm mala per longas invaluere moras. *Ovid. de R.*

pose, elle entre dans nos cœurs pour ployer nos sentimens, elle nous conduit sur le bord du précipice par un chemin semé de fleurs, & enfin elle ne nous embrasse que pour nous étouffer. Comme elle est ennemie mortelle de la vertu, elle tourne toûjours le dos au chemin de la Fortune; dès lors qu'elle possède un homme, elle en use comme il lui plaît. Les vices & les mauvaises habitudes sont des chaînes qui le tiennent garotté, il voit échaper les occasions de plaire à son Maître par les fenêtres du Bordel & du Cabaret, * & par d'autres déréglemens où la paresse l'arrête, ou le plaisir le détourne de faire son dévoir. En verité c'est un écueüil, où la jeunesse fait quelquefois un dangéreux naufrage. J'en ai connu que le bonheur cherchoit par tout, & de qui il sembloit que la Fortune ne poûvoit tirer le consentement pour les élever. Ceux-là s'apercoivent sans leçon que l'occasion est chaûve par derriere, quand la nécessité les presse; & si l'âge leur rallume une petite étincelle de raison, ils tâchent à se racrocher à la fortune, mais inutile-

* Mores cuique sui fingunt fortunam.

tilement. * Ce ſont de mauvais joüeurs de Paume qui courent aprés leur balle, comme ils ſont deſaccoûtumez du travail & de la ſujettion, & qu'ils ſe voyent ſans biens & ſans amis, ils paſſent du plaiſir & de la débauche, dans les plus extrêmes méchancetez. Pour lors ils quittent le Louvre, pour devenir Courtiſans du Roi de bronze & de la Samaritaine; ils portent les Manteaux des Paſſans pour les ſoulager, ils ſe montrent à l'Abreuvoir, vont faire la guerre au long boyau, ou ſur quelqu'autre grand chemin; ils ne ſont jamais ſans Almanachs pour ſavoir les Foires des Provinces; ce ſont des Marchands qui vendent de tout, & qui n'achetent rien; enfin leur deſtin ou plûtôt leur conduite, leur prépare le terme de leur fortune au bout d'une bûche, ou ſur un échafaut.

J'avouë que la fréquentation des Sots n'eſt pas ſi dangéreuſe, & qu'elle ne fait pas faire de ſi terribles chûtes; mais c'eſt une barriere qui s'opoſe toûjous à nôtre fortune. On demeurera d'accord qu'avec eux on ne ſe fait pas habile homme, la ſottiſe eſt un mauvais Pedagogue pour enſeigner la Sageſſe. Je ne conçoi point quelle

* Ut tandem ſenſus convaluere.

quelle liaiſon d'amitié un habile homme peut avoir avec un fat ; tout eſt ſi different entre eux, qu'il n'y a point d'union à eſpérer : je n'eſtime pas qu'il faille un long raiſonnement pour en détourner un homme, & j'ai peine à me perſuader qu'il le puiſſe ſouffrir ; ce n'eſt pas un mauvais argument à tirer de ce que nous valons, que celui qui ſe prend de nos converſations & de nos amitiez, ſans doute elles ont bien du raport avec ce que nous ſommes. La Nature n'a pas fait des choſes differentes pour les unir, c'eſt une Maîtreſſe qui nous inſpire des mouvemens auſſi ſages que nôtre raiſon. Un fat n'eſt propre qu'à divertir quelquefois un habile homme, il en peut faire ſon jouët, mais non pas ſon ami. Je dirois qu'il ſeroit bon a duper, ſi je ſuivois le ſentiment de pluſieurs qui croyent que les gens d'eſprit ſont faits pour vivre à ſes dépens. Mais cette maxime eſt hors de mes règles, comme contraire à la probité ; j'aime mieux qu'on l'évite, que ſi on le pilloit. * L'injuſtice eſt injuſtice par tout, ſa foibleſſe doit donner de la compaſſion, & ſa ſottiſe ne doit pas démonter nôtre ſageſſe, ni détruire nôtre pro-

* Nullum ſcelus rationem habet.

probité. Laissons-le comme un misérable, aussi bien ne nous aprendra-t'il pas ce qui nous reste à savoir de la Science du Monde.

Si un Particulier doit jouër aux Jeux de hazard, & comment.

LE Jeu de hazard est un plaisir ou plûtôt une espèce de Commerce parmi les hommes, qui fait un problême, qui mérite bien d'être éclairci. Ceux qui suivent une vertu sévére, le banissent comme vitieux, & ne le souffrent pas à la jeunesse. Ils le considérent comme une passion violente, qui maîtrisent tyranniquement l'esprit, & qui nous remplissant de belles espérances, nous conduit souvent à l'Hôpital; c'est lui qui fait nos naufrages en terre ferme, qui rompt nos desseins, en nous ôtant les moyens de les éxécuter, qui nous rend à charge à nos amis, & qui fait fuir nôtre societé comme importune & incommode. Il n'y a rien si aisé que de le rendre vilain, quand on le peint de son mauvais côté; c'est un Prothée qui reçoit diverses formes, & un Cameleon susceptible de plusieurs couleurs; mais si l'on examine ses défauts & ses avanta-

ges, en le prenant dans ſon tout comme dans ſes parties, il ne ſera pas impoſſible de prouver qu'il peut être plus utile que dommageable, s'il eſt ſuivi des circonſtances qui lui ſont néceſſaires.

Je dis que le Jeu eſt dangéreux à un homme de qualité, autant qu'il eſt utile à un Particulier; l'un hazarde beaucoup, parce qu'il eſt fort riche, & l'autre ne hazarde rien, parce qu'il ne l'eſt pas; & cependant un Particulier peut autant eſpérer de la fortune du Jeu, qu'un grand Seigneur; auſſi n'eſt-ce que pour les particuliers ce qui me reſte à dire. J'ai toûjours eſtimé que l'amour du jeu étoit un bénéfice de la Nature, dont j'ai reconnu l'utilité. Mon opinion ne doit pas être ſuſpecte en ceci, car elle ne m'y a donné aucune inclination, j'en parle comme déſintéreſſé & ſans paſſion. Je poſe pour fondement que nous l'aimons naturellement; car ſans cela nous n'y ſerons jamais que des duppes. Les Jeux d'exercices ſont beaux à ſavoir, mais mal propres à gagner de l'argent; nôtre adreſſe connuë eſt obligée de donner des avantages qui rendent les parties ſi égales, qu'elle ſemble inutile à nos bons ſuccès, j'entens parler des Cartes & des Dez qui feront nôtre étude &

nôtre

nôtre aplication. Premiérement il faut connoître tous les avantages que les plus ſubtils Filoux tirent de l'adreſſe de la main, & puis ſavoir la conſtruction de toute ſorte de Dez, & la coupe & la marque des Cartes, & ſe fourrer dans le grand jeu, ſi-tôt qu'on a pû aſſembler un fonds un peu conſidérable, & tenir pour maxime d'attaquer toûjours les meilleures bources. J'ai oüi dire à un ſage Joüeur, qui y avoit gagné un bien très-conſidérable, que pour réduire les Jeux en art, il n'avoit point trouvé d'autre ſecret, que de ſe rendre maître de ſa paſſion, & de ſe propoſer cet exercice comme un mêtier à gagner de l'argent, en ménageant ſes bonnes & ſes mauvaiſes heures, ſans tranſport & ſans emportement: ſa raiſon étoit que le hazard étant l'ame du jeu, ne ſeroit pas hazard s'il ne changeoit ſouvent; que chaque choſe à ſa durée, qui pour nous être inconnuë, ne laiſſe pas de ſouffrir quelques règles de nôtre prudence. Vôtre bonheur diſoit-il, paſſionne & trouble celui qui perd contre vous: Tenez tout ce qu'il vous joüera pendant que vous joüez ſur ſon fonds, plus il perdra, moins il ſera en état de ménager ſa mau-

vaiſe fortune, * la paſſion le précipite dans un aveuglement duquel vous devez profiter; & ſi la Fortune eſt contre vous, donnez lui le temps de jetter ſon venin, en ne hazardant pas les grands coups: propoſez-vous une ſomme à riſquer, ſans paſſer plus loin; diviſez vôtre fonds pour réünir vôtre fortune, & † vôtre derniere piéce ramenera toutes les autres, ſi vous avez à faire à des Joüeurs paſſionnez. L'on voit rarement un Joüeur manquer d'argent; comme il perd avec facilité, il regagne avec peu d'effort; il y a, je ne ſai quelle charité entr'eux qui ne laiſſe guére leur ſemblables au beſoin; quoi qu'ils n'ayent que trois Dez pour tout fonds, & que la Fortune pour caution, ils trouveront plûtôt une ſomme conſidérable à emprunter, que ne feroit un bon Marchand. De plus cet exercice donne entrée aux Particuliers dans les meilleures Compagnies, & un habile homme en peut tirer de notables avantages, quand il les ſait bien ménager; il a cela de ſpécial qu'il fait aller du pair les conditions inégales pendant qu'il dure, & que châcun a droit de diſputer
ſon

* Dum fortuna calet, dum conficit omnia terra.
† Grata ſuperveniet, quæ non ſperabitur hora.

ſon intérêt, ſans rien céder aux plus hupez. J'en connois qui n'ont pour tout revenu, qu'un Jeu de Cartes & trois Dez, qui ſubſiſtent dans le monde avec plus d'éclat que des Seigneurs de Province avec leurs grandes poſſeſſions. Pour arriver à ce point, il faut une longue habitude, & une très-exacte Science des Jeux. Si ces maximes ne font pas toûjours leur effet, au moins ſont-elles conformes à la raiſon. La tromperie a quelque choſe d'infame & d'indigne d'un Gentilhomme, & n'eſt jamais ſuportable parmi les honnêtes gens. Un Cavalier de ma connoiſſance raiſonnoit un jour aſſez plaiſamment avec un Moine, auquel il avoüoit qu'il ſavoit mettre quatre As, ou quatre Rois, dans le talon, au piquet, quand il étoit dernier, & que cette adreſſe lui avoit ſouvent réüſſi. Le bon Pere lui dit qu'il étoit obligé à reſtituer l'argent gagné de la ſorte. Le Joüeur lui ſoûtint que non, en diſant pour raiſon qu'il n'étoit pas plus défendu de bien mêler les Cartes que de les bien joüer, & que le but de celui qui mêle étant de ſe donner beau jeu, & de rompre celui de ſa partie, il ne croyoit pas qu'il y allât de ſa conſcien-

ſcience de ſe donner quatorze d'As à point nommé.

Après tout la filouterie du jeu eſt très-dangéreuſe, elle cauſe tant de mauvais accidens à ſes auteurs, qu'on la doit toûjours éviter. Je conſeille à un homme qui ſait & qui aime les jeux, d'y riſquer ſon argent, comme il a peu à perdre, il ne hazarde pas grand choſe, & peut beaucoup gaigner; mais je voudrois qu'il ſe poſſedât comme j'ai dit ſans trouble, qu'il en fit une Science & non pas une paſſion, qu'il regardàt ſa perte avec modération, & qu'il fut bon ménager de ſes profits, & de ſes avantages. Ce que je dis eſt une grande épreuve de ſageſſe, qui ſe rencontre rarement; & comme la pratique en eſt très-difficile, beaucoup d'hommes ſenſez, ont défendu le jeu, parce qu'il fait des effets tous contraires dans la plûpart de nos eſprits, dont la fouge & l'humeur étourdie n'eſt pas capable de cette retenuë, qui le rendroit utile ſi nous ſavions le conduire par le ſecours de nôtre raiſon.

Je dis librement mon opinion de toutes choſes après les avoir examinées, parce que nôtre conduite eſt à nous, & qu'un châcun doit ſentir s'il eſt capable de celle que je lui propoſe. Je n'écris

ni pour les foibles, ni pour les opiniâtres; il dépend d'un étourdi de s'égarer, s'il ne veut pas ſuivre ſon guide. * La raiſon nous détourne bien des chûtes & des précipices, mais elle n'empêche pas qu'il n'en ſoit, & il y auroit de la ſottiſe de n'oſer paſſer ſur un Pont, parce qu'on ſe pourroit noyer ſi l'on tomboit de deſſus. On ne trouvera point de propoſitions qui n'ayent deux viſages, & qui ne puiſſent être probablement apuyées dans leurs ſens contraires. C'eſt à nous à ſuivre ce qui nous ſemble le plus conforme à nôtre humeur. Pour moi qui aprouve le Jeu en autrui, je le pratique peu, d'autant qu'il ne me divertit pas: J'ai ce défaut naturel, avec beaucoup d'autres, que mes réfléxions ne ſauroient corriger. C'eſt à la Nature à nous donner de l'inclination aux choſes, & à l'Art à nous rendre ſcavans dans leur pratique.

* Tandem efficaci do manus ſcientiæ. *Sen. Reg.*

Si la Science & l'exercice de la Chasse servent à la fortune.

LA Chasse est un exercice fort honnête à un Gentilhomme, mais elle contribuë rarement à la fortune d'un Particulier, si ce n'est à la suite du Roi, ou de quelque grand Prince, touchez de cette passion. Il est de la bienseance de ne l'ignorer pas, & très-dangéreux de s'y donner tout à fait. Le meilleur valet de Chien du monde, ne s'est jamais vanté d'avoir rien reçû de la Fortune; ce n'est pas sur ces voyes que son limier se rabat, & quoi qu'il ne la détourne jamais, il est assûré de la laisser courre, & de ne chasser point à vûë. Ceux qui aiment les bois & la solitude avec excès, ne se plaisent guére dans la societé des gens d'esprit, cependant comme châcun est fou de sa morette, la plûpart des Nobles des Provinces, croyent que la qualité de Chasseur, est aussi essentiellement nécessaire à un Gentilhomme, que celle de spirituel & de vaillant. Pour définir un honnête homme, ils diront qu'il a des Chiens & des Coureurs, & qu'il va tous les jours à la Chasse. Ils ne prennent pas garde,

qu'ils ſe définiſſent eux-mêmes, ou pour ce qu'ils ſont, ou pour ce qu'ils voudroient bien être : & comme leur eſprit n'eſt occupé que de cette paſſion, ils ſe perſuadent qu'elle doit regner par tout, & qu'elle ſeule a droit de compoſer un honnête homme.

Si mon deſſein étoit d'écrire de la différence des plaiſirs, je ne mettrois pas celui-ci au rang des derniers. Il a ſans doute quelque choſe de charmant, * & doit être d'autant plus permis, qu'il eſt plus éloigné des vices qui ſuivent d'ordinaire les autres paſſions. J'avouë qu'il eſt plein d'innocence, qu'il rend les hommes adroits, & qu'il contribuë à la ſanté quand il eſt pris ſans excès ; mais j'eſſaye de conduire un Gentilhomme dans le chemin de la fortune, & je ne voi pas que celui-là ſoit le plus ſeur ni le meilleur à tenir.

* O miſeri quorum gaudia crimen habent,

Que les Maîtres les plus utiles sont les Financiers.

Enfin il faut conclure par la derniére voye que les Roturiers usurpent d'ordinaire, & que nous laissons, quoi qu'elle soit la plus aisée, la plus prompte, & la plus infaillible de toutes, c'est la suite des Financiers, & les emplois qui dépendent de leurs Charges; L'expérience que nous faisons tous les jours de leur extrême richesse, me releve de prouver l'utilité de ce conseil; il semble que la Fortune n'a point de revers pour eux, & qu'étant élevez au dessus de sa roüe, ils n'ont qu'à la charger d'or pour l'empêcher de tourner: vous diriez qu'elle devient leur esclave, & que le respect qu'elle a pour eux passe jusqu'au dernier de leurs Commis. Leurs maisons ressemblent à ces grands lacs qui traversant les Païs les plus fertiles, reçoivent toutes les eaux des Montagnes & des Plaines voisines de leur étenduë. Pour se rendre capables de ces emplois, il ne faut ni Science, ni esprit extraordinaire, l'aplication y est plus nécessaire que toute autre chose. Mais que ceux que la nécessité de leurs affaires,

ou

ou l'envie de faire fortune, feront résoudre à les rechercher, oubliant la gloire de leur naissance, & mettent la bravoure sous les piés, qu'ils laissent dormir Noblesse, comme font les Cadets de Bretagne, & qu'ils ne s'informent point de celle des Maîtres, dont ils attendent leur avancement. La pauvreté est un monstre qui veut être combattu avec toute sorte d'armes, il est dangéreux de le laisser long-temps aux prises avec la générosité, si elle en triomphe, elle n'obtient qu'une victoire pleine de chagrin & de mélancolie: qu'il fasse taire cette sotte gloire qui lui rend les reins trop fermes pour ployer sous un homme que la Fortune a fait; qu'il pense plûtôt qu'il y a de l'avantage à s'en aprocher; qu'il considére qu'un diamant ne perd pas son prix pour être enchassé dans de l'acier, & que le Soleil tout admirable qu'il est, souffre quelquefois des Eclipses; qu'il se garde bien de confondre la gloire avec la vanité, l'une est la recompense de la vertu, l'autre est un effet de la sottise. Si la Nature l'a fait Gentilhomme, & si les Loix de son Païs, ou quelqu'autre accident l'ont rendu pauvre, qu'il sache gré au Ciel de sa naissance, & qu'il remédie au malheur

de

de sa fortune, qu'il sache que la vie sans bien est une longue & insuporrable misére, que le joug de la pauvreté est plus pesant que celui d'un Financier, & que s'il a de l'esprit il peut devenir aussi grand Seigneur que son Maître; * pour lors il ressuscitera sa qualité, & d'obscure & cachée qu'elle étoit dans son Village, il la rendra glorieuse & triomphante au milieu du grand monde, qu'il n'aprehende point le reproche d'avoir été Clerc ou Commis, quand on le verra assis dans le Conseil du Roi. Sa naissance effacera toutes les tâches de sa servitude. Ce n'est pas seulement à la guerre qu'on monte aux grandes Charges par les petites. La Justice & les Finances ont aussi leurs dégrez par où il faut passer pour se rendre capable des grands emplois, le secret est de s'y bien conduire, & le terme du bonheur est d'y parvenir par la voye de l'honneur, de la prudence & de la probité.

* Ut quisque fortuna utitur, ita præcellet, atque ex inde sapere illum omnes dicimus.

Si les règles de la prudence nous peuvent rendre heureux.

MAis enfin toutes ces obſervations qui ſuivent ſi exactement les règles de la raiſon, & les maximes de l'expérience, peuvent-elles néceſſairement produire les effets que nous cherchons ? Nôtre probité & nôtre ſuffiſance connuës de tout le monde, fermeront-elles la bouche à nos envieux, & rendront-elles impuiſſans les efforts de nos ennemis ? Les Princes que nous ſervons auront-ils autant de juſtice pour nous, que nos ſervices en ont mérité ? Et les longs travaux dans leſquels nous aurons conſommé la plus aimable partie de nôtre âge, ſeront-ils récompenſez de cette bonne fortune, motif de nos ſoins, & l'objet de nos eſpérances ? Nôtre prudence dans le choix de nos Maîtres, nôtre prévoyance dans nos entrepriſes, & nôtre conduite dans nos actions, rendront-elles nôtre vie heureuſe, ou par les charmes de la liberté que le bien nous aura acquiſe, ou par la douceur d'une ſervitude continuée ſous un Maître qui nous aimera comme ſes enfans, & nous traittera comme ſes amis ? Enfin y a-t'il dans la

la Morale quelques préceptes pour nous défendre de la mauvaise fortune, & pour nous marier avec le bonheur ? La question est belle & digne de la curiosité d'un honnête homme.

Si vous consultez la Philosophie, elle vous répondra qu'elle ne sait point l'avenir, & que la connoissance des choses présupose leur être formel ; si vous le demandez à l'expérience, elle vous aprendra qu'une même cause peut produire differens effets, qu'elle a vû tant de choses diverses, qu'elle ne connoît rien de certain que l'incertitude même ; & si vous interrogez la raison, elle vous dira qu'elle se mêle d'instruire les hommes, & non pas de règler les événemens, que ceux qui guident les Voyageurs ne les peuvent pas garder de la rencontre des voleurs, de la chûte de leurs Chevaux, des vents contraires, des pluyes, de la grêle, du chaud & du froid ; leur fonction est de montrer le plus court & le droit chemin, mais non pas de combattre les méchans, ny d'empêcher les injures du temps. La prudence humaine à la vûë trop foible pour pénétrer les causes générales & particulieres, quoi qu'elles soient toutes déterminées, & qu'elles n'ayent rien de fortuit, leur nombre

bre infini surpasse nôtre connoissance & nôtre capacité. Le pauvre Eschille que les Astres menaçoient d'une chûte qui le devoit écraser sous le poids, ne gagna rien de demeurer au milieu d'une Campagne qui n'avoit que le Ciel pour couverture; une Aigle le tua d'une grosse Tortuë, qu'elle laissa tomber sur la tête pelée de ce Sage malheureux. L'on dira que ce fut un effet de sa mauvaise fortune, si l'on suit l'opinion vulgaire; mais si vous considerez la chose de plus près, vous en jugerez tout autrement. Eschille avoit raison d'éviter la demeure des lieux couverts, puis qu'il savoit qu'une Maison ou un arbre tomberoient plûtôt sur sa tête, que le Ciel qu'il choisissoit pour couverture. Cette cause prochaine de sa perte s'offroit à son sens, sa raison y avoit trouvé un reméde probable, mais il ne devinoit pas qu'une Aigle prendroit sa tête nuë pour une pierre, sur laquelle elle laisseroit tomber sa Tortuë, pour en rompre l'écaille, & se paitre de l'animal qu'elle enfermoit. L'un & l'autre firent une action déterminée, Eschille eut pour but d'éviter la chûte des Maisons & des Arbres, & l'Aigle de casser l'écaille de sa Tortuë: l'accident qui en arriva vint de l'igno-

l'ignorance d'Eſchille, qui ne prévit pas le vol de l'Aigle, & de la méprise de l'Aigle, qui prit la tête d'un Philoſophe pour un Rocher.

Les Pyrroniens banniſſoient tous ſoins & toute prudence de la vie humaine, ils ne croyoient pas qu'ils ſe duſſent détourner d'une Charette, ni d'un Cheval qu'ils rencontroient à leur chemin, parce qu'ils étoient parſuadez que tout étoit déterminé, que les cauſes produiſoient néceſſairement leurs effets, que nos connoiſſances incertaines comme elles ſont, n'étoient pas capables de les découvrir pour les éviter, & ils penſoient que c'étoit offenſer la Providence, de préſumer de changer ſes décrets éternels.

Mais que nôtre raiſon eſt foible par tout, & qu'il eſt malaiſé d'établir une opinion bien ſaine! Ces pauvres gens ne s'aperçevoient pas que leurs principes ſe détruiſoient d'eux-mêmes quand ils ne jugeoient de rien, & n'affirmoient aucune choſe, & que leur Philoſophie étoit fondée ſur une contradiction manifeſte.

Ils ne vouloient rien affirmer, & cependant le fondement de leur Science étoit une affirmation. Tout eſt incertain, diſoient-ils, à nôtre connoiſſance, & conſéquemment nulle Science dans l'eſ-

l'esprit des hommes ; à cela on leur répond si tout est incertain, il y a quelque chose de certain à nôtre connoissance, puis que cette incertitude est infaillible : vous affirmez quelque chose en disant que tout est incertain, & de là je concluds que vôtre Science est fausse dans son principe.

De la vanité de l'Astrologie Judiciaire, de la folie des hommes, & que la probité fait nôtre fortune réellement.

DIsons plûtôt que tout est certain, mais que nos Sciences sont trompeuses, parce que nous sommes foibles; avec tout cela nôtre ignorance veut tout savoir, elle ne se contente pas d'examiner la Nature, & de foüiller dans ses secrets, elle veut encore aprendre les choses futures qui n'ont point d'ètre, elle s'imagine pouvoir lire dans les Etoilles comme dans un grand Livre tout ce qui doit arriver ici bas, * & se figurant des rencontres admirables dans les aspects ou conjonctions des Planettes, elle tire des conséquences aussi éloignées de la vérité,

* Quod stat ante pedes nemo spectat, cœli scrutantur plagas. *Cicer. Dem.*

té, que les mêmes Etoiles le font de la terre. J'avouë que j'ai toûjours estimé cette Science vaine & ridicule: * car enfin elle est, ou elle n'est pas; si elle est, ce qu'elle prédit est infaillible & inévitable, & conséquemment inutile à savoir; car dequoi me servira-t'il d'aprendre ce qui me doit arriver, si je ne puis y aporter de remède; & quel autre fruit tirera un malheureux d'être averti qu'il perdra la tête par les mains d'un Boureau, qu'à remplir son ame de trouble & d'inquiètude, devenant misérable vingt ans devant qu'il le dût être? † & s'il lui doit arriver du bonheur, quel besoin y a-t'il qu'il conçoive cette espérance avec d'autant plus d'ardeur & de sollicitude, qu'il est persuadé qu'elle réüssira infailliblement? Que si aussi elle est fausse, comme il seroit aisé de le prouver, un homme de sens a-t'il pas tort d'y apliquer son esprit, & d'y perdre son temps? C'est une occupation d'un cerveau creux qui se repait de chimeres, ou d'un filou qui fait mystére de ce qu'il n'entend pas, pour

† Ne utile quidem est scire quod futurum sit, miserum enim est nihil proficientem angi. *Cicero de Natura Deorum lib. 2.*

* Pœna minor certam subitò perferre ruinam
Quod timeas gravius sustinuisse diu.

pour duper les femmes & les esprits crédules.

En verité la folie est une maladie qui a bien des espèces ; elle regne si universellement, que je m'étonne pourquoi les Anciens ne lui ont pas plûtôt dressé des Autels qu'à la Fortune. * Si nous faisions de réfléxions sur nôtre prudence, & sur nôtre plus saine conduite, nous aurions de la peine à ne pas confesser que la plus éclairée tombe souvent en d'étranges convulsions. † La cause la plus véritable de nos extravagances, est que nous avons rarement un objet fixe qui nous arrête & nous détermine. ‡ Pyrrhus faisant un jour un grand armement contre l'Italie ; le Philosophe Cinée lui demanda ce qu'il feroit quand il auroit subjugé les Romains ? je passerai répondit-il, en Sicile : & de là,réprit Cinée; si la Fortune, dit le Roi, me le permet, je porterai mes armes en Afrique, & me rendrai maître de Cartage & de la Lybie ; & si vous êtes victorieux, que deviendrez vous, réprit Cinée, je penserai, dit le Roi, à de plus grandes choses,

* Stultorum infinitus numerus. *Eccl.*

† Stultorum plena sunt omnia. *Cicer.*

‡ Quod petiv, spernit, repetit quod nuper omisit, æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.

ſes, & enfin quel ſera le terme de vos travaux ? le repos, répondit le Roi, pour lors le Philoſophe s'écria : Hé, Seigneur, joüiſſez-en dès aujourd'hui, pourquoi faire de ſi grands projets pour conquerir ce que vous tenez dans vos mains ? Vôtre ambition eſt-elle d'accord avec le bon ſens, de perdre de gayeté de cœur ce plaiſir dont vous pouvez joüir ſans ſortir de vôtre Palais, pour vous engager à d'extrêmes périls, à la recherche d'une victoire incertaine, & à des maux inévitables ? On en pouvoit autant dire à Charlemagne, à François I. à Charles-Quint, & au Roi de Suede. Un Prince pour avoir plus d'Etats augmente le bruit de ſon nom, mais il ne fait rien pour ſon repos ; au contraire il multiplie ſes ſoins & ſes inquiètudes, en ſe faiſant de nouveaux ennemis. * Cependant le monde admire les Conquêrans, il n'eſt point de Divinité ſi réverée que la valeur de ces illuſtres voleurs, qui ſacrifient le bien, la vie, & la liberté des hommes à leur ambition. On craint leurs armes pendant qu'ils vivent, on les loüe après leur mort, & quelquefois on les eſtime Saints.

* Armati terram exercent, ſemperque recentes.
Convertere juvat prædas, & vivere rapto.

Saints. Jamais rien ne fut si déraisonnable, qui n'aît trouvé des Partisans. Un fameux Orateur d'Athènes passa sa vie à faire le Panegyrique de la fiévre quarte. La pauvreté ôte le repos à tout le monde, & les richesses le ravirent à Anacreon ; de telle sorte qu'il rendit à Polycrates, Tyran de Samos les dix mille ducats qu'il lui avoit donnez, parce qu'ils l'empêchoient de dormir. * Comme chacun a son sens, chacun a sa folie ; l'on suit son tempérament en cela, comme en toute autre chose. Il y a bien de l'aparence que Democrite étoit sanguin, & qu'Heraclite étoit mélancolique. L'un fit un principe de Philosophie de se moquer de tout, & de tourne en ridicules les choses les plus séreuses, & l'autre établit la sienne sur les plaintes & sur les pleurs ; peut-être qu'un troisiéme indifferent eût été plus raisonnable, comme moins intéressé. Il y a peu d'Etats dont la Politique ne soit differente, ils vont à même fin par divers chemins. La Religion même, toute Sainte qu'elle est, n'a jamais pû être universellement unie dans

* Non unus mentes agitat furor. *Juven.*
Alter ridebat quoties à limine moverat unum, protuleratque pedem, flebat contrarius alter.

dans toutes les parties du Monde. La diverſité de nos jugemens eſt l'origine de toutes les choſes, & l'ignorance qui nous eſt naturelle eſt la ſource de la diverſité de nos jugemens. La verité eſt quelque choſe de ſi grand & de ſi auguſte, qu'elle trouve les hommes indignes de ſa vûë; elle ſe cache ſous tant de formes, qu'à peine y a-t'il un Sage en tout un ſiécle, à qui elle ſe laiſſe voir; il n'y que la Foi ſeule à qui elle ſe communique ſans erreur, * parce qu'elle eſt la production de la verité éternelle. C'eſt elle qui nous donne des leçons infaillibles pour nôtre conduite auſſi bien que pour nôtre ſalut; ſans elle nôtre raiſon eſt une aveugle qui nous meine au précipice. Ses prèceptes ſont toûjours juſtes, & ſes promeſſes ne vont jamais ſans effet. Si nous l'écoutons elle nous dira en deux mots tout l'ordre que nous avons à tenir pour nôtre fortune: † Cherchez premiérement dit-elle, le Royaume de Dieu, & toutes choſes vous réüſſiront heureuſement. Ce précepte eſt un admirable abregé de la

* Brevis eſt inſtitutio vitæ honneſtæ beatæque ſi credas.

† Primùm quærite regnum Dei, & juſtitiam ejus, & omnia adjicientur vobis.

la plus ſage Morale du monde, & qui mérite & nôtre créance & nôtre conſideration; car en effet qu'eſt-ce autre choſe que ſuivre la vertu qui nous y meine, & fuir le vice qui nous en éloigne. Si l'on examine cette propoſition, elle ſera l'épilogue de tout ce diſcours.

La vertu eſt un mouvement de l'ame qui ſe porte au bien comme à ſon naturel objet; ſi nous le ſuivons ſans nous écarter de ſa route, il ne peut jamais nous conduire vers le mal, ni rencontrer la mauvaiſe fortune. Je ſai bien que vous m'objecterez que les plus gens de bien ne ſont pas les plus heureux. * Je réponds à cela; que s'ils poſſedent réellement la vertu, vous vous trompez de croire qu'ils ſoient infortunez. La vertu eſt le plus grand de tous les biens, & conſéquemment elle n'a pas beſoin des autres choſes pour faire le bonheur de ſes Sectateurs & de ſes Partiſans. Que ſi † Dieu éleve quelquefois les méchans, c'eſt pour en rendre la cataſtrophe plus terrible, & la chûte plus mémorable. L'on voit rarement un méchant homme mourir dans ſon lit en repos, ſa mort doit

* Sapiens ipſe, fingit fortunam ſibi. *Senec. Trageâ.*
† Tolluntur in altum ut lapſu graviore ruant.

doit être violente, comme sa vie a été pleine de trouble & de confusion. La malice peut-être adroite, c'est une poltronne qui prend ses avantages, & qui ne laisse pas de réüssir quelquefois contre la vertu, mais elle est perduë si-tôt qu'elle est découverte; les yeux d'un homme d'honneur la tuënt comme le Bazilic. Quoi que la vertu soit en général l'exercice d'un homme d'honneur, la recherche qu'il en fait ne lui défend pas d'être plus habile homme qu'un méchant. La prudence est de sa famille; c'est elle qui porte le flambeau pour éclairer les autres vertus: elle fait ployer l'esprit du Prince, en faveur de celui qui le sert. La sincerité de ses actions, la justice de ses conseils, & la fidelité de ses services, parlent toûjours à son avantage, & la générosité qui défend son ame des mauvaises actions, repousse avec vigueur les entreprises de ses ennemis. Il y a une si grande liaison entre les vertus, qu'elles ne peuvent être separées. L'Absence de l'une est la destruction des autres, parce qu'elles tendent toutes à même but. La probité est comme le sein de la mer, celle-ci rassemble toutes les rivieres du monde, & celle-là ramasse toutes les vertus ensemble, pour en composer l'hom-

me

me de bien. Dieu laiſſe agir les cauſes ſecondes auſſi bien que nôtre franc-arbitre, il a mis dans les mains du Sage ſon conſeil & ſa raiſon; ce ſeroit inutilement, s'il en détournoit les ſuccès, & s'il n'accordoit rien à nôtre prudence. Nous ſommes Artiſans de nôtre bien & de nôtre mal. Un Aveugle eſt plus ſujet à faire de grandes chûtes, que celui qui voit bien clair. * Etudions la Sageſſe autant qu'il nous ſera poſſible pour régler nôtre conduite; & ſi elle ne nous réüſſit point, adorons les jugemens de Dieu, qui diſpoſe de nous comme il lui plaît, & renverſe nos deſſeins pour des raiſons qui nous ſont inconnuës. † Recevons-les revers de ſa main avec reſpect, comme des châtimens de nos fautes, ſoûmettons-nous à ſa Juſtice, & n'accuſons point la Fortune des maux qu'elle n'a pas faits.

* Victrix fortunæ ſapientia. *Juvenal.*
† Ludit in humanis divina potentia rebus. *Ovid.*



MAXIMES.

MAXIME I.

L'HOMME que j'eſſaye de Caractérizer eſt un homme rare en tout, doüé de tous les talens néceſſaires pour être un grand homme ſelon le monde; & un Homme par excellence ſelon Dieu.

II.

Grand Juge, Grand Magiſtrat, Grand Conſeiller pour lui-même, & pour les autres, Grand obſervateur des Loix, Grand dans tous ſes deſſeins & dans toutes ſes actions.

III.

Comme il a un cœur entiérement différent de celui des autres; il a auſſi des inclinations toutes différentes. Elles ſont

ſont toutes belles, & toutes bonnes, parce qu'elles ſont toutes droites; qu'elles ont toutes la raiſon pour règle; & Dieu pour fin.

IV.

Il vit d'intelligence avec tout le monde, il regarde la contradiction comme une offenſe.

V.

Il ne condamne le jugement de Perſonne, & tâche de règler le ſien par la vérité.

VI.

Il excuſe les défauts des autres, en les voyant il ſe regarde, & s'il en découvre quelques-uns en lui-même, il les corrige pour n'être a charge à qui que ce ſoit.

VII.

Quelque digne de blâme, & de cenſure qu'on lui paroiſſe, il ne blâme & ne cenſure perſonne, quand on ne releve point de lui; & qu'on n'eſt pas obligé de le reconnoître pour maître & pour ſupérieur.

VIII.

Il ſe retire chez lui, ſans jamais ſe répandre au dehors, il s'enferme dans le ſanctuaire du ſilence; & ſi la raiſon l'en fait ſortir quelquesfois, ce n'eſt jamais que pour ſe communiquer à peu de perſonnes, & toûjours à d'autres Sages.

IX.

Il évite les engagemens du monde, parce qu'il ſait qu'un engagement en tire après ſoi un autre plus grand, & que d'ordinaire le précipice eſt à côté.

X.

Il ne s'engage point auſſi volontiers dans les grandes affaires, il ſait qu'il y a bien du chemin à faire avant que d'en voir l'iſſuë & la fin.

XI.

Quand il le fait ſa prudence eſt de prime, & cautionne les ſuittes.

XII.

Toûjours guidé par la raiſon, il avance bride en main ſans broncher.

XIII.

Qu'il voye quelque étourdi tout prêt de commencer, comme il ne vit point par opinion, ni par coûtume, il ſe garde bien de faire le deuxiéme.

XIV.

Il n'a pas d'autres règles de ſes actions que de ſa propre conſcience, il fait ce que la Raiſon lui commande, & s'abſtient de ce qu'elle lui défend.

XV.

Il ne fait rien par caprice, il en a horreur. La crainte ne le gouverne jamais.

XVI.

Toûjours éclairé d'une forte lumiére qui lui fait heureuſement voir le bien qu'il doit pratiquer, & le mal qu'il doit

 fuir,

fuir, la vertu qu'il doit ſuivre, & le vice qu'il doit éviter, il a horreur de tout ce qui fait ombrage à ſon innocence, & recherche avec une ſainte avidité tout ce qui peut la lui conſerver.

XVII.

Ce qu'il fait, il le fait toûjours bien, moins pour paroître homme de bien à ceux du monde qui l'examinent, que parce qu'il ne peut ſe réſoudre à faire autrement.

XVIII.

Si on le reprend, il remercie, & ſe corrige.

XIX.

Il n'aime l'utile qu'autant qu'il eſt honnête, & s'il ne fait point ce qui eſt indécent, c'eſt de peur d'inquièter ſa conſcience, & de bleſſer ſa propre modeſtie plûtôt que par la crainte de la rigueur de l'autorité des ſuperieurs.

XX.

Dans les choſes douteuſes, & difficiles, il conſulte toûjours ſa raiſon, & ne man-

manque jamais de prendre ſa conſcience à témoin, de ſa ſincérité dans ſes actions, de ſa droiture dans ſes intentions & de ſon déſintéreſſement en tout.

XXI.

Il a ſoin par ſa vigilance continuelle, & par ſes fréquentes réfléxions ſur ſes propres défauts, d'être & de s'entretenir toûjours tel, qu'il n'ait pas dequoi rougir devant lui-même.

XXII.

La perſuaſion où il eſt que pour éviter la cenſure des hommes, il faut ſe cenſurer ſoi-même, & ſe condamner, fait qu'il ne ſe pardonne rien. Il s'examine dans toute ſa conduite, il peſe toutes ſes paroles, il rapelle toutes ſes actions, il épluche tout, juſqu'à ſes penſées, & s'il ſe trouve coupable, il ſe châtie.

XXIII.

Il n'y auroit point de loix d'établies dans le monde, qu'il vivroit toûjours bien.

XXIV.

Il n'attend pas qu'elles ſe ſervent ſur lui de ce qu'elles ont d'autorité en elles-mêmes pour faire obéïr, la raiſon en les lui faiſant prévenir, le rend ſoûmis à ce qu'elles veulent, & ponctuel a faire volontairement & gayement ce qu'elles commandent, & ce que les autres ne font ſouvent que par contrainte.

XXV.

Toûjours maître de ſes paſſions, de leurs mouvements, & de ſoi-même, il ne s'emporte jamais. Jamais non plus il n'agit par impétuoſité, par reſſentiment, ni par précipitation.

XXVI.

Il attend tout de Dieu, & rien de la fortune.

XXVII.

Il ne s'empreſſe pour rien, il ne ſe paſſionne de rien & il ſait attendre du temps, ce que le temps lui refuſe.

XXVIII.

XXVIII.

Qu'il ſoit lent ou habile à faire ce qu'il fait, il n'y prend pas garde, il regarde ſeulement s'il fait bien ce qu'il fait, il croit même que ce que l'on fait, eſt aſſez tôt fait, quand il eſt bien fait.

XXIX.

Il ne ſe hâte, ni ne ſe preſſe jamais, parce qu'il eſt perſuadé qu'il eſt impoſſible à l'homme de rien faire de fort excellent, à la hâte; & que les ouvrages qui ſont les plûtôt achevez, ne ſont pas les plus parfaits; que ſouvent même ils ne ſont pas ſans imperfections.

XXX.

S'il parle, il parle peu, mais ce qu'il dit eſt bon, & ſignifie beaucoup. Il ne parle jamais contre ſa penſée, mais il ne la dit pas toûjours.

XXXI.

Il ne brigue point les Magiſtratures, ni les grandes dignitez, il les obtient tou-

toutes, avant qu'il ait eu le temps de les désirer; mais aussi il les laisse toutes avant qu'elles soient désirées des autres.

XXXII.

Il y entre sans ambition, & sans violence, tandis qu'il y est, il les exerce avec intégrité, avec modestie, sans attache, sans ostentation; mais s'il les faut quitter, il en sort sans chagrin, & sans contrainte.

XXXIII.

Il n'a de commerce qu'avec des personnes qui ont le goût de la sagesse, & de bonnes mœurs; parce qu'il sait que les goûts se forment dans la conversation; que les mœurs, les humeurs, l'esprit même se communique insensiblement, & que l'on herite du goût d'autrui, à force de fréquenter.

XXXIV.

Il se croit heureux de rencontrer des gens qui ayent une si noble inclination, je veux dire, qui tendent à la sagesse, & au souverain bien; parce qu'il sent
que

que le penchant, qu'il a vers ces mêmes objets, se fortifie en lui, à mesure que la communication avec eux devient grande.

XXXV.

Il est toûjours dans le crédit & dans l'admiration, parce qu'il ne laisse jamais voir les bornes de sa capacité, ni sonder le fond de son sçavoir, & de son adresse.

XXXVI.

Il a toûjours l'esprit présent; pense à tout ce qu'il faut, à tout ce qu'il doit, & ne manque en rien, ni à rien, faute de prévoyance, ou par égarement.

XXXVII.

Avant que de rien entreprendre, il tente ses forces, il sonde son fond, & jamais il ne s'engage qu'il ne connoisse son adresse, son activité, & qu'il ne sache ou peut aller sa capacité pour toutes choses.

XXXVIII.

Quoi que le renom de la sagesse soit le

le triomphe de la renommée, il ne cherche pas néanmoins précisément à passer pour sage parmi les hommes dans tout ce qu'il entreprend; il ne cherche uniquement qu'à contenter ceux qui en ont véritablement le fond, & le caractére, en se contentant lui-même.

XXXIX.

Que tout le monde condamne ses entreprises, & se récrie contre; pourvû qu'il ait l'aprobation des gens de mérite, des personnes reconnuës capables d'être bons Juges de la chose, & celle de sa conscience, & de sa raison, il laisse crier tout le monde & ne dit mot.

XL.

Il ne se travaille point à chercher dans de vaines subtilitez, les moyens de terminer heureusement ses affaires, il se tranquilise dans sa patience, & pourvû qu'il soit prudent, il se soucie peu d'être subtil, parce qu'il est persuadé qu'un grain de prudence, vaut mieux qu'un Magazin de subtilité.

XLI.

Pour venir a bout de ſes projets, il ne s'en tient pas au prémier coup d'eſſai ; du prémier il paſſe au ſecond, & toûjours il avance ; mais comme il ſait que les affaires dépendent de beaucoup de circonſtances, ſi les choſes & les occaſions changées rendent tout contraire à ſes deſſeins, il lâche priſe, & ne s'opiniâtre jamais ni contre la raiſon, ni contre la nature.

XLII.

Il ne demeure jamais oiſif un moment ; à peine a-t'il achevé une choſe, qu'il en commence une autre, & quand il a expedié les affaires qui preſſent, toute ſa récréation eſt de changer de travail & d'occupation.

XLIII.

Quoi qu'il voye, quoi qu'il entende, il ne donne point d'entrée aux impreſſions populaires ; il regarde le monde, & ſa coûtume comme deux trompeurs qui ſont d'intelligence.

XLIV.

Il veille continuellement à la pureté de ſon ame, & au recueillement de ſes ſens, & tous les jours, il tâche de ſe rendre meilleur, & plus admirable.

XLV.

Il ne manque jamais, parce qu'il conſulte toûjours ſa conſcience, & qu'il ne fait que ce que ſa raiſon lui ordonne.

XLVI.

Qui voit ce qu'il fait un jour, voit ce qu'il fait tous les jours de ſa vie. Sa nourriture, ſes repas, ſes occupations, ſon ſommeil, tout eſt réglé, jamais d'excès, jamais de déſordres.

XLVII.

Il ne cherche point à acquerir de la réputation par une vaine oſtentation de ſa grandeur, & de ſon mérite, ni par aucun autre artifice, c'eſt dans la vertu & dans l'amour de l'ordre, qu'il cherche dequoi s'en faire une ſolide, & ſubſtan-

ſtantielle, & quand une fois il ſe l'eſt aquiſe par ſa droiture, & par ſon équité, il ſe la conſerve par un attachement inviolable à tout ce qui eſt honnête.

XLVIII.

Il eſt diſſimulé par raiſon. La prudence ne veut pas qu'on parle à cœur ouvert à tout le monde, ni toûjours.

XLIX.

Il contrepointe par ſon adreſſe, & par ſon eſprit la curioſité de celui qui s'aplique à le connoître, peut-être pour lui nuire, plûtôt que pour en faire un ami.

L.

Il ſe défie de ces gens rempants qui l'accollent & qui le loüent; il craint qu'ils ne le flattent que pour le fraper; qu'ils n'en veuillent aux intérêts de ſa famille, plûtôt qu'à ſes propres amitiez; & qu'ils ne lui faſſent un grand récit de leurs affaires que pour l'engager à leur raconter les ſiennes.

L I.

Il leur cache ſa volonté, & ne leur découvre point ſa penſée. Ce ſeroit ouvrir à ces ennemis politiques, à ces faux amis la porte de la fortereſſe de ſon eſprit, & dans la ſuite ils pouroient lui livrer un aſſaut avec ſuccès.

L I I.

Il uſe de réſerve, & de déguiſement avec eux, & il ne marche jamais qu'il n'aît l'œil ouvert ſur leur piéges.

L I I I.

Different de ces perſonnes qui ſe croyent aſſez ſenſées, & aſſez éclairées d'elles mêmes, pour n'avoit beſoin de prendre avis de qui que ce ſoit, il ſe laiſſe conduire, & ne fait rien de ſa tête, parce qu'il n'a pas trop bonne opinion de ſa propre ſuffiſance.

L I V.

Il a des amis, parce qu'il ſait s'en faire. Et il s'en fait, parce qu'il conçoit

la

la misére de celui qui n'en a point, & qu'il est convainçu qu'il n'y a point de désert si affreux que de vivre sans ami.

L V.

Il n'en a point de table, point de Comedie, de carosse, de colation, de réjoüissance, ni de promenade, parce qu'il sait que tous ces amis ne sont bons que pour un jour de nopces, ou durant la faveur, & la prosperité, que les amitiez d'un ami de table ne durent qu'autant que le repas, qu'à l'heure du manger, ce sont des serviettes, on en fait ce qu'on veut; mais qu'à l'heure de servir, ce sont gens qui ont les mains gourdes, qui font les inquiets, les embarassez, & qui disent qu'ils ne peuvent être d'aucun secours.

L V I.

Il n'en a que de bons, & de véritables qui aiment sa personne, & qui n'en regardent point la fortune, parce qu'il ne s'en fait aucun par l'entremise d'autrui, ni par hazard; mais qu'il se sert de tout ce qu'il a de prudence, & de jugement pour les bien connoître, & qu'il doit

doit tous ceux qu'il a, à l'examen de ſon diſcernement, & à ſon bon choix.

L V I.

Il ne ſe ſoucie point de ce qu'il lui en coûte pour les connoître avant que de ſe les aſſocier, il examine leur conduite, il épluche leurs actions, il peſe leurs paroles, il étudie leur genie, & leur fond, avec plus d'aplication qu'il n'étudiroit les livres les plus abſtraits, & les plus métaphiſiques, parce qu'il ſait ce qu'on riſque... Soins, Veilles, Avis, Recherches, il employe tout, parce qu'il ſait qu'il vaut mieux être trompé au prix, qu'à la marchandiſe.

L V I I.

Il ne s'en raporte pas aux belles aparences, il va au mérite, & à la réalité, & regarde toûjours avant que s'engager, ſi le dedans eſt conforme à ce qui paroît au dehors; parce qu'il ſait que ſe tromper dans le choix des perſonnes de qui l'on ſe fait des amis, c'eſt la pire & la plus dangéreuſe des tromperies.

LVIII.

Pour diſcerner leurs eſprits, & leurs humeurs, il les fait parler, parce qu'il ſait qu'il faut tâter le poux de l'eſprit, par la langue conformément à la penſée du Sage, qui dit, *Parle ſi tu veux que je te connoiſſe.*

LIX.

Enfin il les connoît, & comme il ne peut les croire plus parfaits qu'il ne ſont, il ne peut auſſi les eſtimer plus qu'ils ne valent.

LX.

Mais s'il ſait ſi bien ſe faire des amis, il ſait mieux encor s'en ſervir, & ſes les ménager, & c'eſt ou paroît ſon adreſſe & ſa prudence; car ſavoir ſe conſerver ſes amis, eſt plus que les avoir ſçu faire, & bien choiſir.

LXI.

Il ſait mieux diſſimuler leurs vices que leurs vertus. Mais il ne veut ignorer ni leurs défauts, ni leur fautes.

LXII.

Il conſerve avec eux ſa liberté toute entiere. Et s'il juge à propos de les reprendre, il le fait en riant, & avec douceur, pour les corriger; mais jamais il ne les cenſure pour leur faire de la peine, en leur faiſant honte.

LXIII.

Il les aime, il leur donne, & ne leur demande rien.

LXIV.

S'il eſt en place à pouvoir leur être utile, il s'y porte d'inclination: il les avance; il les produit ſouvent ſans qu'ils le ſachent, & toûjours ſans qu'ils l'en ayent priez.

LXV.

S'il leur arrive quelque choſe de facheux, il partage avec eux le chagrin qu'ils en reſſentent; il les conſole, & leur tend ce qu'il peut pour les ſoulager, quand il ne peut leur donner ce qu'il voudroit pour les remettre.

LXVI.

LXVI.

Il entre dans les néceſſitez de ceux qui ſont pauvres ; dans les maux de ceux qui ſont affligez, & n'en néglige aucun, parce qu'il ſe repréſente qu'il peut tomber, & avoir beſoin un jour de ceux-là même qu'il mépriſeroit, s'il en mépriſoit quelques-uns à cauſe de leur miſére.

LXVII.

Leur préſence n'augmente point l'amitié qu'il a pour eux ; l'abſence ne ſauroit la diminuer, & ce n'eſt jamais celle-là qui reveille en ſon eſprit le ſouvenir des promeſſes qu'il leur a faites, de même que celle-ci ne lui fait jamais oublier ſon devoir.

LXVIII.

Il ne ſe ſert des uns que de loin, parce qu'il a reconnu qu'ils étoient meilleurs pour la correſpondance que pour la converſation. Il ſe ſert des autres pour l'entretien, parce qu'il a remarqué qu'ils étoient plus ſages dans le conſeil, qu'heureux dans l'action ; que leurs éclairciſ-

ſements lui ont été utiles, & leurs inſtructions avantageuſes.

LXIX.

Il ne ſouhaite ni aux uns, ni aux autres une grande fortune, parce qu'il craint de les perdre; & pour ſe les conſerver, il ne charge point trop leur reconnoiſſance, parce qu'il ſait que d'obligez, ils deviennent ennemis, dès qu'ils ſont dans l'impuiſſance de rendre la pareille.

LXX.

Au reſte comme il ſait que dans le monde, on juge d'un homme par les amis qu'il a, il à ſoin de ne rechercher que les amitiez de ceux qui ſont en eſtime, & en bonne réputation: qui ſavent, & qui pratiquent encor mieux; mais ſur tout qui ne ſoient ni jeunes, ni étourdis, parce qu'il ſait que ſi un ami prudent épargne bien des chagrins, on en reçoit tous les jours de celui qui n'eſt pas tel; que ſon imprudence les lui fait continuellement multiplier; & ſa jeuneſſe entaſſer les uns ſur les autres.

LXXI.

Attentif à tout, au préſent, au paſſé, & à l'avenir, il regarde ce qui lui eſt arrivé pour ſe rendre ſage; ce qui lui arrivera, pour s'y réſoudre; & ce qui peut lui arriver pour ne pas en être ſurpris.

LXXII.

Il eſt fort circonſpect dans tout ce qu'il dit; & quoi qu'il ne mente jamais, il ne dit pas néanmoins toûjours toutes les véritez qu'il ſait; parce qu'il ſait que la vérité eſt aigre, & de dure digeſtion pour bien des gens: qu'il eſt bon de l'adoucir, quand on le peut.

LXXIII.

Prudent & diſcret, il ſait ſe taire, lors qu'il y a du danger à la dire; parce qu'en la diſant, il feroit plus de mal, qu'il ne voudroit faire de bien, & qu'on l'accuſeroit de témérité.

LXXIV.

Vif, & pénétrant, il voit d'abord ce

qu'il en faut faire connoître, & ce qu'il en faut celer, & jamais il ne divulgue, ce qu'il faut dissimuler, parce qu'il y auroit de la malice ou de l'imprudence. Ni ne dissimule ce qu'il en faut faire connoître, sur tout lors qu'il est consulté, parce qu'alors le silence est suspect, & que la reserve d'une fausse discretion, est souvent plus dangéreuse, & plus préjudiciable, que l'indiscretion du babil.

LXXV.

Il n'est pas comme ces personnes qui passent dans le monde pour Gens d'importance, de mérite & de condition, parce qu'on ne les a ni pratiquées, ni entretenuës : & dont l'on prend (quand on les quitte) des opinions contraires à celles qu'on en avoit avant que de les aborder ; plus il parle, plus il se fait admirer ; & jamais il ne se retire qu'il ne laisse dans les esprits de nouvelles idées de son savoir, & de sa vertu.

LXXVI.

Il n'est ni trop hardi, ni trop timide. Mais il parle toûjours avec une assûrance qui ne donne ni dans le faste, ni dans la bassesse.

LXXVII.

LXXVII.

Il n'écoute jamais ſon imagination, parce qu'il ſait qu'elle excéde toûjours, & qu'elle ne conçoit pas ſeulement ce qu'il y a, mais encore ce qu'il y pourroit avoir.

LXXVIII.

Quelque vrai-ſemblance qu'ayent les choſes qu'elle lui repréſente, prévenu qu'elle a coûtume de les faire plus grandes qu'elles ne ſont, il ne la croit point, & s'en défie toûjours.

LXXIX.

Il tient ce qu'il a d'autorité de ſes qualitez perſonnelles, plus encore que de ſa Charge ou de ſa dignité.

LXXX.

Il penſe toûjours bien, mais il tâche de faire encore mieux.

LXXXI.

Comme il ſait qu'au Ciel tout eſt jo-

ye & plaisir; qu'aux Enfers, tout est peines & tourments: pour éviter l'horreur, & les suplices de l'un, & se procurer les douceurs, & la gloire de l'autre, il méprise les vanitez qui trompent; recherche la vertu qui profite; se sert du temps qui s'écoule; vit indifferent à tous les differents changemens de la nature & du monde; demeure toûjours égal, & tranquil dans toutes les alternatives de joye & de tristesse, de bonheur & de malheur qui s'y rencontrent; ne s'attache point aux nouveautez du siécle, & ne se fait d'occupation & d'étude sérieuses, que de l'exercice du bien, & de l'étude de la sagesse.

LXXXII.

Il s'aplique à dégager son cœur des choses visibles; à retirer ses affections du monde; à s'attacher tous les jours de plus en plus aux choses invisibles, increées; & à élever ses pensées au Ciel, parce qu'il sait que ceux qui suivent la sensualité, soüillent leur conscience, & perdent la grace.

LXXXIII.

Il ne met ni ses soins, ni sa confiance

ce dans les richesses du monde. Il sait qu'il y a de la vanité; & que d'ailleurs se sont choses passageres, & périssables.

LXXXIV.

Il ne recherche ni les honneurs, ni les dignitez: il reconnoît la fragilité des uns, & l'instabilité des autres.

LXXXV.

Il ne se laisse point entraîner par les objets sensibles, ne s'abandonne point aux désirs de sa chair, ni ne se laisse corrompre par les charmes trompeurs des plaisirs des hommes: il sait que toutes les délices du monde sont détrempées de fiel & d'amertumes, & qu'elles seront rigoureusement punies dans les Enfers.

LXXXVI.

Son cœur n'arête ses affections nulle part sur la terre. Mort aux faux plaisirs & aux biens perissables du monde, il n'aspire qu'à des richesses, & à des félicitez éternelles.

LXXXVII.

Quand il lui est arrivé quelque cho-

ſe de fâcheux & de chagrinant, ce n'eſt point aux hommes qu'il à recours; il ſait que plus on s'éloigne des conſolations humaines, plus on goûte de douceurs dans les conſolations divines.

LXXXVIII.

Comme il aime Dieu pour Dieu même, & non pour ſa propre ſatisfaction, il le bénit dans ſes ſouffrances, auſſi-bien que dans ſes joyes; dans le temps de l'affliction, comme dans celui de l'abondance; il ne laiſſeroit pas de lui rendre toûjours ſes actions de graces, & ſes loüanges, quand même il en ſeroit entierement abandonné, & qu'il lui refuſeroit ſans ceſſe ſes douceurs.

LXXXIX.

Quelque vive que ſoit ſa douleur, elle ne cauſe aucun trouble à ſon ame. Son eſprit eſt toûjours libre; ſon jugement toûjours ſain, ſon aplication aux affaires toûjours égale, & ſans donner aucune marque d'impatience & de foibleſſe, il fait connoître qu'il eſt toûjours, & par tout, l'homme du monde le plus patient, & qui mérite ſeul de porter à juſte titre le nom d'invincible.

XC.

X C.

Si ſon mérite & ſa vertu l'ont élevé à quelque dignité, & que de pauvre il ſoit devenu riche, paiſible, égal, & ſans vanité, il n'oublie point ce qu'il eſt, ſe ſouvient toûjours de ce qu'il a été, & ſe repréſente continuellement ce qu'il peut devenir. Jamais il ne cherche à ſe rendre illuſtre, ni redoutable, en s'attirant de grands ennemis, ni a relever la baſſeſſe de ſa naiſſance, par la témérité de ſes actions, par l'inſolence de ſes paroles, ou par la fierté de toute ſa perſonne.

X C I.

Il n'eſt pas comme les fous qui font leur joye de leur bonheur, & qui mettent toute leur ſatisfaction dans la poſſeſſion des richeſſes, & dans la joüiſſance des plaiſirs, il ne trouve de conſolation que dans la vertu, & ne s'aplique qu'à l'exercer, & à la pratiquer ſans ceſſe.

X C I I.

Il ne ſe laiſſe pas gagner par des civilitez exceſſives, ni ne ſe paye point du

vent de quelques belles paroles, la vérité ſeule peut le perſuader, la réalité le contenter, & l'effet l'engager. Ce ſont les fous & les préſomptueux qui ſe laiſſent enchanter par le ſeul attrait d'une révérence ſouvent forcée, & toûjours intéreſſée.

XCIII.

Il ne ſe repaît point de toutes ces belles manieres extérieures, il en laiſſe le déſir, le plaiſir, & le goût aux amateurs des honneurs & du monde, cherche le ſolide, ſe ſoucie peu de l'agréable, & préfere toûjours l'honnête à l'utile.

XCIV.

Homme ſans cérémonie, il ne s'arête jamais trop aux formalitez, il laiſſe tout dire, ſouffre tout, & ne ſe récrie contre rien que contre le mal. Que lui importe que l'on ſoit groſſier, & incivil à ſon égard, pourvû qu'il ſoit honnête & courtois à l'égard de tout le monde?

XCV.

Il ne cherche point à captiver les eſprits, ni à ſurprendre les bonnes graces de

de qui que ce ſoit, par une vaine affectation de civilitez: s'il eſt honnête & affable, c'eſt par devoir, & parce qu'il ſait que la vraye courtoïſie eſt une dette, mais jamais il n'affecte de l'être, parce qu'il ſait que la courtoiſie ne ſe doit ni ne ſe peut affecter ſans tromperie.

XCVI.

Il en eſt pluſieurs qui n'ambitionnent rien tant que de paſſer dans le monde pour grands maîtres de compliments: Pour lui, c'eſt ce qu'il craint le plus, parce qu'il ſait que ſi l'on écoute toûjours ces ſortes de perſonnes, on ne les croit jamais.

XCVII.

Il en fait fort peu, encore eſt-ce par contrainte & par néceſſité, parce qu'il ſait qu'il eſt impoſſible d'en faire beaucoup qu'on ne trahiſſe les intérêts de la vérité: & de n'en point faire qu'on ne ſe faſſe mépriſer, & même dédaigner.

XCVIII.

Contraire à ces flateurs qui dans la recher-

cherche & dans la vûë de l'utilité qu'ils eſpérent tirer de la connoiſſance de leurs amis & autres, diſent en leur préſence, tout ce qu'ils s'imaginent de plus galant, & de plus plauſible à leur loüange, pour les prévenir, & les gagner, il ne flâte jamais ceux qui l'écoutent, ne parle preſque bien des perſonnes que quand elles ſont abſentes, n'en dit pas plus, ni moins qu'il n'y en a; & le dit encor d'une maniére ſi déſintéreſſée, qu'on ne le ſoupçonne jamais de parler à leur avantage par prévention, ou pour ſe concilier leurs bonnes amitiez.

XCIX.

Bien que ſon eſprit toûjours pénétrant, & éclairé n'aît beſoin que de ſes propres lumiéres, on remarque néanmoins que ſa modeſtie, & ſa confiance le portent à prendre de ſes amis des conſeils, à les écouter, & à les ſuivre; mais il en ſait auſſi-bien diſcerner le mérite, & le poids, qu'il en connoît le zéle, & l'affection.

C.

Pour n'être pas plus ſurpris dans le raport des affaires importantes que dans leur

leur décision, il donne un accès libre & facile à tout le monde.

C I.

Le pauvre comme le riche, le grand comme le petit, l'accusé comme l'innocent, tous sont admis également en sa présence, & ne sont ni les uns, ni les autres écoutez avec moins de patience.

C I I.

Toûjours en public, & toûjours en action, il règle si bien ses démarches & ses mouvements, que les hommes qui semblent pour la plûpart n'avoir des yeux que pour voir le mal, & des langues que pour le publier; ne s'en servent à son égard que pour s'en édifier, & lui aplaudir.

C I I I.

Il n'est pas comme le sot qui sait bien mieux ce qui se fait dans la maison d'autrui que dans la sienne; il laisse les autres & ne se soucie point de savoir ce qu'ils sont, pourvû qu'il sache ce qu'il est. Il sait qu'il y a quelque chose de ridicule & d'insensé, à vouloir savoir comment

le.

le monde eſt fait, & à négliger d'aprendre comment on eſt fait ſoi-même.

CIV.

S'il à une paſſion dominante, il commence à lui faire la guerre, en la lui déclarant, ce qu'il fait toûjours par un manifeſte.

CV.

La plûpart des hommes ne parlent, & n'agiſſent preſque jamais ſelon ce qu'ils ſont, & preſque toûjours ſelon l'impreſſion des autres: Pour lui le monde, ni l'opinion ne le gouvernent jamais; la raiſon ſeule le règle, & le conduit toûjours.

CVI.

Toûjours égal à lui-même, il n'eſt point ſemblable à ces monſtres d'impertinence, qui tantôt ſont d'une humeur, tantôt d'une autre. Il ſe tient toûjours entre cette odieuſe alternative, dans une même tranquilité, dans une même aſſiéte. Ce flux, & reflux d'humeur, & de paſſion lui paroît honteux, déraiſonnable & extravagant: Il ſe garde bien de s'y laiſſer aller.

CVII.

Si on le louë, il reçoit froidement les loüanges qu'on lui donne; il ne se les attribuë point; & si on en attend quelque chose, il se contente de les payer d'un court remercîment, parce qu'il sait que qui donne des recompenses à ceux qui le louënt, n'en refuseroit point à ceux qui le flateroient; & qu'il regarde ce que l'on donne à un homme pour en avoir reçû de véritables loüanges, comme des Airhes pour en recevoir une autrefois de fausses, & s'asseurer de mille flateries.

CVIII.

Il ne mêle dans ses actions ni dans ses paroles, rien de tout ce qui pourroit faire connoître qu'il est content de lui-même; il laisse ce soin au fou, *qui* (selon la remarque du sage) *est toûjours rempli de ses voyes, & content de tout ce qu'il fait.*

CIX.

Il ne se remplit point l'idée d'un mérite imaginaire, qu'il s'attribuë pour se faire

faire plaisir; il cherche plûtôt à s'en faire un réel, & à horreur de la vanité de ceux que de semblables chiméres amusent.

CX.

Personne n'a jamais été mieux instruit que lui dans l'art de se faire aimer sans intérêt, & de se faire craindre sans aversion.

CXI.

S'il désire & s'il se remuë, le pouvoir de faire du bien, est l'unique fin de son ambition, & le véritable motif de tous ses mouvements.

CXII.

L'or & l'argent n'entre point dans ses coffres pour y être renformé, & demeurer inutile. Mais pour être distribué avec grandeur & ménagement, à ceux qui se trouvent pressez par la misere, & par la pauvreté.

CXIII.

Il ne l'employe qu'utilement; ou à récompenser le mérite, & à soulager les

les véritables indigens; ou à empêcher (par de petites penſions, par des mariages ſolemnels, & ſortables) que de pauvres filles déſeſpérées & réduites, ne vendent leur honneur, ne proſtituent leurs corps, & ne deshonorent leurs familles.

CXIV.

Tous ceux qui le connoiſſent le regardent avec vénération, & avouënt que dans les plus épineuſes & les plus importantes affaires d'Etat, il eſt rare de trouver une politique plus éclairée; un conſeil plus judicieux; & plus de franchiſe & de droiture dans la Négotiation.

CXV.

Il cache le plus qu'il peut aux yeux des autres, ſes éminentes qualitez; ne les montre que parce qu'il lui eſt impoſſible quelquefois de ne les point laiſſer paroître; mais n'en tire jamais vanité, parce qu'il ſait que la vaine gloire à toûjours été également inſuportable & odieuſe.

CXVI.

Quoi qu'il faſſe, il ſe contente de faire,

faire, laisse aux autres de le dire, de le publier, & d'en parler avantageusement; & quand les autres se taisent, les choses mêmes parlent assez.

CXVII.

Il se pique d'être sage plûtôt que de le paroître. Ces déhors specieux & hypocrites, sont pour lui des routes impraticables & inconnuës, dont l'idée, & les traces seules lui font horreur, parce qu'il sait que, sans le vrai mérite, cette affectation imposante, n'est qu'une tromperie grossiere & vulgaire; & que l'ostentation ne sert qu'à découvrir les défauts que l'on a, & par consequent à faire mépriser, au lieu de faire aplaudir, quand la réalité ne la cautionne pas.

CXVIII.

Quand il parle, il n'est pas comme ceux qui font de grandes exclamations, & puis qui s'arrêtent tout court; il parle rondement, modestement, sans s'écouter, & d'une voix toûjours pleine & égale.

CXIX.

Il ne parle jamais par mistere; mais quel-

quelquefois il donne plus à deviner par ſes geſtes, pour ménager la réputation de ceux de qui, ou à qui il parle, qu'il n'en exprime par ſes paroles.

CXX.

Il n'aprête jamais à rire aux gens d'eſprit, non pas même aux enfans, different de ceux qui mettent tous leurs ſoins, & toute leur étude à ſe rendre ridicules par de bouffonnes expreſſions, & à ſervir de fable aux autres par de continuelles plaiſanteries.

CXXI.

Il n'eſt pas comme ces gens qui voudroient dévorer en un ſeul jour, ce qu'à peine ils pouroient digerer pendant tout le temps de leur vie: Sage dans tout ce qu'il fait, il imite dans l'exécution la ſucceſſion des heures & des jours, & ne ſonge jamais à faire en un temps, ce qu'il ne faut faire qu'en un autre.

CXXII.

Il ne néglige ni la lecture, ni l'inſtruction, ni l'étude, parce qu'il ſait que ce ſont

ſont les moyens de ſe perfectionner dans les Sciences, de ſe rendre capable de tout, & d'avancer: mais il ne donne jamais d'entrée dans ſon cœur à ces déſirs inſenſez de ſavoir tout, & de tout aprendre à la fois; & ne dit jamais avec les fous, *je voudrois pouvoir me procurer en un jour la connoiſſance de tout*, parce qu'il ſait que tous ces vains ſouhaits n'avancent en rien, & ne ſont bons qu'à fomenter la pareſſe.

CXXIII.

Que les gens du monde ſoûpirent après les plaiſirs; qu'ils en cherchent, dans les mets, dans les liqueurs, dans le repos, & dans les promenades: Interieur, & recueilli, il ſe renferme en lui-même, pour y vivre avec ſa raiſon; il ne cherche de ſatisfaction que dans ſes entretiens, & dans la pratique du bien qu'elle lui ſuggére.

CXXIV.

Les plaiſirs que ſon état lui rend légitimes, il ſe les refuſe en partie, quand, il ne peut ſe les refuſer entierement, & tâche par le bon uſage qu'il fait des moments

ments que Dieu lui accorde, de s'asseurer l'éternité qu'il lui promet.

CXXV.

Il aime la vertu, la pratique, mais n'en fait point parade, parce qu'il préfere le solide de l'une, au vuide de l'autre.

CXXVI.

Il regarde comme des gens qu'on ne peut assez mépriser ceux qui croyent que leurs bonnes actions ne peuvent être assez connuës, & qui n'en feroient pas une qu'en public ; parce qu'il sait qu'il faut être sage; mais qu'on ne doit point chercher à le paroître; & encore moins affecter de passer pour tel.

CXXVII.

☞ Quel qu'élevée que soit sa dignité, quelques grands que soient les honneurs qu'il reçoit; il n'en est ni plus vain, ni plus fier, & n'en fait jamais ostentation. Il sait trop bien que pour vouloir se distinguer par sa vanité, on se fait souvent mocquer, & montrer au doigt; qu'en tranchant du grand, on se rend odieux; & qu'on doit se contenter d'être envié.

CXXVIII.

CXXVIII.

Jamais homme n'a été si humain envers tout le monde, ni si familier qu'il l'est à tous ses amis : Mais quoi qu'ils partagent également l'honneur, le plaisir, & l'avantage de son amitié, il sait néanmoins leur faire sentir, & remarquer leur distinction par celle de son acceüil, & de ses entretiens.

CXXIX.

Il n'est pas comme ces gens qui châque jour sont differents d'eux mêmes, & qui ont la volonté, la conduite, & l'entendement journaliers, toûjours le même à l'égard de ce qui est parfait, il ne dément jamais son procedé. Ce qu'il soûtenoit hier, il ne le contredit point aujourd'hui, & si quelquefois il change, ce n'est dans le fond que parce que les affaires changent de face, & que les occasions manquent.

CXXX.

Sa sagesse n'est point superficielle, la grandeur où il est, la puissance qui l'environ-

vironne, les grands biens qu'il poſſéde ne peuvent ni l'éblouïr, ni l'ébranler: & en tout temps comme en toutes occaſions il paroît toûjours dans la même ſituation, & au-deſſus de ſon bonheur.

CXXXI.

Il obſerve toûjours, & en toutes choſes tant d'égalité & de modération, que les envieux mêmes de ſa fortune ne peuvent ſe diſpenſer de louër ſa vertu... Ces ennemis ordinaires du mérite, & du bonheur d'autrui ne ſavent par ou faire agir leur paſſion, & ſe voyent forcez de l'avouër plus heureux par l'uſage de ſa felicité, que par ſa poſſeſſion.

CXXXII.

Jamais il ne s'eſt ſervi de l'avantage que lui à procuré ſa haute réputation, qu'avec prudence; c'eſt elle auſſi qui toûjours à été la règle de ſon bonheur.

CXXXIII.

Comme il a apris dans ſon éducation que les prévaricateurs de la premiere table de la Loi, qui regarde le culte &

 l'hon-

l'honneur divin, ſont plus criminels, que ceux qui péchent contre la ſeconde, qui ne regarde que la juſtice humaine, il ſe récrie avec plus de zéle contre le blaſphéme, le parjure, l'impiété, & les autres crimes que l'on commet contre Dieu, que contre les vols, les homicides, les adultéres, & les autres crimes qui ſe commettent contre les hommes; il ne laiſſe pourtant pas de condamner ceux-ci, & de les punir autant que ſon pouvoir, & ſon autorité le lui permettent.

CXXXIV.

Il ne s'offence point des inſultes qu'on lui fait: il s'arme de patience contre les violences de ſes ennemis, mépriſe leurs mépris, & leurs avanies; met en oubli tout ce qu'ils ont dit pour le décrier, & tout ce qu'ils ont machiné pour le perdre, & ne prend garde à ce qu'ils font pour le ruiner, qu'afin qu'il puiſſe toûjours être en état de les ſervir.

CXXXV.

Il n'écoute point ſes paſſions, ne ſuit point leurs mouvements, & regarde leurs ſaillies comme autant de pas gliſſants ou

l'inno-

l'innocence trébuche, ou la prudence s'oublie, & ou la vertu courre risque de se perdre.

CXXXVI.

S'il se vange de ses ennemis, ce n'est qu'en irritant leur jalousie, à force de bien faire; & en tourmentant leur envie en se procurant tous les jours de nouveaux honneurs par la pratique de quelques vertus nouvelles. Il ne croit pas qu'il soit permis à un Chrêtien de se vanger autrement, ni qu'il y ait de vengeance, & plus heroïque, & plus honnête.

CXXXVII.

Il ne se travaille point à chercher les moyens de se vanger de ceux qui lui portent envie, il se contente de vivre toûjours dans une grande retenuë pour se conserver l'estime de ceux qui le connoissent, & de faire en sorte par sa conduite bien réglée, & en se rendant officieux à tous, de mériter celle de ceux-là mêmes qui ne le connoissent pas, parce qu'il sait qu'en s'attirant l'admiration des uns, & les loüanges des autres, il ne pourra pas faire plus de peine à ses envieux.

CXXXVIII.

Il ſe fait aimer des petits, ſans ſe faire haïr des grands; parce qu'en entrant dans les miſeres de ceux-là, & en ſe popularizant, pour ainſi dire avec eux, il ne perd rien de l'eſtime, ni du reſpect qu'il doit à ceux-ci.

CXXXIX.

Il n'affecte pas d'être toûjours avec les malheureux ſous prétexte de les ſecourir, ou de les conſoler, parce qu'il ſait que ſi cette conduite eſt quelquefois une marque de bon naturel, elle n'en eſt pas toûjours une d'un bon eſprit. Mais il ne ſe ſoucie point non plus de ſe trouver ordinairement avec ceux que la fortune favoriſe, parce qu'il ſait qu'on ne voit dans leur compagnie que des exemples d'une inſuportable vanité, & que la vertu y eſt ordinairement inſultée de mille manieres.

CXL.

Il ne haït aucun de ceux qui ſont plus riches, ou plus honorez que lui, parce qu'il n'a point de jalouſie. Mais il n'en eſt

eſt pas un ſeul qu'il ne plaigne de tous ceux qu'il voit dans la miſere, & dans l'affliction, parce qu'il a de la compaſſion, & de la tendreſſe.

CXLI.

Il a toûjours fait voir qu'il n'étoit ſenſible à ſa bonne fortune, qu'autant qu'il a pû la faire reſſentir à ſes amis, & aux pauvres; & que l'emploi de ſes richeſſes n'a jamais eu d'autre fin que leur plaiſir, & leur ſoulagement.

CXLII.

Il n'eſt pas comme ceux qui font tout ce qu'ils font ſans réfléxion; & qui s'amuſent à penſer, & à réfléchir ſur ce qu'ils ont fait, quand ils l'ont fait. Il comprend que c'eſt chercher des expédients pour réüſſir, quand on ne peut plus bien faire; qu'il y a de l'impertinence dans un ſemblable procédé; & que c'eſt s'expoſer à ſe repentir. Mais il penſe, il réfléchit avant que de faire; & pour faire il prend ſi bien ſes meſures, qu'il à toûjours lieu d'être ſatisfait, parce qu'il ſatisfait toûjours les autres.

CXLIII.

Il n'attend pas qu'il ſoit dans le danger, pour penſer aux moyens de s'en tirer. Il va au devant, & prévient par une mûre conſidération, tout ce qui peut lui arriver de facheux: Il anticipe ſur la vie, pour ainſi dire, par la prévoyance, & par la réfléxion, & ſe rend les choſes futures, ſi bien préſentes par la penſée, qu'il n'y a point de cas fortuit pour lui.

CXLIV.

L'avenir & le paſſé ſont les deux grands livres qu'il à toûjours devant les yeux; il paſſe tout le temps de ſa vie à les méditer, & à les comprendre, & ne ſe croit parfait qu'autant qu'il eſt attentif à y lire, & exact à s'en occuper.

CXLV.

Il ſait trouver le goût de tous ceux à qui il parle, & jamais il ne lui eſt arrivé de faire une cenſure, en penſant faire un éloge, de chagriner par où il penſoit obliger, faute de connoître les eſprits.

CXLVI.

CXLVI.

Dans les converſations, il a égard aux qualitez, & aux conditions de ceux avec leſquels il converſe. Avec les grands il a un entretien reſpectueux, honnète, & ſoûmis; toutes ſes manieres ſont polies, & retenuës, ſes expreſſions choiſies, mais naturelles; & jamais il ne ſe rend ennuyeux par ſon flux de bouche, ni incommode par la longueur de ſa viſite.

CXLVII.

Avec ſes amis il converſe familiérement, ſans art, & ſans affectation, parce qu'il ſait qu'entre amis la conveſation doit ètre comme les vêtements, aiſée, ſans contrainte & ſans artifice.

CXLVIII.

Il s'étudie dans les uns, & dans les autres plus à parler juſte qu'à bien parler, parce qu'il ſait qu'il eſt plus néceſſaire de parler à propos, que de parler éloquemment.

CXLIX.

S'il eſt avec des ignorants, il ne ſait

point l'habile homme; il s'accomode à la portée des uns, & des autres, & aime mieux parler mal, & ſimplement comme eux, afin de ſe faire entendre, que ſe ſervir d'expreſſions nobles, grandes, & brillantes pour paroître ſçavant, & n'être point compris.

C L.

Sur tout il prend bien garde de laiſſer échapper à la volée quelques mots, que quelqu'un de la compagnie puiſſe prendre comme dit à deſſein pour ſoi, parce qu'il ſait que l'inadvertance de ces fautes ne les excuſe pas; qu'il n'y a rien qui demande plus de circonſpection, que la converſation, & que les offencez en conſervent quelquesfois long-temps de la rancune.

C L I.

Que ceux avec leſquels il s'entretient ſoient groſſiers; qu'ils parlent mal, & qu'ils raiſonnent encore pire, il les laiſſe parler, mais il ne cenſure jamais ce qu'ils diſent: Il a quelquesfois pitié de leurs mauvaiſes raiſons. Il les écoute, mais jamais il ne les contrôle, ſur tout quand ce ſont gens qui ne dépendent point

point de lui, ou qui ne méritent pas qu'on les corrige.

CLII.

Enfin il ſait ſe faire à l'humeur, & au caractére d'eſprit de tous ceux qu'il pratique, ſuporte les défauts de ceux-ci, les impoliteſſes de ceux-là, & ne ſe plaindre ni des uns ni des autres.

CLIII.

Il n'eſt pas comme ceux qui pour paroître beaux eſprits, en veulent plus dire qu'ils n'en ſavent; il ſe renferme dans ſa ſphére, ne dit que ce qu'il ſait, & n'affecte jamais par vanité de dire, & de paroître ſavoir, ce qu'il ne ſait point.

CLIV.

Toutes ſes penſées ſont bonnes, & bien conçûës, parce qu'il à l'eſprit net, pur & degagé; & quand il les veut mettre au jour, il ne ſe ſert que d'expreſſions conciſes, mais grandes, juſtes, & intelligibles.

CLV.

Quand il fait quelque recit, s'il y mê-

le quelque chose, qu'il n'aît apris que par oüi dire, il avertit qu'il n'est qu'un écho; qu'on peut ne le croire pas; mais jamais il ne se fait l'auteur de ce qu'il ne sait pas certainement, ou par lui-même; parce qu'il sait que quiconque affirme une chose incertaine, s'expose à mentir, & que c'est fort aprocher du mensonge, que de ne dire la vérité que par hazard.

CLVI.

Il écoute tout ce qu'on lui dit; l'honnêteté le veut; mais il doute presque toûjours, parce qu'il pense que la passion qui se glisse par tout peut-être de partie; & souvent n'en croit rien tout à fait, parce qu'il sait qu'il est très-ordinaire de mentir.

CLVII.

Quand il suspend son jugement, il se garde bien de faire connoître à celui qui lui parle, qu'il doute de sa bonne foi, & de sa sincerité; il n'y auroit pas de l'incivilité seulement, il y auroit encore de l'offence; car ce seroit le traiter de trompeur, ou de trompé.

CLVIII.

CLVIII.

Il n'eſt pas incrédule ; mais il ne ſe laiſſe perſuader que par de bonnes, & de ſolides raiſons.

CLIX.

Il a le jugement ſolide, & ne raiſonne qu'autant qu'il faut. Il ſait que le trop de raiſonnement aproche de la conteſtation.

CLX.

Il aime mieux paroître plus peſant, qu'être trop fin. Les ſubtilitez ſont faciles à découvrir, & dès qu'elles ſont découvertes, elles rendent odieux, & ne valent plus rien. Il ſait d'ailleurs qu'on ne réveille point la ſuſpicion, quand on ſe laiſſe croire peu entendu.

CLXI.

Il n'affecte pas d'être habile avec les ſots, ni prudent avec les fous, il parle à châcun ſelon ſon caractere.

CLXII.

Il n'ignore pas, mais quelquefois il

en fait semblant; Il y a des occasions, ou le meilleur sçavoir consiste à feindre de ne sçavoir pas.

CLXIII.

Il n'est point comme ceux qui se démentent à toutes les railleries que l'on fait contre eux, par galanterie; Il sait que ceux qui s'en piquent, provoquent les autres à les piquer encor, & que d'ailleurs le meilleur moyen est de laisser passer la raillerie, sans l'arêter, & de la laisser tomber sans la relever.

CLXIV.

La raillerie même excessive le pique aussi peu qu'elle rebute les autres; il la sait souffrir avec autant de tranquilité, que les autres avec émotion; aussi en la souffrant sans peine, il se fait passer pour un homme de grand fond.

CLXV.

Il ne raille jamais; il sait que rien ne demande plus de circonspection, ni plus d'adresse, & de genie, & que d'ailleurs avant que de commencer, il faut savoir jus-

jusqu'ou peut aller la force d'esprit de celui avec qui l'on veut plaisanter ; & la patience de celui au sujet duquel & sur lequel on plaisante.

CLXVI.

Il ne se formalise de rien. Toûjours de belle humeur, il prend en riant ce qu'un autre prendroit tout de bon.

CLXVII.

Il ne se croit offensé que quand la vertu, l'innocence & la raison souffrent : encor dans ces conjonctures, n'en fait-il ses remontrances qu'avec douceur, & de sang froid.

CLXVIII.

Il n'est insensible ni aux loüanges, ni aux injures ; mais sans s'apliquer celles-là, il ne ressent celles-ci que quand il faut ; & les attribuë toûjours à ses démerites, & les autres à la galanterie.

CLXIX.

La flaterie lui est plus insuportable que l'en-

l'envie, & lui paroît plus cruelle que la haine; parce qu'il s'aperçoit que la haine & l'envie de ses ennemis le retiennent dans une continuelle attention sur lui-même, & lui font heureusement prévenir la médisance, en le portant à corriger en lui des défauts, que la flaterie pâlie, & dérobe à sa vûë.

CLXX.

Jamais il n'en est la dupe, parce qu'il ne la paye, ni ne la récompense; ou s'il la paye, ce n'est que du mépris qu'elle mérite.

CLXXI.

Ennemi de ceux qui relevent en public les qualitez qu'ils ont, quelques médiocres & vulgaires qu'elles soient, s'il a à se faire honneur en compagnie de quelque chose, c'est de sa modestie, & de son humilité, jamais il ne s'aplaudit de ses vertus, parce qu'il voit dans ceux qu'il se propose pour modeles, une infinité de perfections éminentes, qu'il a, mais qu'il désire toûjours, parce qu'il ne croit jamais les avoir.

CLXXII.

CLXXII.

Jamais il ne ſe louë, parce qu'à ſe louër il y a de la préſomption; de l'amour propre, & que c'eſt une vanité ouverte, qui d'elle-même eſt inſuportable: mais il ne ſe blâme pas non plus, parce qu'à ſe blâmer, il y a de la folie, & de la baſſeſſe, & que l'exceſſive humilité de celui qui ſe blâme, eſt toûjours ſuſpecte d'une vanité cachée.

CLXXIII.

Il aime le ſérieux, il l'eſt preſque toûjours: mais il n'eſt pas ennemi de l'agréable, & quelquefois il donne quelques moments à l'enjoüement, parce qu'il croit qu'être toûjours ſérieux, eſt un vice auſſi blâmable, que celui de plaiſanter toûjours: que l'un ne convient qu'aux bouffons, & l'autre qu'aux hypocondres: & que l'un & l'autre caractéres ne ſont ni moins ridicules en eux-mêmes, ni moins odieux devant le monde.

CLXXIV.

Ainſi s'il plaiſante, il ne plaiſante qu'à pro-

propos, & rarement parce qu'il ſait qu'il n'y a rien de plus déplaiſant qu'une continuelle plaiſanterie, que dans le monde, on traite les plaiſants de profeſſion comme les menteurs, on ne les croit ni les uns, ni les autres, & que la gaufferie y eſt auſſi ſuſpecte que le menſonge.

CLXXV.

En joüant de plaiſanterie & d'enjouëment, il ne porte jamais à l'excès ni l'un, n'y l'autre. Il conſulte la prudence, & la raiſon, & garde toûjours la préference à la ſageſſe, & le reſpect à la bienſéance.

CXXVI.

Il eſt retenu à parler, parce qu'il ſait que quiconque eſt prompt à dire ce qu'il penſe, eſt toûjours ſur le point d'être vaincu. Il eſt ſage & circonſpect quand il parle, parce qu'il ſait que l'on eſt toûjours à temps pour lâcher la parole, mais non pas pour la retenir: Et il parle peu, parce qu'à moins de paroles, moins de procès.

CLXXVII.

Que châcun juge ſelon ſon caprice, ou

ou ſelon ſon humeur: pour lui, il juge toûjours ſelon la vérité, & ſur de bonnes preuves.

CLXXVIII.

Il ne condamne jamais tout ſeul, ni à la volée ce qui plaît à pluſieurs, *Il faut*, dit-il, *qu'il y ait quelque choſe de bon puiſque tant de gens en ſont contents, & l'aprouvent.*

CLXXIX.

Il ne donne point dans le paradoxe pour ſe faire admirer, il ſait que comme il ne peut y avoir que des ambitieux qui ſe ſervent de la pointe de ces ſortes de nouveautez pour ſurprendre, il n'y a auſſi que les ſots qui en ſoient épris: & que d'ailleurs le paradoxe eſt une eſpèce de tromperie, de charlatannerie, qui ne perd pas ſeulement ſa vogue, dès que l'on vient à connoître ſa fauſſeté dans la pratique, mais qui décredite encore celui qui veut ſe ſingulariſer, & faire l'eſprit aſſaiſonné, dès qu'on connoît ſon intention.

CLXXX.

Il ſe garde bien de faire oſtentation, de tout ce qu'il ſait, il a apris que la moitié en montre & la moitié en reſerve, vaut mieux qu'un tout déclaré.

CLXXXI.

Sa Prudence qui le fait parler, & qui le fait taire, l'empêche de dire tout quand il parle, & lui aprend à garder toûjours quelque choſe de nouveau pour paroître le lendemain.

CLXXXII.

Jamais il n'eſt plus reſervé dans ſes paroles que lorſqu'il ſe trouve avec des gens curieux, qui le contrediſent, ou qui le raillent, parce qu'il ſait que les piéges que l'on tend à la diſcretion ſont de contredire, pour tirer une explication ample de ce qu'ils n'ont entendu que confuſément, & de jetter des mots piquants pour faire prendre feu.

CLXXXIII.

Il ſe laiſſe connoître, parce qu'il n'eſt point

point fourbe, mais il ne se laisse pas comprendre parce qu'il est sage. Il se menage si bien que personne ne le voit tout entier, & que chacun en voit pourtant assez pour s'édifier, pour s'instruire, & pour l'admirer.

CLXXXIV.

Il est fort retenu à offrir ses services, parce qu'il ne les offre jamais qu'il ne veuille de tout son cœur s'intéresser, & prendre part aux affaires de celui qu'il en assûre; mais il est encore plus circonspect à se fier aux offres que les autres lui font des leurs, parce qu'il sait qu'il en est beaucoup qui donnnent de belles paroles, mais peu qui donnent de bons effets.

CLXXXV.

Jamais il ne s'engage de parole qu'il ne soit assuré de pouvoir faire ce qu'on lui demande; ou qu'il n'aît envie de donner ce qu'il promet. Il prévient même, quand il le peut, les désirs de ceux avec lesquels il s'engage, & leur donne tout, quand tout dépend de lui, avant que de leur rien promettre. Il sait qu'aujourd'hui l'on ne se repaît point de paroles,

qui

qui ne ſont que du vent ; & il croit que toutes ces civilitez, & ces offres de ſervices ſont des fanfaronnades, & de civiles tromperies, indignes d'un honnête homme, quand elles demeurent ſteriles, & ſans effet.

CLXXXVI.

Quoi qu'il reconnoiſſe qu'il eſt dangéreux de dire la verité, il ne peut s'empêcher de la dire, ni ſe réſoudre à la trahir. Ce qu'il fait pour menager ceux de qui il parle, c'eſt qu'il la détrempe avec du ſucre de charité, & l'adoucit avec du miel de prudence ; parce qu'il ſait que lorſqu'elle touche au vif, c'eſt la quinteſſence de l'amertume.

CLXXXVII.

Quand il trouve quelque choſe de mal, il ſait en dire ſa penſée ſans biaiſer.

CLXXXVIII.

S'il reprend quelqu'un, il le fait avec douceur, & en peu de paroles ; jamais la paſſion ne s'en mêle : encore ne prend-t'il cette liberté qu'avec ceux qui lui ſont inferieurs, ou familiers.

CLXXXIX.

Rempli d'adreſſe & de diſcretion, quelquefois il emprunte les noms des perſonnes abſentes, ou de celles qui ſont mortes, pour dire à ceux qui l'écoutent, leurs veritez, & leurs faire ſentir indirectement, leur mauvaiſe vie, ſans les choquer.

CXC.

Il a de la prudence; & quand il a à faire un reproche à des gens d'eſprit, il ſe contente d'un geſte, pour leur faire ſentir ſa peine, parce qu'il ſait qu'à un bon entendeur, il ne faut qu'un ſigne.

CXCI.

S'il s'aperçoit qu'ils s'en chagrinent, il n'en vient pas à des invectives, ni à des corrections ouvertes, & véhémentes, (hors que la nature des faits reprehenſibles ne l'exige.) Ce ſeroit jetter de l'huile dans le feu; mais il prend le parti de ſe taire; & c'eſt le meilleur expédient pour les confondre.

CXCII.

Il eſt difficile à tromper parce qu'il ſait pénétrer la verité ; aprofondir les ſecrets ; reconnoître la flatterie ; déveloper les miſtéres ; demêler les intentions ; diſcerner le déguiſement, & voir les choſes en elles-mêmes.

CXCIII.

Il ne prend pas garde, ſi ceux à qui il parle ſont ſots, pour en prendre occaſion de ſe retirer aux ténébres de la flaterie, en les trompant, ou s'ils ſont gens d'eſprit, pour paſſer à la lumiere de la verité, en agiſſant avec eux ſincérement ; de quelque trempe qu'ils ſoient tous, il ſe comporte avec les uns, & avec les autres de la même maniére, avec la même droiture, & la même ſimplicité.

CXCIV.

Quand il s'explique à eux en particulier de leurs moeurs, & de leur conduite, il leur dit ſuccintement ce qu'il en penſe ſans le leur mâcher, parce qu'il ne peut mentir ; & ſans rien pâlier ; parce qu'il ne peut flater.

CXCV.

CXCV.

Il a toûjours pris plaisir à faire voir qu'il préféroit la qualité de bon maître, & de cordial ami, à celle de Juge austére; & qu'il n'a pas moins d'aversion pour la rigueur, & pour la sévérité, que de penchant pour la clémence, & pour la douceur.

CXCVI.

Quelque tort que l'on lui fasse, il ne laisse jamais entrer la haine dans son cœur, pour en chasser celui qui le lui à fait. Il sait que, quand une fois la haine s'est emparée d'un cœur, on ne l'en chasse pas elle-même quand on le veut.

CXCVII.

Il n'a point de rancune; & quelque affront qu'il ait reçû il ne cherche pas à s'en vanger, il sait que quand on s'abandonne à la vengeance on ne s'arrête pas toûjours ou l'on se l'étoit proposé.

CXCVIII.

Différent de ces esprits remuants, & in-

inquiets qui affectent d'être mal avec tout le monde, ſoit par eſprit de contradiction, ſoit par dégoût, il affecte de ne l'être avec perſonne, parce qu'il ſait qu'il ne faut jamais provoquer l'averſion: Qu'elle vient aſſez ſans qu'on la cherche.

CXCIX.

L'ambition ne lui fait rien déſirer. Content de ce que le ſort lui a donné, il en fait plus de cas, que de tout ce qu'il lui à refuſé.

C C.

Il aime la verité, & ne la trahit jamais dans ce qu'il dit, non plus que dans ce qu'il penſe.

C C I.

Ayant fait ſon objet de l'honneur, & de ſon devoir ſa règle, il va de bien en mieux, pratique ouvertement la vertu, & ne ſe ſoucie point ſi on le regarde dans le monde comme un bon homme du vieux temps, pourvû qu'il faſſe ce qu'il doit, & qu'il arrive où il tend.

CCII.

Il ne s'informe ni de la conduite des uns, ni des richeſſes des autres. Toûjours renfermé tout entier en lui-même, il laiſſe le monde comme il la trouvé, & les hommes comme ils ſont, & ne s'embaraſſe de rien que de ſon ſalut.

CCIII.

Si quelquefois il ouvre les yeux, ce n'eſt que pour prendre garde que dans ce ſiécle, la malice à paſſé pour une mode courante, & pour gemir en ſon particulier de ce qu'on y traite la vertu comme une étrangére.

CCIV.

Quand il ne peut vivre comme il voudroit, d'une maniére conſtante, uniforme, & règlée, il vit comme il peut, mais toûjours ſelon les règles de la raiſon, & de l'honnêteté.

CCV.

Il a le naturel bon, l'abord facile, &

la parole douce, mais quand il est nécessaire, il sait se faire écouter, & respecter.

CCVI.

Rien n'est plus pénétrant, ni plus élevé que son esprit, toûjours capable de recevoir les meilleures impressions.

CCVII.

La nature l'a doüé encore d'une mémoire heureuse, & fidelle, qui le fait toûjours souvenir de ce qu'il à fait, afin qu'il ne manque jamais à ce qui reste à faire.

CCVIII.

Sa conception est vive, & facile, ses expressions sont justes & pesées, ses réponces & ses paroles sont moderées & si sages, qu'il n'y a point d'exemple, qu'elles ayent jamais donné le moindre chagrin à personne, & qu'il se soit jamais repenti d'avoir parlé.

CCIX.

Rien de plus affable, ni de plus charmant que son acueil. Tous ceux qui se

ſe retirent de ſa préſence, en ſortent pénétrez de ſon honnêteté.

CCX.

Il ſe connoît parfaitement à toutes choſes.

CCXI.

Il ne ſe caſſe point la tête à vouloir aprofondir le bien & le mal, il a apris qu'une juſtice trop exacte dégénere en injuſtice.

CCXII.

S'il eſt engagé dans le commerce du monde, comme il ſait qu'aujourd'hui il y a des écueils à éviter, il prend ſes meſures, il uſe de diſcrétion, de prudence, & de patience, il employe la réfléxion, le diſcernement, il les envoye épier les périls, ſonder les précipices, & faire le guet, & à la ſuite de ces eſpions fidèles, il marche à pas comptez, il avance lentement, & paſſe ſans rien riſquer, où il y a le plus à craindre.

CCXIII.

Il n'eſt pas comme ceux qui donnent

aveuglement dans les grandes entreprises, qui les embraſſent quand elles ſe préſentent, ſans déliberer avec la raiſon, & ſans conſulter leurs forces, il examine les choſes en elles-même, prévoit leurs ſuites, & raiſonne toûjours.

CCXIV.

Si la raiſon lui refuſe ſon agrément, il arrête court, & ne penſe à rien, ſi elle le lui accorde il avance, ſans que la conſidération, ni la vûë du danger, puiſſent réfroidir l'ardeur de ſon courage.

CCXV.

Il entreprend les choſes les plus difficiles avec autant d'aſſûrance, & d'intrepidité, que les choſes les plus aiſées, & les choſes les plus faciles, avec autant d'ardeur que celles où il y a plus d'obſtacles, & de difficulté : Celles-ci pour ne point ſe relâcher par trop de confiance, celles-là pour ne pas perdre courage a force de trop craindre.

CCXVI.

Comme toutes ſes entrepriſes n'ont jamais

jamais pour but que la piété, la religion, la justice, & la gloire de Dieu, on remarque que soit sur la terre, ou sur la mer, les orages, & les tempêtes semblent en respecter les projets, & ne les traversent jamais.

CCXVII.

Sa grande vertu fait toute son adresse, & toute son industrie: c'est par son moyen qu'il sait s'attirer les respects des uns, les amitiez des autres, & l'admiration de tout le monde, & qu'il fait entrer dans ses vûës le Ciel, la Terre, & tous les Eléments.

CCXVIII.

Il ne s'intrigue point dans les choses qui ne l'importent en rien. L'homme qui est trop intriguant, est le but du mépris, & comme il s'introduit sans honte, il est repoussé avec confusion.

CCXIX.

Jamais il n'est mal dans ses affaires, parce qu'il ne se mêle point de celles des autres; & qu'il ne néglige, ni ne découvre trop les siennes.

CCXX.

Il fait ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il doit, & ce qu'il peut.

CCXXI.

Il n'eſt pas comme ces fous dont l'impertinence va juſqu'à prétendre que tout s'ajuſtera à leur manie, & favoriſera leurs projets.

CCXXII.

Il s'accommode lui-même aux circonſtances; meſure tout au temps, & à la ſaiſon; & s'en ſaiſit, parce qu'il ſait, que ni l'un, ni l'autre n'attendent perſonne; que la ſaiſon donne le point de perfection aux actions, aux paroles, & que le fort de la prudence conſiſte à ſe conformer au temps.

CCXXIII.

Il a beaucoup de circonſpection, beaucoup de précaution, & ne manque pas de pénétration.

CCXXIV.

Dans les négotiations, dans le commerce, dans ſes engagements, en toutes choſes, il donne toûjours dans le monde des témoignages ſi éclatants de bonté, de grandeur d'ame, & de fidélité, que ceux qui veulent aprendre à ſe conduire avec droiture avec leurs aſſociez, & à vivre avec tout le monde ſans artifice, ſans détours, & dans la bonne ſoi, n'ont qu'à fixer les yeux ſur lui, & qu'à contempler ſes exemples.

CCXXV.

Il n'entreprend rien de ſa tête, ni ſans conſeil; il conſulte toûjours les gens d'eſprit, & de probité, & préfere leurs lumiéres à ſes imaginations. Il ſait que celui qui s'engage de ſon chef, ſe charge de toute la haine s'il échouë, & que quand il réüſſit, on ne lui en ſait point de gré.

CCXXVI.

Il n'eſt pas comme ces perſonnes inconſtantes & legeres qui ne ſont bonnes que pour commencer, & qui n'achevent

jamais rien, qui inventent, & qui ne continuent pas, avec qui tout aboutit à demeurer court, & imparfait : ſon eſprit ferme & conſtant, pourſuit courageuſement ſa pointe, va toûjours juſqu'au bout, voit la fin des affaires, ſuë juſqu'à ce qu'il vainque la difficulté, ſe contente de l'aveir vaincuë, & ne profite pas de ſa victoire, toutes les fois qu'il le peut, mais ſeulement quand il veut.

CCXXVII.

Il ne vante jamais ce qu'il à commencé. Tous les commencements ſont défectueux, & l'imagination en reſte toûjours frapée, & prévenuë.

CCXXVIII.

Il n'en parle que quand il le montre ; & il ne le montre, que quand tout eſt achevé. Ce n'eſt rien avant que d'être tout, & quand une choſe commence d'être, elle eſt encore bien avant dans le Rien. Ceux qui vantent leurs heureux commencements ſe flatent de tirer tout à fait une choſe du fond du néant, ou ſouvent ils ont la honte de la laiſſer reſter.

CCXXIX.

CCXXIX.

Il ne s'attache pas ſi fort à la contemplation des choſes hautes, qu'il ne penſe pas du tout à celles qui ſont communes; il donne ſes penſées aux unes, & ne refuſe pas ſon eſprit aux autres.

CCXXX.

Parce qu'il ſait que tout ne doit pas être théorie, qu'il faut auſſi de la pratique, il a ſoin d'aprendre du commerce de la vie, ce qu'il lui en faut, pour n'être ni la dupe, ni la riſée des autres; mais jamais pour avoir occaſion d'en plus paroître, ou de tromper plus adroitement ſon compagnon, ſon rival, ou ſon aſſocié.

CCXXXI.

Il ne donne pas en étourdi dans ſes vûës de ces perſonnes, qui affectent d'être plus civiles que les autres; qui n'ouvrent la bouche que pour faire des compliments, ou donner des loüanges, & qui excedent toûjours dans les uns, & dans les autres, parce qu'il ſait que les

complimens affectez ou excessifs viennent toûjours ou de gens qui trompent, ou de gens trompez.

CCXXXII.

Il est toûjours heureux, parce qu'il sait se règler sur le temps.

CCXXXIII.

Loin d'imiter dans sa grandeur la vanité de ceux qui se croyent fermes, & assûrez dans leurs bonnes fortunes, & qui se tranquilisent sur le bord du précipice auquel leur élévation les expose sans cesse; il est toûjours dans la défiance, & ne se repose jamais sur sa puissance, ni sur ses richesses; mais toûjours sur ses vertus, & sur le bras du Tout-puissant; parce qu'il sait que celui qui ne s'apuye que sur la fortune, tombe aussi-tôt qu'elle change.

CCXXXIV.

Plus il est au dessus des autres, plus il tâche de les contenter, & évite de les offencer en aucune maniere. Il sait que les offences, quoi que petites, faites par les

les Grands à leurs Inferieurs, ne s'oublient jamais, & qu'il y a cette difference entre les injures qu'on reçoit des Particuliers, & celles qu'on reçoit des Grands, que celles-là ne font que laisser quelques impressions fort légeres, au lieu que les injures des Grands frapent l'ame, & causent souvent la mort.

CCXXXV.

Que les gens du monde tâchent de nuire en tout à leurs rivaux jaloux, & envieux de leur gloire. Qu'ils travaillent continuellement à leurs destruction & à leurs ruine, il ne prend pas garde à ce qu'ils font pour se faire à l'égard des siens, une règle de leur conduite insensée à l'égard des leurs: comme il sait que châcun doit agir selon ce qu'il est, & non point selon ce que sont les autres, il fait ce qu'il pense de mieux, mais jamais ce qu'il voit faire de pire.

CCXXXVI.

Il n'use point comme les autres de souplesse avec eux pour les surprendre, & leur porter préjudice, parce qu'il regarde la souplesse & la fourberie com-

me des armes défenduës, dont l'homme de bien ne se sert jamais, il se contente de joindre la galanterie au mépris qu'il fait de leur maligne jalousie, parce qu'il s'aperçoit qu'elle produit bien un meilleur effet que leur vengeance, & qu'il la trouve plus plausible.

CCXXXVII.

Etre fort & savoir vaincre est un avantage, qui n'est pas plus propre à l'Homme qu'au Lion, & à l'Elephant; mais être puissant & humain, pouvoir tout, & savoir pardonner, c'est être en quelque façon au-dessus de l'homme, & ressembler autant qu'il se peut à la divinité. Tel est le caractére de mon Heros. Il pardonne volontiers les outrages qu'on lui fait, & il a toûjours mieux aimé dissimuler l'offence, que se résoudre à la punir, sur tout quand elle ne regarde que sa personne.

CCXXXVIII.

Que ses ennemis le décrient, & le perdent de réputation dans le monde, toutes leurs calomnies ne peuvent aigrir sa douceur, ni vaincre sa patience.

CCXXXIX.

Généreux à leurs égard, il leurs ſouhaite plus de bonheur, qu'ils ne lui ſouhaitent de maux, & ſouvent ceux mêmes qui les ont entendus dire du mal de lui, l'entendent dire encore plus de bien d'eux.

CCXL.

Mais s'il parle bien d'eux à tout le monde, il les ſert encore mieux quand ils ſont dans le beſoin.

CCXLI.

Il ne prend rien au pié de la lettre, ne ſe remplit point l'eſprit de mille chiméres affligeantes, & n'arête jamais devant ſoi ce qui peut lui être un ſujet de chagrin: parce qu'il ſait que c'eſt faire à contreſens que de prendre à cœur, ce qu'il faut jetter derriere le dos, & de s'occuper de ce que l'on ne doit regarder une fois, que pour le détourner pour toûjours.

CCXLII.

Quand il ſent de l'émotion dans ſon

cœur,

cœur, la retenuë ne permet jamais que la colére avance, ſe produiſe, & agiſſe, parce qu'il ſait, que tout ſe fait violemment quand tout ſe fait par emportement ou par colére, que la paſſion bannit la raiſon, & qu'un moment de furie eſt ſuivi d'ordinaire de pluſieurs mois de murmures, & quelquefois de pluſieurs années de repentir.

CCXLIII.

Il ſait calmer & rafroidir ſa bile, quand le reſſentiment l'excite, ou que le chagrin l'échauffe.

CCXLIV.

Il arrête ſes paſſions dans leurs plus violentes fouges, les tient toûjours dans la dépendance & dans le reſpect de ſa raiſon, & ſe contente de dire à celui qui l'a aigri, ou irrité; *Je te battrois bien, ſi je n'étois pas en colére*; mais il ne le touche point.

CCXLV.

Quelques favorables que ſoient les occaſions qu'il trouve de s'en venger, & d'en

d'en avoir raiſon, il ne le fait point, parce qu'il préfere la gloire de pardonner, au plaiſir d'une vengeance victorieuſe.

CCXLVI.

Dans les affaires qui demandent de la déliberation, il ne ſe détermine pas tout à coup. Il ſait qu'il eſt bon de prendre du temps & que l'homme aviſé, ne peut trop l'être.

CCXLVII.

Pour donner il ne prend pas garde s'il y a quelque temps qu'on attend, il regarde ſeulement s'il eſt à propos de donner, parce qu'il ſait que moins il entre de ſaillie, & de paſſion dans la liberalité plus elle eſt loüable.

CCXLVIII.

Il n'a égard ni aux perſonnes, ni à la qualité, ni aux autres avantages de fortune, il ne cherche que la juſtice, ne regarde que le mérite, & proportionne ſes dons & ſes récompenſes à ſa grandeur.

CCXLIX.

Tout ce qu'il donne, il le donne galamment, & de bonne grace. Il engage plus par ſa courtoiſie, & par ſon bon cœur, que par ſa généroſité, & par ſes préſens.

C C L.

Il n'eſt point comme ceux qui font valoir leurs bienfaits par les fréquents refus qu'ils en font, & par la difficulté que l'on a à les obtenir. Honnête & bon à l'égard de tout le monde, il rend ſervice aux uns, & aux autres, pour avoir le plaiſir d'être utile à ſon prochain qu'il n'aime pas moins que lui-même.

C C L I.

Il écoute paiſiblement ceux qui lui font des demandes empreſſées; mais ſi la choſe eſt de conſéquence, ſans leur rien promettre, ni leur rien refuſer d'abord, il leur demande du temps pour prendre ſes meſures, & ne les rebute jamais: parce qu'il ſait que pour éviter la ſurpriſe, il faut écouter à loiſir ceux qui demandent à la hâte.

CCLII.

CCLII.

Il ne ſe preſſe point trop, quelques ſollicitations qu'on lui faſſe; parce qu'il ſait qu'il ne faut jamais ſe hâter de donner, ce que l'on ne peut plus ôter quand on l'a donné, & que les inſiconſiderez qui donnent à la hâte ce qu'ils donnent, ſe repentent toûjours de leur inconſidération, & de leur promptitude.

CCLIII.

Jamais pourtant il ne fait attendre long-temps ce qu'il a envie de donner, parce qu'il croît que ce ſeroit vendre ſes faveurs plûtôt que les accorder.

CCLIV.

Il n'eſt pas comme ceux dont le prémier mot à toute heure eſt *non*. Et avec qui il eſt beſoin d'adreſſe, d'artifice pour leur demander ce que l'on en veut obtenir; il ne ſauroit refuſer perſonne; auſſi ne faut-il point de crochet pour tirer de lui ce qu'on en veut.

CCLV.

Quand il demande quelque chose, de quelque qualité que soit la personne à qui il s'adresse, & de quelque nature que soit la chose qu'il désire, il sait si bien prendre ses mesures & son temps, qu'il n'est jamais rebuté. Souvent même il prépare si bien leurs esprits, qu'ils préviennent ses demandes & ses souhaits.

CCLVI.

S'il a affaire à ces sortes de personnes, dont je viens de parler, qui d'abord & toûjours disent *non* à tout, pour obtenir ce qu'il prétend, il ne leur propose pas, dès la premiére entrevûë ce qu'il désire. Ce seroit imiter l'étourdi: mais après avoir mis en point de vûë la chose qu'il veut avoir, il les tâte avec adresse, il les sonde dans l'intention, temporize, s'il y remarque de la répugnance, prépare insensiblement leurs esprits par plusieurs entretiens, les occupe de quelque chose qui à toûjours du raport avec ce qu'il veut leur demander, mais ne leur montre jamais à plein où il vise, qu'après avoir obtenu deux des faveurs,

qui l'aſſûrent de celles qu'il déſire, de peur qu'ils ne voyent les raiſons de ne pas les accorder.

CCLVII.

Il ſait diſcerner les eſprits, & par une adroite politique, il ſait donner dans l'humeur & dans le caractére d'un chacun & ſe faire *tout-à-tout*. Saint avec les ſaints, docte avec les doctes, ſérieux avec les ſérieux, jovial, & agréable avec les enjoüez, il ne ſe dément qu'avec les libertins, auſquels il impoſe toûjours ſilence par la ſévérité de ſon viſage; & qu'il abandonne, quand il ne peut les retenir.

CCLVIII.

Les anciens Philoſophes affecterent bien d'avantage de paroître ſages, que de l'être en effet. Pour lui au milieu des grandeurs, & des richeſſes, apuyé de puiſſance, & d'autorité, & ſuivi toûjours d'un grand nombre de ſupliants qui l'environnent ſans ceſſe, il eſt celui des hommes qui craint le plus de paroître ce qu'il n'eſt pas, & de n'être point ce qu'il doit être, & qui à mieux ſçu trou-

trouver le ſecret de mêler les maximes de l'Evangile, avec celle du monde.

CCLIX.

Il met le ſouverain bonheur dans l'action. Ainſi perſuadé que l'homme n'eſt ſage qu'autant qu'il opere bien, il préfere la vie d'occupation, comme la plus utile, & la plus honnête, à celle du repos, & du plaiſir.

CCLX.

Sa grande pietié, ſa juſtice, & ſa bonté ſont des reſſorts qui agiſſent d'une maniere inviſible, & ſecrette dans ſon ame, & dans ſon cœur; & par qui ſeules toutes ſes actions ſont autant de prodiges: de ſorte qu'on ne doit point s'étonner de voir chez lui un bonheur conſtant & perpetuel.

CCLXI.

Plus on l'examine plus on découvre en lui de perfections. Different en cela de ces perſonnes impoſantes, qu'on ne peut regarder long-temps qu'on ne change, & de goût, & de penſées, & de

de jugement. Il ſemble même que l'aſpect de ſes vertus diſſipe les défauts des autres; & que par une ſimphatie admirable avec le ſoleil ſon ſimbole, une de ſes plus grandes qualitez ſoit celle de les communiquer.

CCLXII.

On diroit qu'il inſpire ſes lumieres & ſon adreſſe à tous ceux qui le voyent, qui le pratiquent, & qu'il commande; tant ils paroiſſent habiles dans l'éxecution de ſes ordres, de ſes projets, & généralement de tout ce qu'ils font.

CCLXIII.

Si ce qu'il fait lui-même, ne plaît point à quelqu'un, il ne ſe rebute pas. Il eſpére que d'autres en feront cas.

CCLXIV.

Il ne tire vanité ni des aprobations, ni des aplaudiſſements qu'il reçoit, parce qu'il n'ignore point ce que les uns aprouvent, les autres le cenſurent; qu'il y a autant de gouts que de viſage; & autant de difference entre les uns qu'entre les autres.

CCLXV.

Il n'eſt point comme ceux qui ne font jamais rien à propos, & qui cenſurent toûjours tout. Il ne contredit à rien, ni à perſonne parce que la nature ne lui a chauſſé ni l'eſprit, ni le gout de travers.

CCLXVI.

Qu'il y en ait qui repaiſſent leurs caprices d'une vaine préſomption, d'un orgueil mêlé de ſotize, & de folie. Pour lui il ne lui ſemble pas qu'il honore, quand il regarde ; ni qu'il faſſe grace, quand il parle, ou qu'il écoute.

CCLXVII.

Il prend garde de n'être pas ſi homme de bien, que d'autres en prennent occaſion d'être malhonnêtes gens: il ſait allier la candeur & la ſimplicité de la Colombe, avec la prudence & la fineſſe du ſerpent ; & retient dans le reſpect par l'une, ceux à qui l'autre donne occaſion de ſe prévaloir.

CCLXVIII.

CCLXVIII.

Il fait semblant de ne s'aperçevoir pas du soupçon d'autrui, parce qu'il sait, que c'est aller chercher son ressentiment; il tâche seulement de guerir le soupçon par un procédé honnête & sincére, parce qu'il y a de la prudence, & que sa raison le lui conseille.

CCLXIX.

Il n'affecte pas des airs prétieux : il laisse cet exercice aux femmes.

CCLXX.

Il a le don de plaire, parce qu'il a du mérite & de l'agrément, d'où tire son origine *un certain je ne sai quoi* qui sert à lui gagner & à lui ménager la faveur universelle.

CCLXXI.

Simple & complaisant pour tout le monde, ceux qui le fréquentent n'ont pas besoin de se contraindre; il leur laisse toute leur liberté pour se tenir, & pour s'expliquer comme ils veulent.

CCLXXII.

CCLXXII.

Il ſait admirer la politeſſe, & les belles manieres; ſuporter les groſſieretez, & les incivilitez; mais jamais il n'exige qu'on châtie ſes paroles, pour lui parler; ni qu'on affecte un maintien ſérieux, pour paroître devant lui.

CCLXXIII.

Il n'eſt point cérémonieux dans ſes manieres, ni pointilleux dans ſes réponces, parce qu'il ſait qu'il n'y a rien de plus incommode, ni de plus fatigant; que l'on gene le monde par ſes cérémonies & ſes civilitez étudiées; & que l'autre les ennuïe par ſes pointes fades & uſées.

CCLXXIV.

Il n'affecte point d'être plus civil qu'un autre; mais il ne mépriſe point celui qui l'eſt plus que lui.

CCLXXV.

Dans toutes ſes actions. Il paroît tel qu'il eſt. Sa modeſtie y tient toûjours le pré-

prémier rang: & ſa patience ne ſe dément jamais, en aucune occaſion.

CCLXXVI.

Il n'eſt pas ſemblable à ce faux ſage qui ne ſait point s'aſſiſter lui-même, dans les rencontres fâcheuſes. Comme il a l'avantage de ſe bien connoître, il s'aide dans ſes peines, & cherche du remède à ſes afflictions dans ſa fermeté; du ſecours à ſa foibleſſe dans la réfléxion; & de la conſolation à ſes chagrins dans la patience & dans la raiſon.

CCLXXVII.

Il n'eſt pas non plus comme ceux qui augmentent leurs peines faute de ſavoir les porter comme il faut, & qui cédent à la bonne fortune au prémier échec qu'elles leur fait, toûjours craintifs pour de plus grands malheurs. Pour lui froid & tranquille au milieu de ſes plus grandes afflictions, il ſe rend tout ſuportable par la fermeté de ſon grand cœur, & de ſon grand courage. Rien ne le trouble, rien ne l'ébranle, rien ne l'effraye, la fortune même rebutée par ſa conſtance, ſe retire vaincuë: & cherche ail-

leurs un homme plus ſenſible à ſes diſgraces.

CCLXXVIII.

Il ſe ſert ſi bien de ſon intelligence & de ſa pénétration, que par elles il prévient, & confond tous les deſſeins de ſes ennemis; de même qu'il conduit parfaitement par ſon adreſſe toutes ſes négotiations à leurs fin.

CCLXXIX.

Ses amitiez ne ſont pas des amitiez frivoles d'un moment, ou d'un jour; ce ſont des amitiez de toutes les ſaiſons, ſolides, & durables; & qui tiennent beaucoup de la nature du diamant pour la durée, & pour être difficile à rompre, parce qu'il aime véritablement.

CCLXXX.

Il s'aplique particulierement à connoître les perſonnes dont il ſe ſert; & c'eſt par cette étude plus difficile, & plus utile que celle des Livres, qu'il réüſſiit ſi parfaitement dans leur choix, & qu'il démêle avec tant de diſcernement les ſages d'a-

d'avec les indiſcrets, & les politiques d'avec les étourdis.

CCLXXXI.

Il ſe trompe ſi peu dans le diſcernement admirable qu'il ſait faire des uns & des autres qu'on peut aſſûrer avec juſtice qu'il excelle dans l'art difficile, & délicat de diſtinguer l'homme d'avec l'homme; & de connoître à fond la trempe & la portée de l'eſprit de châcun.

CCLXXXII.

Le vertueux, le Philoſophe, & le ſage, ſont auprès de lui les véritables heros, & les ſeuls mortels dignes d'être connus, vûs, & aimez.

CCLXXXIII.

Il eſt invariable dans ſon eſtime, & dans ſa protection, quand il les à une fois donnée; mais comme il ne les donne qu'au mérite, avant que de les lui accorder, il le veut connoître.

CCLXXXIV.

Comme il ſait qu'entre tous ſes amis,

il n'en faut avoir qu'un avec qui l'on soi moins reservé & à qui l'on fasse confidence de ses plus secrettes pensées Il les examine tous; & celui en qui il remarque plus de prudence, plus de fidèlité, plus de docilité, & plus de sincérité, il en fait son confident.

CCLXXXV.

Il ne regarde pas si c'est celui qui lui plaît le plus; qui ait de plus belles maniéres, plus de bien, ou plus de pouvoir; il n'a égard qu'à la capacité, & au bon esprit, parce qu'il sait que le bon esprit d'un ami vaut mieux, & est plus utile que toute la bonne volonté des autres.

CCLXXXVI.

Il lui dit ses vices, & ses vertus, & s'en fait connoître selon tout ce qu'il est; afin qu'il puisse en être corrigé plus facilement, & en recevoir de bons avis selon ses besoins.

CCLXXXVII.

Il lui laisse une pleine liberté de lui parler de ses défauts, & de l'en reprendre,

dre, parce qu'il estime sa correction.

CCLXXXVIII.

Il ne se défie point des autres, mail il n'entretient pas avec eux le même commerce de pensées qu'avec celui-ci, parce qu'une si grande familiarité ne doit pas être commune.

CCLXXXIX.

Mais s'il ne s'ouvre pas également à tous, il a soin du moins de se les rendre tous également bien affectionnez par sa douceur, par sa tendresse, & par ses bons services.

CCXC.

Personne n'a jamais rempli si bien que lui le caractére d'un fidèle & d'un généreux ami. Les exemples qu'il en donne toutes les fois que l'occasion se présente, par les paroles, par les démonstrations, & par les effets, font voir que tout est parfait, & que tout est rare en lui: il accompagne même les témoignages de son amitié d'un certain tour de délicatesse, qui n'est commun à personne:

ne : & fait très-bien connoître que l'esprit n'a pas moins de part que le cœur aux mouvements de sa bienveillance, & de sa générosité.

CCXCI.

Tous ses amis lui gardent en tout temps une fidelité inviolable, & si quelqu'un est assez malheureux & assez lâche pour avoir seulement la pensée d'en manquer, le repentir le suit de si près, que ce monstre de perfidie est plûtôt étouffé dans son cœur, qu'il n'a eu le loisir de s'y former.

CCXCII.

Il cherche sans cesse les occasions d'obliger, avec cette distinction si glorieuse dans la corruption du siécle, qu'il sert ses amis & autres pour le seul plaisir qu'il y trouve.

CCXCIII.

Quelque avantageuse que soit la situation ou son mérite l'a mis, elle ne donne point d'atteinte à ses belles inclinations; & pour avoir l'estime de grands

qu'il pratique plus ordinairement, on ne le voit pas moins facile à écouter les plaintes de ceux d'entre les pauvres qui ont recours à lui.

CCXCIV.

Sans fierté, ſans arrogance, mais rempli de douceur, & d'amitié pour tout le monde, il ſe laiſſe aborder aiſément, parce qu'il craint le ſort de ces hommes qui deviennent incurables, à cauſe qu'ils ſe rendent inacceſſibles; & qui ſe précipitent, parce que perſonne n'oſe les approcher pour les en empêcher.

CCXCV.

Implacable envers lui-même, il ne ſe pardonne pas les moindres fautes pour éviter la cenſure, & le blâme: mais indulgent à l'égard même de ceux qui ne le ſont qu'envers eux-mêmes, il ne condamne perſonne par paſſion, ni par ſaillie, excuſe tout le monde par bonté, & ſon ingenuité lui fait tout interpréter favorablement pour entretenir la paix, & conſerver l'union.

CCXCVI.

Il eſt honnête, charitable, indulgent. Il aime mieux s'expoſer à être repris lui-même de trop de douceur, en n'accuſant que d'inadvertance celui qui a manqué, que de donner dans le jugement, & dans l'erreur, en voulant curieuſement pénétrer dans ſon intention, & en la condamnant comme mauvaiſe.

CCXCVII.

S'il ſait ſurprendre, & s'attirer l'affection, l'eſtime, & les bonnes graces de tous ceux qui les voyent, ou qui l'écoutent, c'eſt qu'il eſt prévenant, obligeant, humble dans ſes démarches, prudent dans ſa conduite, & qu'il fait remarquer à tout le monde dans ce qu'il dit, je ne ſai quoi de grand, de ſincére, & de raiſonnable, ſans y faire entrevoir à perſonne rien de fier ni d'impérieux. La bonté de ſon cœur eſt en un mot le charme innocent qu'il employe, pour ſe gagner celui d'un châcun.

CCXCVIII.

Il s'eſt ſi fort attiré par ſes vertus, l'a-

mour

mour & la vénération de tous ceux qui dépendent de lui, qu'ils ne ſe reprochent d'autre défaut à ſon égard que celui de ne pouvoir autant l'aimer, qu'ils avouënt qu'il le mérite. Ils ne font des vœux que pour ſa conſervation & pour ſon bonheur. Ils n'en connoiſſent point pour eux de plus grand, que celui de le poſſeder, de le voir, de le ſervir, & de lui parler toutes fois & quand qu'ils le déſirent. Tout le reſte leurs eſt indifferent.

CCXCIX.

S'ils le voyent attaqué de quelques maladies fâcheuſes, tous à l'envie lui préſentent auſſi-tôt des remèdes, & ſont châcun en particulier, ſi pénétrez de ſon mal, qu'ils en reſſentent en eux-mêmes le ſoulagement, à meſure qu'ils en aprennent quelque diminution. Ceux qui ne peuvent procurer d'adouciſſements à ſes douleurs, vont en chercher à leurs craintes aux piés des Autels. Les larmes, les gemiſſements, les jûnes, les aumônes, les priéres, les ſacrifices, & tout ce qu'ils croyent capable de fléchir la miſéricorde du Tout-puiſſant, eſt employé ſans relâche à en implorer la guériſon, & la longueur de ſa maladie ne

ſert pas moins à faire admirer ſa patience, qu'à faire éclater la force, & la conſtance de leurs dévoüement.

C C C.

Ce qui ſurprend, & ce qui étonne dans ces conjonctures, c'eſt de le voir, tout ſouffrant qu'il eſt, moins émû de ce qu'il ſouffre, que ſes amis qui l'environnent, & qui ſemblent ſeuls le reſſentir, & y ſuccomber.

C C C I.

Il n'eſt pas comme ceux qui lorſqu'ils ſont malades laiſſent les ſecours humains, ſoit par avarice, ſoit qu'ils ſoupçonnent les Médecins d'ignorance, de malice, d'intérêt, & la Médecine elle-même d'impuiſſance; pour lui il a recours aux Médecins parce qu'il eſt dans l'ordre de Dieu de le faire; s'en raporte à leur bonne foi; & ne néglige rien de tout ce qu'ils ordonnent, parce qu'il ſait que Dieu le lui défend; mais c'eſt en Dieu ſeul qu'il met toute ſa confiance, parce qu'il ſait que Dieu ſeul eſt le maître abſolu de ſa guériſon, que c'eſt lui ſeul qui donne aux plantes les vertus qu'el-

les ont de purger, & qui fait operer en bien les Médecines & les remèdes que les Médecins apliquent ſouvent au hazard.

CCCII.

Quelque petit même que ſoit le mal, il ne le néglige point. Il ſait qu'un mal ne vient jamais tout ſeul, que les maux ſe tiennent comme des chaînons, & que quoi qu'un pas gliſſant ſoit peu de choſe, il ne laiſſe pas ſouvent d'être ſuivi d'une chûte fatale, ſans qu'on puiſſe ſavoir ou le mal aboutira.

CCCIII.

Il contrecare la nature, la douleur, & ſes paſſions, & tâche de rendre ſon eſprit ſouple & docile, & ſon humeur commode, & aiſée, afin de n'être à charge à perſonne, & d'édifier tout le monde.

CCCIV.

S'il meurt il eſt regretté, parce qu'il ſe fait aimer pendant ſa vie, par ſa bonne foi dans le commerce, par ſon intégrité dans l'exercice de ſa charge, par ſa fidélité dans ſes promeſſes, par ſon

attache à la vérité; par la tendresse de sa compassion à l'égard des affligez, par sa cordialité, par sa douceur, en un mot pour avoir servi & contenté un châcun.

CCCV.

Il mesure sa vie comme un homme qui a peu & beaucoup à vivre. Il la partage & la distribuë par vertu, & par choix, parce qu'il sait qu'une vanité bien entenduë la rend heureuse, & sa prévoyance lui fait fixer des endroits, où il puisse de temps à autre faire comme des poses, parce qu'il sait qu'une vie qui n'a point de relâche est pénible, comme une longue route, ou l'on ne trouve point d'hôtelerie.

CCCVI.

Il est juste dans ses actions, honnête dans la conversation; & suporte avec bonté l'humeur fâcheuse de ceux qu'il fréquente.

CCCVII.

Il plaît à tout le monde dans tout ce qu'il fait, & dans tout ce qu'il dit, parce

ce qu'il s'attache toûjours & dans ce qu'il dit & dans ce qu'il fait, à l'agréable. S'il donne du chagrin à quelqu'un, ce n'eſt qu'à l'envieux.

CCCVIII.

S'il a à vivre avec des perſonnes bouruës qui ayent l'eſprit revêche, & malfait, ou dont l'humeur ſoit mauvaiſe, & difficile, pour ſe ſoûtenir contre, il cherche des forces dans ſa complaiſance, de la complaiſance dans ſa douceur, de la douceur dans ſa patience, de la patience dans ſa vertu, & de la vertu dans ſa raiſon.

CCCIX.

Il écoute ce qu'elles diſent, & ne leur répond rien d'aigre, ni de contrariant, & quoi qu'il ſouffre, en tâchant peu à peu de s'y faire, & de s'accoûtumer à leurs maniéres, il ne ſe plaint de rien, & ne les contrepointe ſur rien.

CCCX.

Sa prudence n'eſt jamais endormie; & quelque jugement qu'ayent ceux qui
lui

lui parlent, elle ſait toûjours le meſurer, & en reconnoître l'étenduë, & la profondeur au juſte.

CCCXI.

Il s'attache plus à connoître le caractére des eſprits qu'à connoître la vertu des herbes & des pierres, parce qu'il à tous les jours quelque choſe à négocier avec les uns, & qu'il n'a beſoin des autres que par accident.

CCCXII.

Le vice à beau ſe parer des habits de la vertu, & ſe couvrir de la nobleſſe de ſes Partiſans, ils ne ſauroient ſe déguiſer ſi bien qu'il ne le reconnoiſſe toûjours, par tout où il eſt, pour ce qu'il eſt.

CCCXIII.

Qu'il ſoit devenu à la mode. Que tout le monde le pratique. Que les puiſſants même le défendent, & s'en faſſent gloire, pour ſe trouver avec les plus grands Perſonnages il n'en a pas plus de crédit, & le Sage que nous caracteriſons, n'en à ni moins d'horreur, ni moins de zéle pour

pour le combattre. Au contraire comme une tâche ſur une étoffe d'or, choque bien plus la vûë que ſur de la burre, ou du droguet, plus la perſonne vitieuſe eſt diſtinguée des autres, & élévée ſur le commun, plus ſon vice lui paroît odieux & inſuportable.

CCCXIV.

Il n'eſt pas comme certains Sages du monde, qui s'arment, & qui ſe déclarent à la vérité contre leurs vices, mais qui en aiment quelques-uns qu'ils épargnent, & qu'ils choient. Naturellement plein d'horreur pour le vice, & de haine pour ſes propres défauts, ceux où il s'eſt plû d'avantage, ſont ceux qu'il châtie avec plus de ſévérité, quand il les connoît; qu'il traitte avec plus de rigueur, & qu'il tâche toûjours de détruire les prémiers.

CCCXV.

Il n'a point, & ne veut point avoir de commerce avec l'impie, & le méchant. Il a reconnu qu'à traiter avec lui il n'y avoit de ſûreté ni pour le corps, ni pour l'ame; que dans le commerce, il n'al-

n'alloit pas de bonne foi, & qu'on ne pourroit plus compter ſur ſa parole, que ſur ſon amitié.

CCCXVI.

Il évite auſſi ſoigneuſement la compagnie de l'homme qui n'a point d'honneur, parce qu'il ſait que celui qui ne fait point d'eſtime d'une bonne réputation, ne fait pas grand cas de la vertu, que le mépris de celle-ci tire ſa naiſſance du mépris de celle-là, & qu'il eſt rare, pour ne pas dire impoſſible de trouver autre choſe que des inclinations lâches & mâuvaiſes dans un cœur, où l'on ne trouve aucun principe d'honneur.

CCCXVII.

Il n'a de liaiſon qu'avec ceux qui ſe font une règle de leurs devoirs, parce qu'il ſait qu'ils écoutent leurs conſcience, & qu'ils agiſſent toûjours ſelon ce qu'ils ſont.

CCCXVIII.

Il aime les eſprits francs & ſinéres à cauſe que la flatterie lui déplaît, les hom-

hommes de bien, parce qu'eux, & lui ſe reſſemblent, il les louë les uns & les autres à cauſe de leurs vertus ; il recherche leurs amitiez, parce qu'elles ont toûjours pour fondement l'honneur, & la bonne foi, mais quelques perfections qu'il remarque en eux, il les leurs diſſimule, & ne ceſſe de les porter à ſe rendre plus parfaits, parce qu'il croît qu'il n'y a point d'homme ſi bon, qui ne puiſſe être encore meilleur.

CCCXIX.

S'il voit quelqu'un tomber en quelque faute, il le ſuporte, parce qu'il a de la douceur, & de la charité ; il l'excuſe même à cauſe de la fragilité humaine ; mais il ne s'en ſert pas par prudence & par raiſon, & ſe garde bien de l'irriter par d'aigres remontrances ou par des reproches hors de ſaiſon, parce qu'il n'ignore point, qu'il n'y a pas de méchant qui ne puiſſe devenir encore pire, & que c'eſt aigrir le mal que de vouloir y remedier trop tôt & inconſidérement.

CCCXX.

Il n'eſt pas comme ceux qui croyent tou-

toûjours plus volontiers le mal que le bien. Il ſe conduit avec beaucoup de prudence à l'égard de ſon prochain, & comme il ſait que l'infirmité & la foibleſſe de la nature porte à la médiſance de même qu'au mal, il n'ajoûte pas foi legerement au prémier venu.

CCCXXI.

Il ne croit point tout ce qu'on lui dit, ni tout ce qui lui vient dans la penſée; mais il peſe toutes les choſes ſelon Dieu, avec circonſpection, & loiſir.

CCCXXII.

Quand il doit croire, il croit d'autant plus aiſément qu'il ne ment jamais, mais il ſe rend incrédule quand, & autant de temps que ſa raiſon le veut.

CCCXXIII.

Jamais il ne juge ni ne décide rien du caractére de qui que ce ſoit; mais quand il s'y trouve obligé, il veut entendre la perſonne, parce qu'il ſait que *l'on connoît les métaux au ſon, & les perſonnes au parler.*

CCCXXIV.

CCCXXIV.

Il pardonne aux autres comme s'il manquoit lui-même tous les jours, parce qu'il entre dans leurs foiblesses; mais il s'abstient de manquer comme s'il ne pardonnoit à personne, parce qu'il aime l'ordre, & qu'il craint le scandale.

CCCXXV.

Mais s'il n'écoute jamais trop ce que certaines gens disent des autres; il se soucie fort peu de ce que quelques particuliers disent de lui. Il sait que la plus grande partie du monde aujourd'hui ne parle que par envie, par intérêt, ou par passion; que les uns flattent, parce que leur ambition veut se produire, & que les autres exagerent parce que leur jalousie remuë leur bile; & que leur rancune veut se vanger.

CCCXXVI.

Different de ceux qui mettent leur bien être à faire que les autres ne soient rien, il corrige en ses amis les défauts qui les empêchent d'être, ou de devenir quel-

quelque choſe; il avance tous ceux qui dépendent de lui, quand il le peut, mais jamais il ne cherche à nuire à perſonne.

CCCXXVII.

Il n'a jamais plus d'affaire que quand il n'a rien à faire; parce qu'il donne alors tout ſon loiſir à cultiver ſon eſprit.

CCCXXVIII.

Il ne ſe charge ni d'occupation, ni d'envie, c'eſt vivre en foule, & s'étouffer.

CCCXXIX.

Il ne conſume point le prétieux temps de la vie en des exercices méchaniques, ni dans l'embarras des grandes affaires, c'eſt un malheur qui lui paroît égal de part & d'autre.

CCCXXX.

Il n'eſt point comme ceux qui boiteux de volontez & de jugement, ſe jettent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, ſolide dans ce qu'il veut, il n'éprouve jamais de flux ni de reflux dans

ſes paſſions ni dans ſes ſentiments.

CCCXXXI.

Il fait toûjours de bon gré, & au commencement, ce que le fou ne fait jamais qu'à la fin, & par contrainte.

CCCXXXII.

Il ne fait rien par caprice, il ſait que le caprice aproche beaucoup de la paſſion, & que d'ordinaire il fait tout à rebours.

CCCXXXIII.

Il voit d'abord ce qui ſe doit faire de bonne heure, ou à loiſir, & l'éxécute avec plaiſir, & réputation.

CCCXXXIV.

Il n'entreprend rien que d'honnête, & ne fait rien que d'honorable. Il aime même mieux vivre oiſif dans ſa maiſon, & inconnu dans le monde, que faire choſe qui puiſſe préjudicier à l'eſtime, & à la bonne opinion qu'on a de lui, parce qu'il ſait qu'il eſt plus honteux de perdre ſa réputation, que de n'en point aquérir.

CCCXXXV.

Il veille ſur tout dans tout ce qu'il fait, à ce que ſes vûës ſoient bonnes, ſes motifs plauſibles; & ſes intentions droites.

CCCXXXVI.

Il ne s'entête jamais de ce qu'il voudroit faire, quand il ne le doit pas: n'entreprend rien mal à propos, & à l'étourdi: ni ne commence rien à contretemps, ni ſans avoir examiné les ſuites. Qui s'eſt chauſſé l'entendement à rebours au commencement, continuë de même dans tout le reſte.

CCCXXXVII.

Il n'eſt pas comme ceux qui ſe font un engagement de leurs bevûës, & qui lorſqu'ils ont commencé de faillir, croyent qu'il eſt de leur honneur de continuer, ſi ſon cœur l'accuſe, ſa bouche ne le défend pas, une promeſſe imprudente, ni une réſolution mal priſe ne lui impoſe point d'obligation; il aime mieux ne paroître pas fidèle, quand il s'eſt enga-

engagé à la hâte, que de blesser sa conscience en faisant ce qu'il avoit trop indiscretement promis de faire, quand la réfléxion lui fait reconnoître que ce qu'il a promis n'est point juste, & ne pas continuer sa prémiere bêtise, que de paroître constant impertinent.

CCCXXXVIII.

Quand il veut faire quelque chose, dont l'issuë ou l'aprobation lui paroissent douteuses, il tire quelque coup en l'air pour sonder ses volontez; il avance lentement, & tate auparavant que d'apuyer le pié pour reconnoître où il peut le placer sûrement.

CCCXXXIX.

Quelquefois même il parle de son dessein, comme de celui d'une tierce personne, pour savoir s'il sera bien reçû, ou non: & s'il doit poursuivre ou désister, parce qu'il est quelquefois de la prudence de s'assûrer par ces sortes de tromperies innocentes, de l'aprobation, & de l'esprit de certaines personnes, sur tout de celles que l'on soupçonne contraires, & répugnantes.

CCCXL.

CCCXL.

Il n'amuſe pas ſon eſprit de cent chimeres differentes, ni ne ſe propoſe pas mille choſes à la fois comme les Capricieux.

CCCXLI.

Il ne change pas à chaque inſtant de penſées, & ne ſe contrarie pas lui-même comme l'inconſtant.

CCCXLII.

Il ne ſe propoſe que peu de choſes, mais qui ſont toutes ſolides, réelles, & utiles, parce qu'il ſait, qu'il eſt de la prudence d'aller toûjours au plus ſeur, & qu'il vaut mieux entreprendre peu & réüſſir dans ſes entrepriſes; que former beaucoup de beaux, & de grands deſſeins, & échouër honteuſement.

CCCXLIII.

Il ne ſe relâche jamais de ſon devoir, parce qu'il craint les reproches de ſa conſcience, & qu'il ſait que l'envie qui s'attache aux moindres imperfections, à

à toûjours les yeux ouverts ſur lui pour le conſiderer, remarquer ſes fautes, & divulguer ſes égarements.

CCCXLIV.

Il a de l'adréſſe, mais il ne manque jamais de religion. Et ſa pieté même lui fait prendre autant de ſoin pour ſe précautionner contre les embûches des autres, que la fineſſe en fait prendre aux autres pour le tromper, & pour le ſéduire.

CCCXLV.

Comme il ſait que les rencontres favorables paſſent incontinent, il les épie avec une grande attention, & une grande vigilance, & dès qu'elles paroiſſent, il les prend de volée.

CCCXLVI.

Il n'eſt pas comme ceux qui prennent le repos au commencement, & qui laiſſent le travail pour la fin, il attend à ſe repoſer qu'il ſoit au bout de ſa carriere. Faire autrement, c'eſt commencer, par où il faut finir.

CCCXLVII.

S'il réüſſit dans ſes projets, il ne s'en glorifie point, mais il remercie Dieu, qui l'a permis, & n'en attribuë jamais rien à ſa prudence.

CCCXLVIII.

S'il échouë il ne s'en chagrine point, parce qu'ayant pris les meſures les plus juſtes & les meilleures, il n'a rien à ſe reprocher, il ſait d'ailleurs que les affaires dépendent d'une infinité de cas fortuits, que la réüſſite eſt un rare bonheur, & que le plus court, & le meilleur eſt, de faire en tout une bonne raiſon.

CCCXLIX.

Les malheurs qui lui arrivent, l'affligent toûjours moins que les autres, parce que la défiance le prépare à tout, & que les pertes, & les autres événements fâcheux ne le ſurprennent jamais. Celui qui a prévû le mal, en eſt moins affligé quand il arrive. Il n'y a point de pas dangéreux pour ceux qui s'y attendent.

CCCL.

Il n'eſt point du nombre de ceux qui eſtiment plus une once de bonheur que des quintaux de mérite, & de ſageſſe, il fait plus de cas de la vertu toute ſeule que de toutes les richeſſes du monde, & même que du monde entier.

CCCLI.

Rien ne lui manque parce qu'il ſe tient lui-même lieu de toutes choſes, & que tout ce qu'il a, eſt toûjours avec lui.

CCCLII.

Quelque inconſtant & phantaſque que l'on vante la fortune, il ne s'aperçoit jamais qu'elle change pour lui, parce qu'il ſait s'accommoder à ſes caprices, & changer de conduite ſelon les temps & les affaires.

CCCLIII.

Cette fiére adverſaire en lui prenant tout, ne lui ôte rien, parce qu'il lui rend tout de bonne grace. Auſſi rien ne le

chagrine, les traverſes, les afflictions, les accidens, rien ne le trouble; au contraire à l'aide de ſa patience, & de ſa vertu, il ſait ſe faire un triomphe de ſa propre défaite.

CCCLIV.

Ordinairement il n'attend pas que cette volage l'abandonne, & lui tourne le dos, ſage & prudent, il prend ce qui eſt ſur le jeu, l'emporte, & la prévient par ſa retraite.

CCCLV.

Il voit ce qui ſe paſſe parmi les hommes de plus inſuportable, & de plus charmant, ſans en avoir trop d'inquiètude, ni trop de joye.

CCCLVI.

Rien ne lui paroît extraordinaire, parce qu'il a toûjours devant les yeux la grandeur de l'Univers, & celle de l'Eternité.

CCCLVII.

Il borne ſes déſirs, & n'a d'ambition que pour le Ciel.

CCCLVIII.

CCCLVIII.

Il n'eſt pas comme ceux qui ne reſpirent que pour l'argent, il ſait ce qu'il vaut, & le mépris qu'il en doit, & qu'il en faut faire.

CCCLIX.

S'il n'en a point, il n'en eſt pas plus triſte; parce qu'il ne s'en ſoucie point, ou peu. Il s'en conſole même, & s'en réjouït, parce qu'il ſait que châcun accuſe l'argent d'être toûjours avec de la canaille: & de n'avoir pour camarades que les plus grands Scelerats du monde.

CCCLX.

Quand il en a, ce qu'il en a, eſt moins à lui qu'aux autres; car il s'en défait par ſes glorieuſes liberalitez, & s'en ſert à faire plaiſir à tout le monde.

CCCLXI.

Il en conſerve néanmoins par prudence pour ſes néceſſitez préſentes, & à venir, mais peu; encore ne s'amuſe-t'il

pas à le compter, ni à le manier continuellement par attache. Il laiſſe ce ſoin, & ce ſouci à l'Avare.

CCCLXII.

Il n'a pas trop d'avidité pour les Sciences humaines, il ſait qu'elles cauſent toûjours la diſtraction, & ſouvent les illuſions. Il ſe contente d'en aprendre ce qu'un honnête homme n'en doit, & n'en peut ignorer qu'à ſa honte.

CCCLXIII.

Il devore les bons Livres, en tire la nourriture de ſon ame, & en fait les délices de ſon eſprit: il n'eſt point comme ceux qui liſent indifferemment, & à la hâte tout ce qui tombe ſous leurs yeux, & qui font dans leur mémoire, & dans leur entendement un galimatias, qu'on ne ſauroit débroüiller. Il choiſit les meilleurs Auteurs, ſur chaque matiere, lit peu, réfléchit beaucoup, & s'atache toûjours à ce qu'il y a de bon pour en faire ſon profit.

CCCLXIV.

Il n'eſt pas comme ces Savants du mon-

monde, qui recherchent d'avantage dans leurs études, la Science que la vertu. Il sait que l'orgüeil à côûtume de rendre ces sortes de personnes insuportables dans leurs insolences, & de les faire tomber dans l'erreur; & qu'ils ne receuillent que peu, ou point de fruit de leur aplication. S'il lit, ou s'il étudie, c'est pour se rendre meilleur & plus parfait, plûtôt que pour avoir occasion d'en paroître plus sçavant aux yeux du monde.

CCCLXV.

Il préfere la Science de se connoître lui-même, de règler sa vie, & de moderer ses passions, à celle qui n'envisage que l'utilité des autres.

CCCLXVI.

Il ne s'embarasse point de toutes ces questions qui occupent les esprits des hommes du monde; & qui sont aussi inutiles qu'elles sont agréables & curieuses. Il y a de l'imprudence, dit-il, à négliger les choses utiles & nécessaires pour s'apliquer à des curiositez dangéreuses: & c'est être fou, & extravagant que de s'occuper d'autre chose que de ce qui sert au salut.

CCCLXVII.

Sur ce pié, il y a mille choſes dont les curieux rempliſſent leurs eſprits, & chargent leur mémoire, qu'il néglige, & qu'il dédaigne d'aprendre, parce qu'il ſait qu'il y a mille choſes dont la connoiſſance n'importe que très-peu, & même point du tout à l'ame.

CCCLXVIII.

Il eſt ſçavant ſans orgüeil; Il décide ſans préoccupation; Son diſcernement eſt toûjours plein d'une juſteſſe délicate, & il reprend avec bonté.

CCCLXIX.

Different de ces Docteurs vains & glorieux, qui cherchent à paroître & à éclater, il a moins de vanité que de crainte des talents, & de la Science qu'il a reçû, parce qu'il ſait que plus on a de lumieres, plus on recevra de châtiment, ſi la ſainteté de la vie n'y répoud.

CCCLXX.

Quand il parle il ne s'écoute point parler, parce qu'il y a du faste, de l'amour propre, & de la folie. Il ne s'arête pas non plus en parlant, à dessein de faire remarquer qu'il trouve bon ce qu'il dit; il sait qu'il sert de fort peu d'être content de soi-même, si l'on ne contente pas les autres.

CCCLXXI.

Sans prévention pour lui, & sans préjugé contre qui que ce soit, il ne croît pas que ce qu'il pense soit admirable, & meilleur que ce que les autres disent; il tâche seulement de bien dire, & ne s'en flatte pas, parce qu'il sait que toute vaine opinion procéde d'un grand fond d'orgüeil, & que l'estime de soi-même, est une odieuse présomption, punie d'ordinaire d'un mépris universel.

CCCLXXII.

Il est toûjours sage, mais il affecte quelquefois de ne pas l'être, parce qu'il sait qu'en de certaines circonstances la

ſageſſe eſt hors de ſaiſon, & que ſouvent le plus grand ſçavoir eſt de ne rien ſavoir, ou du moins d'en faire les ſemblants.

CCCLXXIII.

Il ne conteſte & ne contredit jamais, parce qu'il ſait qu'à contredire, & à conteſter on ſe rend ridicule; & que peu à peu on devient inſuportable.

CCCLXXIV.

Ingenieux & ſubtil, s'il entrevoit des difficultez dans ce qu'on dit, & dans ce qu'il entend, il les propoſe & en demande l'éclairciſſement pour s'inſtruire, plûtôt que pour embaraſſer qui parle, & ſe faire connoître ſpirituel & pénétrant.

CCCLXXV.

En les propoſant il ne dit rien à deſſein, ni d'étudié pour ſe faire admirer; Il dit ſeulement ce qu'il faut pour ſe faire entendre, & vient toût d'un coup au nœud de la difficulté, parce qu'il ſait qu'on ſe laſſe & que l'on laſſe les autres en faiſant un circuit ennuyeux de paroles.

CCCLXXVI.

CCCLXXVI.

Il écoute les réponſes qu'on lui donne. Il les aprouve quand elles ſont juſtes; mais quelques mauvaiſes qu'elles ſoient, il ne les mépriſe point, ne s'en rit point, & jamais ne s'en prévaut.

CCCLXXVII.

Parmi les hommes qui ſe piquent de belles Lettres on en trouve une infinité que leur Science rend impatients; qui ne peuvent rien entendre de ſimple ſans murmurer, ni ſans ſe plaindre; que les piéces même les plus éloquentes contentent à peine. Pour lui avec toutes ſes connoiſſances, il tolére les ſottiſes des plus groſſiers, parce qu'il ſait que la meilleure maxime de la vie, c'eſt de ſouffrir, & laiſſe débiter aux plus ignorants, leurs plus méchantes raiſons, ſans les rebuter, ſe ſouvenant qu'il n'a pas toûjours ſçu ce qu'il ſait, qu'il en eſt qui ſavent infiniment plus qu'il ne ſait, & qui ſouffrent autant de lui, que lui des autres, & que pour arriver à la perfection où il ſe trouve, il a peut-être été encore plus incommode aux autres qu'on ne lui eſt à charge.

CCCLXXVIII.

Il compatit à l'impuiſſance de celui qui ne peut s'expliquer. Il excuſe l'ignorance de celui qui ne ſait pas le faire, & quand la civilité le lui permet, il aide la tardité de celui qui s'explique mal, ou avec peine.

CCCLXXIX.

Il ſuporte les défauts des uns, & des autres, avec beaucoup de tendreſſe & de patience. Il en fait même l'exercice de ſa vertu, parce qu'il ſait que c'eſt de la ſouffrance que naît cette ineſtimable paix qui fait la félicité de l'homme ſur la terre.

CCCLXXX.

Il n'eſt pas non plus comme ces faux Doctes, qui tout remplis d'eux-mêmes ſont encore eſclaves de leurs volontez, & idolâtres de tout ce qu'ils penſent. Sans attache pour ſes ſentimens, il fait conſiſter ſa gloire à s'en défaire dès qu'on lui en fait entrevoir le faux, tandis que ces autres mettent leur point d'honneur

à

à défendre par malice, les paradoxes les plus absurdes, quand ils les ont produits, seulement pour n'avoir pas la honte de se retracter.

CCCLXXXI.

Il ne s'entête ni d'opinions, ni de systêmes. Celui qui paroît le plus raisonnable est celui qu'il embrasse, encore ne se fait-il point une peine d'en changer, quand on lui en fait remarquer & sentir le foible, & qu'on lui donne pour un autre de plus grandes probabilitez; parce qu'il croît que c'est donner dans la folie, que d'être opiniâtre, & attaché à son Sens.

CCCLXXXII.

Il quitte toûjours la dispute, avant qu'elle commence de s'échauffer, parce qu'il s'est aperçû, que les longues disputes dégénerent souvent en querelles, & engagent presque toûjours dans des reproches impertinents, & hors de saison.

CCCLXXXIII.

Plus il a de mérite, moins il croit en avoir.

avoir. Ainſi que les autres s'imaginent être des prodiges de Science, & de vertus, il ſe regarde comme un néant, comme un ignorant; & jamais ne ſe figure avec les inſenſez, une belle fortune, parce qu'il ſait bien que la vaine imagination à pour Boureau la Réalité qui la détrompe.

CCCLXXXIV.

Loin de s'élever dans ſes connoiſſances, il s'humilie dans ſon ignorance, parce qu'il reconnoît que quelque grande que ſoit la multitude des choſes qu'il ſait, le nombre de celles qu'il ignore, eſt encore infiniment plus grand.

CCCLXXXV.

Il ſe croît toûjours moins prudent, moins ſenſé que les autres; & quoiqu'il ſache, il croît tout le monde capable de l'inſtruire, parce qu'il eſt vuide de ſuperbe, & de préſomption.

CCCLXXXVI.

Que les hommes du monde tirent vanité de leur ſçavoir; & faſſent briller leurs

leurs lumieres, pour être applaudis & admirez; pour lui avec toute sa Science, il aime à être inconnu, & méprisé; & ne se soucie de rien moins que des aplaudissements, & des loüanges des hommes.

CCCLXXXVII.

Il craint de paroître dans le grand Monde, il en évite l'occasion; il se renferme, & voudroit se cacher à lui-même, parce qu'il est humble, & intérieur. Mais comme l'attention commune se reveille par l'indifference généreuse de celui qui ne se soucie pas de faire connoître son mérite, tout le monde ouvre les yeux pour le regarder, & admirer en lui, des perfections qu'il se cache, mais qu'il ne peut soustraire; & châcun à l'envie donne à son mérite les loüanges qu'il refuse à ses propres vertus.

CCCLXXXVIII.

Il méprise le monde & le fuit. Jamais on ne le voit dans ces lieux publics, ou les méchants s'assemblent pour tendre des piéges à la vertu, & concerter la perte de l'innocence.

CCCLXXXIX.

CCCLXXXIX.

Il n'eſt jamais moins ſeul que lorſqu'il eſt ſeul; parce qu'alors, il eſt avec ſa raiſon, qui lui tient lieu des plus agréables compagnies.

CCCXC.

Il la conſulte avec confiance comme un diſciple ſon maître; il l'écoute avec une attention reſpectueuſe, comme un enfant ſon Pere, & profite de ſes réponſes & de ſes avis, comme un ami fait de ceux de ſon meilleur ami.

CCCXCI.

Il eſt moins content par tout ailleurs que dans cette agréable ſolitude, parce que par tout ailleurs il n'a pas de plus bel entretien, ni de plus grand plaiſir que ceux qu'il a, & qu'il goute avec elle.

CCCXCII.

Il eſt toûjours capable de faire tout par ſoi, parce qu'il eſt toûjours à ſoi, & qu'il ne ſe paſſionne jamais.

CCCXCIII.

Il conçoit & penſe bien. Il raiſonne toûjours juſte, & ne ſe ſoucie pas de paſſer pour ſubtil, pourvû qu'il ait le don de convaincre par ſes raiſons, & qu'effectivement il ſoit ſolide dans ſa ſimplicité.

CCCXCIV.

Contraire à ces Grands du monde qui ne ſe font des favoris, & des confidents, que pour ſe décharger ſur eux de la haine publique, en cas que par leurs violences, ou par leurs injuſtices, ils obligent le Peuple à ſe récrier, il ſe fait des amis pour les aimer, & pour en être aimé, & non pas pour en faire le but des railleries, & des reproches qu'il pourroit mériter, ni pour leur faire porter ſa malle.

CCCXCV.

Dans le croix qu'il en fait, il regarde moins ceux qui ſauront donner dans ſes inclinations par complaiſance, que ceux qui ſauront l'empêcher lui-même d'y donner par leurs avis, & par leurs remontrances, parce qu'il ſait que pour deve-

devenir Homme de bien, il faut avoir ou de fidèles amis qui remontrent, & qui reprenent; ou de rudes ennemis, qui ne flattent, & qui ne biaisent point.

CCCXCVI.

Il épluche les caractéres du cœur, & s'étudie à distinguer celui qui rit toûjours sans raison, & celui qui ne rit jamais qu'à propos, parce qu'il sait que l'un est aussi sot, que l'autre est retenu.

CCCXCVII.

Ceux qui rient toûjours, & ceux qui ne rient jamais lui paroissent également insuportable.

CCCXCVIII.

Il sait connoître les bonnes qualitez de ceux qu'il pratique, mais il sait encore mieux les estimer en lui-même, & en faire l'éloge en public, quand il en est besoin.

CCCXCIX.

Toûjours muni de Prudence, & de résolution contre les attaques, des Rustiques,

tiques, des Préſomptueux, & de tous les autres Impertinents, il n'eſt jamais vaincu par leur ruſticitez, par leurs folies, ni par leur impertinences.

CCCC.

Quand il s'explique, c'eſt avec tant d'eſprit qu'il en donne toûjours plus à penſer qu'il n'en dit. Jamais la converſation n'eſt trop libre où il eſt, mais elle ne languit point.

CCCCI.

Toutes ſes paroles ſont édifiantes, bonnes, ſages, peſées, inſtructives. Toutes ſes actions ſont prudentes, exemplaires, & bien reglées, parce que les unes & les autres ſont les fruits de ſes profondes réfléxions.

CCCCII.

Il n'ignore de rien, mais il ne fait pas voir qu'il ſait tout. Il ſe contente de reprendre quand il eſt à propos, & ſi le devoir, ou l'honnêteté l'engage à s'étendre ſur quelque ſujet, non ſeulement il captive l'attention de tous ceux qui l'écou-

coutent, en y dévelopant des connoiſſances plauſibles; il fournit encore matiére à l'imitation, en leur propoſant mille belles maximes à ſuivre, & mille vertus à pratiquer.

CCCCIII.

Il n'eſt pas comme ces ames doubles, ces hommes fourbes, & flateurs, qui ajuſtent toûjours leurs ſentiments au lieu où ils ſe trouvent; qui blâment, & qui mépriſent les perſonnes en leurs abſence, qu'ils reſpectent & qu'ils loüent quand ils leur parlent. Toûjours le même par tout, il eſt ailleurs tel qu'il eſt ici, & ne ſera pas demain ce qu'il n'eſt point aujourd'hui.

CCCCIV.

Mais ſur tout il ne prend jamais occaſion de l'abſence d'une perſonne, pour la décrier, non plus que de ſa préſence, pour lui faire des compliments outrez.

CCCCV.

Il eſt digne de conſidération parce qu'il conſidere dans toutes ſes actions qu'on

qu'on le regarde, ou qu'on le regardera.

CCCCVI.

Il prend garde à ce qu'il dit, & à la maniere dont il le dit. Il ſait que les parois écoutent, que les pierres parlent, & que les paroles donnent ſouvent plus de matiere à la médiſance, que les actions.

CCCCVII.

Lors même qu'il eſt ſeul, il fait comme s'il étoit en la préſence de tout le monde, parce qu'il ſait que tout le ſaura. Il regarde comme Témoins préſents, ceux qui par leurs découvertes, & leur pénétration le ſeront après.

CCCCVIII.

Il ne ſe cache point dans des cabinets retirez pour ſe dérober aux yeux de la médiſance. Il ne craint pas que ſes voiſins tiennent regître de tout ce qu'il fait dans l'intérieur de ſa maiſon. Il déſire même que tout le monde l'y voye faire ce qu'il y fait. Ils n'en ſeroient que plus confus en faiſant des retours, & des applications ſur eux-mêmes, & que plus édi-

édifiez en faiſant des réfléxions ſur lui.

CCCCIX.

Les honneurs qu'on lui fait, peuvent ſouvent le rendre honteux, & confus; Mais les mépris qu'on à pour lui ne ſont jamais capables de le rendre ni plus triſte, ni plus chagrin.

CCCCX.

Que le Monde & ſes Sectateurs parlent de lui tant qu'ils voudront, il ſe met au deſſus de tout ce qu'ils en diſent. Il ne s'inquiète même pas de tout ce qu'ils en peuvent dire, parce que celui qui le juſtifie, eſt au dedans de lui-même: que le témoins de ſa conſcience ne l'accuſe, & ne lui reproche rien, & que ſon innocence, & ſa vertu l'excuſent auprès de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.

CCCCXI.

Cette innocence qu'il n'a point ſoüillée, le raſſûre ſi fort, qu'il fait ſon juge du prémier témoins de ſes actions, hors que la diſcretion, la prudence, & le temps, ne lui conſeillent de ne ſe juſtifier

ſier que par le ſilence. Alors il cherche tout ſon repos dans la retraite ; & toute ſa gloire dans le mépris des impoſtures de ſes rivaux, & de ſes ennemis ; trouve toute ſa conſolation dans le calme, & dans la tranquilité de ſon ame ; & attend toute ſa récompenſe, de ſa patience & de ſa vertu.

CCCCXII.

Il ſe fait de la haine de ſes envieux un miroir, où il ſe regarde, & voit bien mieux ce qu'il eſt, que dans celui de la bienveillance.

CCCCXIII.

Le ſeul ſoin qui l'occupe toûjours & par tout, c'eſt de ſe comporter ſi bien en public & dans ſon particulier même, que la malignité de leur envie ne trouvant rien à reprendre dans ſa conduite, ils en crévent de rage & de dépit.

CCCCXIV.

Il n'eſt point comme ceux qui ſe croyent piquez de tout, parce que coupables au dedans d'eux-mêmes, ils croyent

qu'on

qu'on les connoît, qu'on dit pour eux tout ce qu'on dit; & ſont les prémiers à ſe faire de tout ce qu'ils entendent, des aplications odieuſes & incommodes; Pour lui il ne ſe choque & ne s'ébranle de rien, parce que rien n'offence ſa pureté, & que les inſultes mêmes ne peuvent altérer ſa patience.

CCCCXV.

S'il eſt repris, bien ou mal, de quelque faute, il écoute toûjours avec beaucoup de docilité les remontrances qu'on lui fait, & profite des avis qu'on lui donne.

CCCCXVI.

Il s'avouë coupable quand il l'eſt, & s'excuſe honnêtement; mais jamais il ne cherche dans les fautes d'autrui la juſtification des ſiennes, parce qu'il ſait qu'il y a de la malignité à faire remarquer les imperfections des autres gratuitement; & qu'au lieu de ſe laver, on ſe noircit encore davantage.

CCCCXVII.

Quand il eſt innocent, il le dit. Si l'on

l'on ne veut pas l'en croire ſur ſa ſimple parole, & que l'on exige d'amples raiſons de lui pour ſa pleine juſtification; il laiſſe parler ceux qui l'accuſent, les écoute tranquillement, & ſans répliquer juſqu'à ce qu'ils finiſſent. Quand ils ont tout dit, il prend la parole, & d'un ton de voix douce, tranquille, mais ferme & aſſûrée, il remontre ſon innocence, & ſa candeur, détruit par ordre toutes leurs preuves; tire la confirmation & la ſolidité des ſiennes, du temps, & des circonſtances; confond les témoins qu'ils ont gagnez, & corrompus; les confond eux-mêmes; & ne s'emporte jamais, ni en faiſant voir qu'on lui en impoſe, ni après l'avoir fait remarquer. Si malgré tout ce qu'il a pû dire, on le croît toûjours coupable, il ſe retire dans le ſilence de ſa raiſon, & content du témoignage de ſa conſcience qui le juſtifie, il ſe met au deſſus de l'injuſtice, & de la calomnie.

CCCCXVIII.

Il ne ſe glorifie point de ſes perfections, parce qu'il y a de l'impertinence. La connoiſſance qu'il en a, ne le flate point juſqu'à lui faire croire qu'il eſt meilleur

qu'un autre, il y auroit de la présomption, dont il est parfaitement vuide. Et jamais il ne cherche à montrer qu'il est persuadé de son mérite, parce qu'il sait qu'on ne peut pas même y penser sans folie, ni sans vanité; & qu'un peu de bonne opinion de soi-même fait perdre en un instant tout ce qu'on s'est acquis de vertu pendant plusieurs années, & tout ce qu'on tient de l'estime des autres. C'est pour cela que plus il est parfait, plus il affecte de ne le paroître pas.

CCCCXIX.

Il n'est pas comme l'Ambitieux que sa passion jette dans les dignitez par toutes sortes de moyens, sans consulter s'ils sont permis ou défendus. S'il aspire aux grandes charges, c'est par le chemin de la vertu qu'il s'y fait un passage, & quand une fois il y est arrivé, moderé dans ses actions, judicieux dans ses pensées, ferme sur le bord des précipices, & presque insensible à la calomnie, il ne s'attache qu'au bien, n'y regarde que l'intérêt du public, & n'a jamais ni d'excuses, ni d'affaires, quand il s'agit de défendre la République.

CCCCXX.

Il ne s'attache autant qu'il peut qu'aux choſes grandes & relevées ; mais ſon action n'eſt pas trop impatiente, & ſon eſpérance n'entre jamais ſur les terres de la Préſomption, ni n'avance juſqu'au quartier de l'Extravagance.

CCCCXXI.

La juſtice & la prudence moderent toutes ſes paſſions. Jamais l'ardeur ni la ſaillie n'en précipite aucune. Tous leurs mouvements ſont règlez par ſa raiſon leurs ſouveraine.

CCCCXXII.

Tout ce qu'il fait emporte une admiration ſecrette, qui ſurprend les plus difficiles, & qui ramene les plus opiniâtres.

CCCCXXIII.

Juge integre, & bon Magiſtrat, Themis n'a jamais reçû aucun déchet entre ſes mains.

CCCCXXIV.

Il ne connoît ni Amis, ni Parents, ni ſes propres intérêts, quand il s'agit de rendre juſtice. Il la rendroit contre lui-même ſi la raiſon le vouloit.

CCCCXXV.

Il s'eſt formé une telle habitude de la garder en tout, qu'il n'a pas moins de facilité que de plaiſir à rendre à chacun ce qui lui apartient de droit.

CCCCXXVI.

Il obſerve la Juſtice diſtributive avec tant de règle, & de proportion que le mérite & la dignité des perſonnes, leurs vertus, & leurs crimes ne reçoivent que ſelon la diſtinction qui leur eſt dûë, la récompenſe, ou le châtiment.

CCCCXXVII.

Il pratique de même la Juſtice commutative, & par l'une, & l'autre il donne à tous ſes jugements une parfaite égalité.

CCCCXXXVIII.

L'uſage qu'il ſait faire de la prudence dans la vie civile & politique, eſt le premier mobile de cette grande, & ſinguliére vertu qui lui eſt ſi naturelle, & qui lui a enſeigné ſi parfaitement, ce qu'il faut, & ce qu'il ne faut pas faire. C'eſt de cette ſource très-pure de la prudence, que découle la ſageſſe de ſes conſeils, de ſorte qu'il eſt toûjours un très grand Conſeiller pour lui & pour les autres.

CCCCXXIX.

Comme il ſait que les grands emplois demandent un grand pouvoir, & que pour en exercer dignement les fonctions, il faut avoir une autorité proportionnée à leurs exercices, il ſe conſerve toute celle qui lui eſt néceſſaire pour remplir l'eſſentiel de ſes obligations, mais pas plus. Il s'en ſert quelquesfois dans le monde pour calmer les eſprits que la querelle irrite, & remuë; pour porter la paix dans des familles, que la diſſenſion trouble; mais il ne la fait valoir par tout que ce qu'elle vaut chez ſa raiſon, & n'en abuſe jamais.

CCCCXXX.

Quand il siége il est sévére sans rigueur, inviolable dans l'integrité, infléxible dans la justice, & toûjours appliqué à tout entendre.

CCCCXXXI.

Il est grave, mais il n'affecte point de l'être. La gravité affectée est toûjours un sujet de moquerie & de mépris.

CCCCXXXII.

Sa gravité qui n'est donc ni une sotte contenance, ni une affectation de gestes prétieux, se fait remarquer dans son exterieur châtié, & bien composé; mais elle éclatte encore davantage dans la sainteté de ses mœurs, & dans le juste scrupule de sa conscience sagement timorée.

CCCCXXXIII.

Il n'a point de fierté. Et quelque grand que soit le poste où il est, il se montre encore plus grand par sa retenuë, par sa mo-

modération, par ſon déſintéreſſement, par ſon indifference, par ſa familiarité, par ſon humilité, & par ſes vertus.

CCCCXXXIV.

Il remplit bien les obligations de ſon emploi, parce qu'il s'en fait véritablement un devoir: ſoûtient ſa réputation, l'augmente même, & va toûjours en croiſſant, & en ſe ſignalant davantage par ſon bon cœur, par ſa condeſcendance, & par ſa benignité.

CCCCXXXV.

Il eſt jaloux de l'honneur, & de l'autorité de ſa charge, parce qu'il connoît que ſans cela elle ſeroit une pure ombre, & un tître ſans honneur; Mais il n'en fait point parade, parce qu'il a horreur de la vanité, & qu'il ſait que l'oſtentation de la dignité choque plus encore que l'oſtentation de la perſonne.

CCCCXXXVI.

Il maintient ſes droits parce que la raiſon le veut, mais il ne les étend point parce que la juſtice le lui défend.

CCCCXXXVII.

Il parle par ſentence, & agit toûjours à propos. Il n'eſt point déreglé dans ſes mouvements, trop libre dans ſes maniéres; ni vain dans ſon extérieur; il ſait que dans le monde on juge du dedans de l'homme par le dehors, & qu'en effet l'extérieur de l'homme eſt la façade de l'ame.

CCCCXXXVIII.

Il ne donne pas tout d'un coup dans ce qu'on lui dit, ſur tout quand on lui fait des recits d'oüi dire. Il ſait que le menſonge éſt toûjours le prémier, & qu'il à coûtume d'entraîner les ſots par un *l'on dit* vulgaire qui va de bouche en bouche.

CCCCXXXIX.

Il réfléchit ſur tout, examine le pour & le contre, peze toutes les raiſons alléguées de part & d'autres, ſurſeoit ſon jugement, demande du temps quand l'affaire eſt délicate, & corrige ainſi l'entêtement des autres par ſon doute quand il

il ne peut calmer leurs eſprits par ſes déciſions.

CCCCXL.

Comme il ſait que la verité arrive toûjours la derniere, & fort tard, guidée qu'elle eſt par un boiteux qui eſt le temps, & qu'il n'ignore pas ce qu'il lui doit, il l'attend pour former ſon jugemeut & décider ſur ce qu'il a oüi, & apris, & lui garde toûjours une oreille pour l'entendre, quand elle ſera arrivée.

CCCCXLI.

Son intégrité éclatte dans toute ſa perſonne; Il la fait remarquer dans ſes paroles, & mieux ſentir encore par ſes effets.

CCCCXLII.

Il ne fait jamais céder la raiſon à ſes paſſions; au contraire il ſait contraindre par ſa vertu ces Rebelles à ſe ſoûmettre aux ordres de cette ſage Gouvernante.

CCCCXLIII.

Il accorde ſa protection à l'innocence, ſes faveurs à la verité, ſon apui aux orphe-

orphelins, & tâche de les maintenir dans leurs priviléges & dans leurs droits, contre les injuſtices & l'uſurpation.

CCCCXLIV.

Il eſt le Protecteur, & l'appui de la juſtice, auſſi-bien que l'azile & la conſolation des malheureux. Nul pauvre ne lui fait voir ſes miſeres qu'il ne les ſoulage.

CCCCXLV.

Tout le monde eſt témoins qu'il ne fait ſervir la verité que pour deſabuſer ceux qui penſent le tromper par le menſonge.

CCCCXLVI.

Orné de toutes les vertus les plus heroïques, il fait toûjours le contraire de ce qu'il blâme.

CCCCXLVII.

Il ne ſait ce que c'eſt qu'orgüeil; mais quoi que ſimple, & ſans vanité, il ne tient pas trop de l'homme. Il ſait que rien ne décredite davantage un homme, que de faire remarquer qu'il eſt homme.

CCCCXLVIII.

CCCCXLVIII.

Il eſt judicieux & ſait contrepeſer la retenuë de l'homme fin.

CCCCXLIX.

Il ne peut ſouffrir ni les traîtres, ni les ingrats.

CCCCL.

Dans les compagnies il remarque tout, & fait ſemblant de ne rien voir.

CCCCLI.

Il écoute, & évite de contredire avec autant de ſoin qu'il veille à ne pas donner ſujet d'être contredit.

CCCCLII.

Attentif à tout ce qu'on dit pour ou contre lui, il feint de ne rien entendre, & de tout ignorer.

CCCCLIII.

Il n'eſt pas comme le fou qui laiſſe

éclater sa colere, & qui montre tout d'abord son ressentiment ; prudent & sensé, il le dissimule, le renferme, & l'étouffe.

CCCCXLIV.

Il étudie son genie, son esprit, son cœur, ses défauts, & ses inclinations. Il sait qu'on ne sauroit être Maître de soi-même qu'on ne se connoisse à fond.

CCCCLV.

Il n'a point de défauts, ou peu, parce qu'il sait se combattre, & se vaincre.

CCCCLVI.

Il dompte ses sens, mortifie sa chair, & ne se rend jamais à ses passions. Ce seroit descendre de la condition de l'homme à celle de la bête.

CCCCLVII.

Il s'aplique à vaincre son amour propre, sa cupidité, l'envie, & à détruire en lui l'empire du vice. Ce qu'il ne peut y corriger de deffectueux avec tous ses

ses soins, & toute son attention, il le cache avec tant de finesse que tous ces Linxs, & ces Espions de la route d'autrui, s'égarent à force de chercher.

CCCCLVIII.

Si ses passions qui, comme j'ai dit, sont toutes soûmises à sa raison, sont les rebelles, il sait les contenir, & les ranger.

CCCCLIX.

Quand on la offencé, il sonde jusqu'où il est nécessaire de laisser aller son ressentiment. Mais il ne s'en laisse jamais emporter parce qu'il sait que *tout excès de passion dégénere du raisonnable.*

CCCCLX.

Il prévient par de prudentes réfléxions les saillies de sa colere; & pour gourmander cette Violente, il va toûjours bride en main.

CCCCLXI.

S'il y entre sans cette réfléxion, il s'arête dès qu'il s'en aperçoit, & reste ferme,

me, & ſans trouble au milieu des prémiers mouvements qui ont ſurpris ſon attention.

CCCCLXII.

Jamais ſa raiſon ne ſe broüille, parce que la moderation qui le gouverne par tout, le retient de court, & l'empêche toûjours de franchir les bornes du devoir.

CCCCLXIII.

Il n'imite point les eſprits mal tournez qui entre mille perfections s'arrêtent au ſeul défaut qui s'y trouve mêlé par hazard, & qui étant ſans yeux pour voir celles-là ſont tout de langues pour parler de celui-ci & le groſſir; Semblable à l'Abeille qui attachée à une fleur, en tire d'abord ce qu'il y a de plus doux, & de plus ſavoureux pour en faire ſon miel, il s'attache tout d'un coup à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme de bien, & de bon dans le méchant. Il n'y auroit même dans le vitieux qu'une ſeule perfection parmi tous ſes défauts qu'il ſauroit d'abord la découvrir, & l'en démêler.

CCCCLXIV.

Il passe bien sa vie parce qu'il ne se nourrit que de bonnes choses, & qu'il est sans malice.

CCCCLXV.

Il ne se mêle point avec le vulgaire, parce que le vulgaire n'est composé que de Sots; ne fait point d'attention à ce qu'il dit, parce qu'il parle en fou; ne s'arête jamais à ce qu'il pense, parce qu'il ne s'occupe que de sottises ou de malices, & en méprise toûjours les décisions & les censures, parce qu'il ne se conduit que par passion, & ne censure qu'en impertinent, qu'en imprudent &c.

CCCCLXVI.

Comme il n'a point de curiosité il ne cherche point à connoître des choses des autres, ne se soucie pas de tout ce qui ne lui importe point, & ne prend à cœur que ce qui le regarde.

CCCCLXVII.

Avec l'homme entendu il est bon en-

tendeur, & ſait fort bien démêler les intentions, & diſcerner ceux qui veulent faire leurs affaires en paroiſſant faire les ſiennes, de ceux qui entrent dans ſes intérêts par un vrai motif d'affection, & d'amitié.

CCCCLXVIII.

On ne le voit point ſe prévaloir de la foibleſſe de ſes Rivaux jaloux, & malins, mais toûjours attentif ſur leurs embuches, il fait en ſorte qu'ils ne puiſſent eux-mêmes ſe prévaloir de ſa droiture, & de ſa bonté.

CCCCLXIX.

Quelque alerte que ſoient ſes Envieux, & ſes Adverſaires, jamais il n'en eſt ſurpris, ni ne donne dans leurs piéges, parce que ſon bon diſcernement eſt toûjours le prémier en connoiſſance, ſur tout lorſque leur intention eſt feconde en déguiſement.

CCCCLXX.

Bien qu'il lui ſoit permis de déſirer le meilleur, il s'attend toûjours au pire, & prend en patience tout ce qui arrive.

CCCCLXXI.

CCCCLXXI.

Il eſtime tout le monde, parce qu'il ſait ce que châcun à de bon, & que ſon choix va toûjours au meilleur. Different en cela de ces Grands du monde qui n'eſtiment perſonne parce que laiſſant toûjours aller leur choix, & leur jugement au pire, ils ne veulent, ni ne peuvent reconnoître ce qui eſt bon.

CCCCLXXII.

Soûmis aux volontez de Dieu qui fait, & qui défait comme, & quand il lui plaît, jamais il ne contredit aux ordres de ſa Providence; trouve toûjours bien ce qu'elle diſpoſe, lors même que c'eſt à ſon deſavantage, & ſe garde bien ſur tout de changer l'état pour leqūel elle la deſtiné, parce qu'il ſait qu'il ne pourroit le faire, ſans s'attirer ſon indignation.

CCCCLXXIII.

Il ne va point avec le Sot, parce qu'il ſait qu'il y a du danger à le hanter. Mais il ſe garde bien ſur tout d'en faire un ami, parce qu'il ſait qu'il eſt encore plus per-

pernicieux de l'appeller à sa confidence.

CCCCLXXIV.

Il s'instruit seulement en remarquant de loin les déréglements où il le voit tomber, & en se précautionnant à ses dépens.

CCCCLXXV.

Quand il aspire à la gloire, il entre dans les voyes de la retenuë, de la justice, & de vertu; il y marche courageusement & ne prend point de détours, parce qu'il sait que *le plus court chemin pour arriver à la Réputation, est celui des mérites.*

CCCCLXXVI.

Il ne déprise jamais les choses qu'il désire, pour les obtenir plus facilement, ou pour les avoir à meilleur compte, il laisse cette maxime pour les fourbes, & pour les intéressez. Il se contente de n'en pas témoigner trop d'envie, parce qu'il sait que les hommes vendent bien cher à la curiosité, ce qu'ils donnent pour peu de chose à l'indifference.

CCCCLXXVII.

CCCCLXXVII.

Il n'eſt pas comme ces fous, qui après avoir fait une ſottiſe en ſont encore cinq ou ſix autres pour l'excuſer ; quand il a eu le malheur de tomber une fois dans une impertinence, il ſe garde bien, en voulant la juſtifier d'en commettre une ſeconde : Il aime mieux ſe taire, ſe repentir, & être humilié, en paroiſſant coupable quand il l'eſt, que ſe noircir, & ſe perdre de réputation, en voulant ſe faire innocent quand il ne l'eſt pas. *L'homme le plus ſage peut bien faillir une fois, mais non pas deux.*

CCCCLXXVIII.

Il y a des gens qui tournent tout en petite guerre. Pour lui il ne ſe formaliſe de rien que de ce qui offenſe la vertu ; ſe contente de peu, & aprouve tout.

CCCCLXXIX.

Il eſt ſincére, mais ſa ſincérité ne dégénere point en ſimplicité. Son cœur n'a pas de meilleur, ni de plus fidèle interprete que ſa langue.

CCCCLXXX.

Il n'aprofondit jamais trop dans les pensées de ceux qui parlent, il aime mieux être respecté comme sage, que craint pour être trop pénétrant.

CCCCLXXXI.

Il est civil sans intérêt; car comme il ne saluë que pour avoir le plaisir d'être honnête, il ne prend pas garde si ceux qu'il saluë lui rendent le salut.

CCCCLXXXII.

Sa civilité s'étend a tout le monde, mais elle sait distinguer les personnes, leurs qualitez & leurs mérite; parce qu'il comprend que confondre les grands avec les petits, & traitter tout le monde de même, ce seroit couper du pain & de l'oignon avec le même couteau.

CCCCLXXXIII.

Quelque peu civile que l'on soit à son égard, il ne se repent pas de l'avoir trop été, & jamais il ne se propose de l'être

moins à l'avenir, parce qu'il ſait que la civilité a cet avantage, que toute la gloire en reſte à qui la fait, & que ce n'eſt ni en lui un vice à corriger, ni pour lui un deshonneur à éviter, que d'être plus civil qu'un autre.

CCCCLXXXIV.

Loin de s'offenſer des incivilitez qu'on lui fait, ni d'en prendre occaſion de ſe refroidir, il ſe rend plus honnête encore, & plus reſpectueux à l'égard de ceux qui les lui font, pour les confondre, & leurs apprendre à vivre; Hé pourquoi ceſſeroit-il de ſe mettre en frais de ce côté-là, puiſque mettre la main au chapeau, & ſe rendre honnête, & affable à tout le monde, eſt une dépence qui lui coute peu, & qu'il fait avec d'autant plus de plaiſir, qu'il ſait qu'elle lui eſt plus honorable.

CCCCLXXXV.

Les impoliteſſes, & les ruſticitez qui le choquent, & qu'il deſaprouve dans les autres, lui deviennent utiles, elles l'obligent à ſe rendre attentif ſur ſes manieres, à châtier ſon maintient, & à ſe

ſe deffaire de celles que les autres pourroient deſaprouver en lui.

CCCCLXXXVI.

Il ne ſe ſingulariſe jamais, mais naïf, ingenu, & facile, il vit familierement avec les uns & avec les autres, parce qu'il ſait que l'on ne mépriſe pas ſeulement les gens qui font les ſinguliers tandis qu'ils ſont à leur aiſe; mais qu'on les abandonne encore lorſqu'ils ſont preſſez.

CCCCLXXXVII.

L'affabilité qui donne aux Grands, l'aſcendant ſur les eſprits, & par laquelle ils ſe rendent les maîtres des cœurs, n'a jamais ſervi à tant d'uſages qu'il la fait employer. Elle opere dans ſa perſonne le même effet que le glaive de l'Oracle de Delphes, qui étoit propre à tous les miniſtéres des ſacrifices. C'eſt par elle qu'il vient à bout des entrepriſes les plus difficiles. C'eſt elle qui enchaîne tous les cœurs, qui les lui rend tous devoüez, & qui fait qu'on ne trouve plus rien d'impoſſible pour ſon ſervice.

CCCCLXXXVIII.

Il veut connoître pour aimer, mais ceux qu'il aime, il les aime d'une amitié parfaite, intime & cordialle; parce qu'il ne les aime que quand il les connoît. On peut dire que l'amitié qu'il envisage comme une des grandes félicicitez de la vie, est en lui dans un caractére achevé.

CCCCLXXXIX.

Il est fidèle, discret, & sincére. Il n'y auroit même plus de discretion, de fidèlité, ni de bonne foi dans le monde qu'on en trouveroit toûjours dans son cœur.

CCCCXC.

Jamais il ne rompt ses amitiez, mais quelquefois il les dénouë, & c'est quand le temps lui a fait connoître que ceux avec qui il les avoit liées, ne sont que des fourbes déguisez.

CCCCXCI.

Si quelques uns de ses amis ont rompus

pus avec lui, il n'en prend point occasion de divulguer par tout les confidences qu'ils lui ont faites pendant qu'ils se voyoient, parce qu'il croît que tout ce qui sent la trahison doit paroître odieux à un homme qui estime l'honneur, & que d'ailleurs il sait qu'il n'est pas permis de se prévaloir de la confiance passée de ses amis, pour se vanger de leur rupture présente.

CCCCXCII.

Il haït si fort la médisance, qu'avec tous les sujets qu'il a d'être fâché contre eux, il ne peut souffrir qu'on touche en sa présence à leur réputation.

CCCCXCIII.

Mais s'il est si ménager, & si soigneux de la bonne réputation de ses amis, il ne l'est pas moins de la sienne. Il l'estime parce qu'il sait ce qu'il lui en a coûté, pour se procurer ce qu'il en a. Il en est jaloux, parce qu'il en connoît les avantages, & l'utilité, & jamais il ne l'expose trop parce qu'il sait que c'est un bien fragile, mais d'un prix inestimable, qu'il ne faut qu'un instant pour perdre

tout

tout ce qu'on s'en eſt acquis avec beaucoup de peines, pendant le cours de pluſieurs années, & que jamais on ne peut la recouvrer quand une fois on l'a perduë.

CCCCXCIV.

S'il paſſe dans le monde pour habile dans ſon art, attentif ſur lui-même, & jaloux de ſa gloire, il ſe peine, il s'aplique, il s'étudie à faire ce qu'il fait pour ne donner aucune atteinte fâcheuſe à ſa réputation, par quelque faute d'inatention, & ne la point flétrir en démentant la bonne opinion conçûë de ſon habileté.

CCCCXCV.

Il craint de faire mal une fois ſeulement, parce qu'il ſait que tout ce qu'un habile homme a bien fait une infinité de fois, eſt incapable de reparer la brêche que ce qu'il n'a fait qu'une fois mal, fait à ſa réputation dans les eſprits.

CCCCXCVI.

Au ſurplus, quelques ſaintes & dé-

ſintéreſſées que ſoient ſes intentions, il a ſoin d'envoloper toutes ſes actions d'une bonne apparence, parce qu'il ſait que le vulgaire ne s'arête qu'au dehors, & qu'il n'y a preſque dans le monde que le vulgaire, & que les choſes aujourd'hui ne paſſent point pour ce qu'elles ſont, mais pour ce qu'elles paroiſſent.

CCCCXCVII.

Que les autres tombent, faſſent des fautes, ſe décreditent, & ſe perdent; il n'oublie jamais ce qu'il eſt, à cauſe de ce que ſont les autres, leur mauvaiſe conduite, n'eſt pour lui ni un piége ou il donne, ni un exemple qu'il croye devoir imiter, mais bien un avertiſſement qui le fait heureuſement être toûjours ſur ſes gardes.

CCCCXCVIII.

Egalement circonſpect dans ce qu'il fait, comme dans ce qu'il dit, il montre par ſa diſcrétion, combien il eſt maître de ſoi-même, & s'épargne des chagrins, & des engagements que l'indiſcret ſe procure ordinairement par ſes précipitations, par ſon imprudence, & par ſes emportements.

CCCCXCIX.

Contraire à ces ſenſuels & voluptueux du ſiécle, qui roulent une vie infame dans des délices criminelles, & qui diſſipent dans les excès, & dans les efforts qu'ils font pour les goûter par avance & à la hâte, les années à venir, il cherche & trouve dans la médiocrité & dans la mortification les plaiſirs, qu'ils cherchent en vain dans leur profuſion.

D.

Loin de ſe laiſſer entraîner aux mouvements d'une inclination vitieuſe, il contraint ces mouvements d'obéïr aux loix de ſa droite raiſon, & ſe ſert de ſes paſſions pour détruire ſes paſſions mêmes.

D I.

Il ne trouve de repos que dans la pureté d'une bonne conſcience, & de paix véritable que dans la poſſeſſion de Dieu.

D I I.

Lors qu'il réfléchit ſur les trompeu-

ſes voluptez, & ſur l'aveuglement de ces hommes enyvrez & aveuglez du monde, qui ſemblables à des bêtes, hazardent la mort de leurs ames pour un plaiſir qui paſſe en un inſtant, il s'écrie, O! que tous ces plaiſirs ſont courts, faux, déréglez, & infames. Tous ceux qui les goûtent, paſſeront comme la fumée; ſans qu'il reſte aucun ſouvenir de leur mon, que pour être mépriſez. Tous ceux qui les cherchent, honteux & criminels, ne pourront les goûter ſans confuſion, ni ſans amertume. Ainſi pénétré de ces grandes véritez, il renonce abſolument aux déſirs & à tous les mouvements de la concupiſcence qui l'y portent, & met toute ſa joye dans le Seigneur.

D I I I.

Il ſait d'ailleurs que c'eſt dans le mépris du monde, & dans le renoncement aux plaiſirs, qu'on trouve l'abondance des bénédictions & des délices du Ciel.

D I V.

Il fait voir dans les affaires d'Etat un genie au deſſus de toutes les difficultez, & il ſe ſert ſi à propos de la diligence
&

& de la lenteur, que par elles, il ſait en tout temps ſurmonter les plus grands obſtacles. C'eſt même au milieu des plus grands embarras, qu'il ſait paroître plus d'adreſſe, plus de prudence, & plus de fermeté.

D V.

Son eſprit pour être capable des plus grandes choſes, ne s'accommode pas moins aux petites; & ce qui eſt extraordinaire, c'eſt qu'il n'aime ſon crédit que pour en partager les effets avec tout le monde.

D V I.

Il n'eſt point comme ceux qui par un eſprit d'avarice, ou manque de charité tiennent caché tout ce qu'ils ſavent de ſingulier, qui pourroit être utile à leurs prochain. Le penchant qui l'entraîne à ſoulager ſes Freres, le porte à publier ce qu'il ſait de meilleur, & à le communiquer ſans reſerve pour le bien général, & pour l'utilité publique.

D V I I.

Il eſt cet Homme intelligent qui ne s'éloigne jamais de la vertu, & qui n'a-

git que par les conſeils de la prudence.

D V I I I.

Sa vie eſt ſi réguliere, & ſa conduitè ſi ſage, qu'on peut dire qu'il eſt le modèle excellent des plus belles actions de la vie.

D I X.

Il s'accommode au temps: il ſe ſoûtient dans l'adverſité, il n'a point d'orgüeil parmi les faveurs de la fortune; il tient ſon eſprit dans une juſte modération, & dans une fermeté qui fait ſa tranquilité; par tout, & en tout temps il paroît ſi égal, & eſt en effet ſi tranquille qu'il trouve chez ſes propres ennemis des témoignages de l'intégrité de ſes mœurs, & de ſa grandeur d'ame.

D X.

Jamais il n'eſt abatu par les noires vapeurs du chagrin, ni ébranlé par les frayeurs de la crainte.

D X I.

Armé contre tout ce qui peut lui arriver

river de plus cruel, il n'eſt jamais ſurpris: Et ſi la douleur le force quelquefois de s'exprimer, l'eſprit qui eſt déja prévenu, n'en reſſent point l'atteinte. Il n'eſt point inſenſible aux tourments; mais il les ſouffre ſans foibleſſe.

DXII.

On le trouve par tout inébranlable dans ce qu'il a réſolu de bien, & avec raiſon, ferme à ne point ſuivre les mouvements dépravez du vulgaire, intrepide aux menaces des Grands, & prêt à tout ſubir pour la juſtice; & pour la vérité.

DXIII.

Il voit ſans effroi les malheurs qui le menacent, & reçoit ſans étonnement les afflictions que Dieu lui envoye. Rien ne lui paroît nouveau.

DXIV.

Le tempérament en lui ne maîtriſe point ſa raiſon. Il n'eſt aſſujetti qu'à Dieu, qui ſeul fait toute ſa crainte & toutes ſes eſpérances.

DXV.

Il eſt naturel dans toutes ſes maniéres, parce qu'il ſait que l'affectation gâte les plus belles choſes ; qu'elle fait perdre le prix aux qualitez les plus éminentes; qu'elle eſt inſuportable aux autres, pénible à celui qui s'en ſert, & qu'elle eſt le contrepoids de la grandeur.

DXVI.

Dès qu'il s'aperçoit qu'il eſt incommode quelque part, il s'en retire, & n'attend pas qu'on l'en prie.

DXVII.

Il fuit l'affectation, & en la fuïant il prend garde d'y tomber.

DXVIII.

Il ne tire point vanité des vertus qu'il poſſede, ni des avantages qu'elles lui donnent. Il ſe les cache à lui-même, & voudroit pouvoir en dérober la connoiſſance aux autres.

DXIX.

Humble & modeſte, il ne dit ni ne fait rien par oſtentation. Il ſuprime même autant qu'il eſt en lui tout ce qui peut relever ſa gloire, ou l'augmenter.

DXX.

Ce n'eſt qu'en lui qu'on trouve jointes, raſſemblées, & réünies toutes les qualitez que les autres ne poſſèdent que ſéparément, & c'eſt en lui ſeul que ſe rencontrent eſſentiellement toutes les vertus particulieres, & toutes les perfections qui peuvent faire un homme de bien, un grand homme. Il eſt heureux, courageux, diſcret, éclairé, équitable, droit, clement, religieux, tendre, & plein de compaſſion.

DXXI.

Mais s'il eſt le dépoſitaire de tant de bonnes qualitez, il en eſt encore le centre, car il les renferme en lui-même, & ne les vante jamais, parce que cet orgüeil eſt contraire à la vertu dont il eſt inſéparable, & qu'il ſait d'ailleurs que

celui qui a toutes les perfections, doit encore n'avoir point de langues pour en parler, pour être véritablement parfait, & parfaitement excellent.

D X X I I.

Il s'abstient souvent par vertu de faire de grandes choses, que sa vertu même lui donne occasion de faire, parce qu'il sait se borner dans sa sagesse.

D X X I I I.

Il est véritablement grand, parce qu'il est véritablement juste, & qu'il aime véritablement Dieu. *La grande charité fait la vraye grandeur.*

D X X I V.

Toûjours du côté de la raison, il ne donne jamais dans la passion, il sait que c'est la maxime des fous.

D X X V.

Comme il sait que la meilleure chose blesse, si on la prend à contresens, & qu'elle choque si on ne la voit qu'à l'envers,

vers, il regarde chaque chose par son bel endroit; Aussi se soûtient-il contre les revers de la fortune, & il vit heureux en tout temps & en tout emploi.

DXXVI.

Quelque parti que ses Adversaires ayent pris, il se range toûjours du plus plausible, & l'épouse, parce qu'il y a de la prudence, mais jamais il ne s'avise de prendre le pire pour les contrepointer, s'ils ont eu l'adresse de donner dans le meilleur, parce qu'il y a de la folie, & de la malignité, & que c'est s'exposer à en être vaincu tout à fait, & contraint de leur tout céder.

DXVII.

Il se regarde tous les jours au miroir de sa réfléxion, pour voir le besoin qu'il a de s'armer de patience, de courage, & de fermeté dans la Navigation de la vie civile; Navigation d'angereuse, & pleine d'éceüils, ou la réputation se brise souvent; mais jamais il ne lui arrive de s'exposer aux risques ordinaires que l'on court à se commettre avec les fous.

DXXVIII.

Il s'examine, & ce qu'il voit qui manque à la perfection de ses connoissances, à son esprit, & à ses mœurs, l'anime au travail, & le fait entrer dans une sérieuse vigilance sur lui-même.

DXXIX.

S'il remarque en lui quelques défauts il s'aplique à les corriger & à s'en défaire, parce que c'est la maxime des personnes prudentes qui aspirent à la perfection, mais il ne s'en console pas sur ce que les autres en ont aussi, parce que c'est la consolation des insensez, & des sots, qui sont bien aises de courir, & de s'égarer dans la voye d'iniquité.

DXXX.

Qu'il y en ait qui trouvent un rafinement de plaisir dans la grandeur même de l'infamie, qui affectent de se rendre célébres par des faits dignes de blâme, faute d'avoir occasion, ou volonté de le pouvoir devenir par des actions dignes de loüanges: Pour lui il ne cherche

che à se distinguer que par une vertu sage & moderée, par sa prudence dans sa conduite, par sa retenuë dans ses maniéres, & par sa conformité dans toutes ses actions.

DXXXI.

Il n'oublie jamais ce qu'il est par raport à ce que sont les autres; leur bassesse ne le rend point orgüeilleux dans son élevation, & en les reconnoissant pécheurs, il ne se regarde pas comme un saint.

DXXXII.

Il n'est pas moins sobre que moderé au milieu des délices, & des grandeurs.

DXXXIII.

Quand il prend quelques divertissements, ils sont honnêtes, & ce n'est que pour donner de nouvelles forces à son esprit, toûjours apliqué aux grandes affaires.

DXXXIV.

S'il abandonne quelques heures de la nuit au sommeil, c'est avec tant de règle, & d'œconomie, qu'il fait bien voir qu'il

qu'il ne retranche qu'avec peine à sa vigilance, le peu de temps qu'il ne sauroit refuser à la nécessité de son corps.

DXXXV.

Semblable à Janus, que la Fable nous représente avec deux faces tournées l'une vers le passé, l'autre vers l'avenir, il est à couvert de toutes surprise. Il dort, si on le peut dire, les yeux ouverts, & il veille toûjours, même dans son plus grand repos à la conservation des intérêts de ceux qu'il protege, & de ses propres droits.

DXXXVI.

Pour se distinguer des autres, il n'affecte point un air extraordinaire, une singularité extravagante qu'il garde dans ses manieres & dans toutes ses actions. Il est simple dans ses démarches, dans ses discours, dans ses vêtemens, en toute sa personne; Il ne sert de rien, dit-il, de se singulariser, sinon à se faire passer pour un original impertinent, & à provoquer alternativement la moquerie des uns, & la mauvaise humeur des autres.

DXXXVII.

Il ſuit les modes de ſon Païs, & lorſqu'il ſe trouve en Eſpagne, il ne s'habille pas à la Françoiſe s'il eſt Eſpagnol; de même que quand il eſt en France, il ne s'habille pas à l'Eſagnole, s'il eſt François.

DXXXVIII.

Il n'eſt pas comme ceux qui vont à la campagne avec le hauſſecou, & à la Cour avec un rabat: qui pour raffiner toûjours en ſingularité inventent chaque jour des nouveautez; qui abhorrent tout ce qu'on pratique, & qui croiroient avoir mal employé la journée, s'ils ne l'avoient ſignalée par quelque ridiculité de nouvelle trempe. Il regarde toutes ces differentes perſonnes, comme autant de joüeurs de marionettes, vit à la Cour en homme de Cour, à la Campagne en homme de Campagne, & s'accommode toûjours à la bienſéance des temps & des lieux. Il ſait bien que la moquerie aujourd'hui n'a pas beſoin de ragout.

DXXXIX.

Il paſſe de temps en temps par où les

autres paſſent, pour ne pas être d'exception, parce qu'être ſingulier, c'eſt condamner les autres. Il fait ce qu'ils font, parce qu'il eſt bien aiſe de vivre avec tout le monde, & qu'il craint d'être incommode à qui que ce ſoit. Il fait même quelquefois, pour ſe conformer à l'uſage, ce qu'il s'abſtiendroit par vertu de faire s'il étoit en ſon particulier; mais jamais il n'offence ſon devoir, ne pouſſe trop loin la liberté, ni ne donne dans la folie commune, parce qu'il ſait que celui qui eſt tenu pour fou en public, ne ſera pas tenu pour ſage en particulier, & que l'on perd plus de réputation en un moment de licence, que l'on n'en gagne par un long ſérieux.

D X L.

Il ne ſe détermine point ſur ce que font les hommes entêtez, & prévenus: & s'il en voit qui donnent dans le faux, & dans le mauvais, il ne les regarde point pour ſe faire une règle de leurs choix: mais il examine ce qui eſt plus plauſible & plus raiſonnable, & l'embraſſe, parce qu'il lui paroît le meilleur & le plus ſeur. C'eſt ainſi que toûjours avec la vertu, & pour la raiſon, il ſe conſerve dans

dans le centre de la bonne opinion qu'on a de lui, ſans craindre que ſa réputation ſouffre la moindre flétriſſure, la plus légere atteinte.

DXLI.

S'il ſait peu dans ſa profeſſion, il s'en tient toûjours au plus certain. Ce qui eſt autoriſé ne ſauroit manquer. La ſûreté d'ailleurs vaut mieux que la ſingularité, tant pour le Sçavant que pour l'Ignorant.

DXLII.

Qu'il ſache, ou qu'il ignore, en tout temps docile, & plein de bonne volonté, il prête l'oreille à tout ce qu'on lui dit pour ſon amandement, & défere beaucoup aux bons avis qu'on lui donne, parce qu'il ſait qu'il y a toûjours du devoir, & ſouvent de l'honneur à faire place aux bons avis, & qu'il faut être rempli de ſoi-même pour refuſer de les entendre.

DXLIII.

Comme il craint beaucoup pour les conſéquences des mauvaiſes procédures dans les affaires importantes; quelque bien

bien verſé qu'il ſoit dans la pratique, il ne remuë, ne procéde, & ne determine rien, ſans avoir conſulté ceux qu'il croît les plus ſages & les plus prudents d'entre ceux qu'il connoît, parce qu'il ſait que l'homme le plus intelligent dans les affaires, ne doit pas s'en tenir à ſon ſentiment particulier; qu'il doit recourir au conſeil, & que quelque expert, & parfait que l'on ſoit, on à quelquesfois beſoin des lumieres & des avis des autres.

DXLIV.

Il ne ſollicite jamais que pour de bonnes affaires; il aimeroit mieux perdre tout ce qu'il a de biens, & de prétentions, que faire remuer ſes amis pour des choſes qui pourroient engager leur conſcience, expoſer leur honneur, ou leur devenir dans la ſuite un ſujet de repentir, & de chagrin, parce qu'il ſait qu'il vaut mieux ſavoir entretenir, & conſerver ſes amis que ſes biens. Il ne les employe pas à toute occaſion. Ce ſeroit les fatiguer, & les rebuter. Il ne ſe ſert de leur crédit que dans des choſes d'importance, & n'abuſe jamais de leur bonne volonté.

DXLV.

Il ne s'arête pas aux aparences des choſes, il les pénétre, & les regarde en elles-mêmes, parce qu'il ſait que les choſes ſont bien autres dans le fond qu'elles ne paroiſſent au dehors, & que rien n'eſt plus ordinaire que de voir des laideurs effectives, en impoſer par l'aparence d'une beauté empruntée qui les dore.

DXLVI.

Il ne cherche point à ſe produire, à s'intriguer, à ſe faire par tout de compagnie, & de fête. Extrêmement retenu, il ne vient point qu'on ne l'apelle, ne va jamais qu'on ne l'envoye, & laiſſe les intrigues à d'autres. Il n'y a qu'auprès d'un malheureux qu'il acourt ſans être mandé.

DXLVII.

Plein de dégoût pour tous les plaiſirs de la vie, qu'il à toûjours enviſagé comme paſſagers & de peu de durée, il n'eſt ſenſible qu'à celui de répandre ſes bienſfaits, & c'eſt le ſeul qui lui paroiſſe capable

pable de ſuffir aux mouvemens de ſon grand cœur.

DXLVIII.

Dès que par quelque endroit on s'eſt rendu digne de ſon eſtime, ou de ſes liberalitez, on eſt aſſûré d'en reſſentir auſſi-tôt les effets.

DXLIX.

Quand il diſtribuë les recompenſes ou ſes dons, c'eſt avec toute ſorte de prudence & de diſcernement; & delà naît l'étude & l'aplication de tous ceux qui le pratiquent, à s'en rendre dignes; Il ne donne pas tout à la fois tout ce qu'il veut donner, il en reſerve en promeſſe une partie pour obliger honnêtement ceux qu'il recompenſe, ou qu'il gratifie, à perſeverer dans la recherche de ce qui eſt honnête, & dans la pratique de ce qui eſt glorieux, par la crainte d'être privé de ce qu'il leur fait eſpérer. Il eſt bien aiſe d'ailleurs de s'épargner le chagrin qu'ont ceux qui ont tout donné, de n'avoir plus rien à donner; & aux autres celui qu'ont ceux qui ont tout reçû, de n'avoir plus rien à recevoir.

DL.

D L.

Qu'il y ait des malheureux aſſez ingrats (après avoir reçu les ſecours qu'ils imploroient) pour enveloper dans leurs malheurs ceux qui les leurs ont prêtez, & pour ſe conſoler aux dépens de ceux la même qui les aident à porter le poids de leurs afflictions. Pour lui il ne prend pas garde ſi les miſerables qu'il aſſiſte ſe prévaudront jamais contre lui de ſa propre aſſiſtance, il engage ſes biens, ſa perſonne, ſa ſanté, & quelquefois il hazarde ſa fortune, & ſa vie pour les ſecourir, & les tirer de la miſere, parce qu'il a de la compaſſion, & de la charité.

D L I.

Dans les pertes les plus ſenſibles, comme de ſes Pere, Mere, Freres, de ſes Enfans, de ſes biens, & tout ce qu'il a de plus cher; la nature, la ſageſſe & la ſoûmiſſion aux ordres Divins font ordinairement en lui tous leurs effets, & on ne le voit pas moins homme par les témoignages de ſa tendreſſe, que Philoſophe & Chrêtien par ſa conſtance & ſa reſignation.

DLII.

DLII.

Il prend garde à lui lorſqu'il ſe trouve dans la Compagnie d'un grand queſtionneur, il s'en defie comme d'un eſpion qui le ſonde, & s'il remarque un peu de légereté en lui, il diſſimule & déguiſe tout à ſon imprudence, & à ſa curioſité.

DLIII.

Il n'ouvre ſon cœur & ne dit ce qu'il penſe & ce qu'il minute, qu'à très-peu de perſonnes: encore quand il le fait, eſt-ce avec tant de jugement & de précaution, que ceux à qui il ſe fie n'en peuvent prendre avantage, & riſquent autant que lui pour l'honneur & pour l'intérêt.

DLIV.

Il eſt lui-même le concierge de ſon ſecret, & quand il eſt de conſéquence, jamais il ne le laiſſe paſſer de ſon cœur à ſa bouche.

DLV.

Il n'employe pas à chaque fois toute ſa capacité, il uſe de ménagement dans

ſes

ſes actions comme dans ſes paroles, & ne montre jamais ſa ſuffiſance ni ſes forces qu'à demi, parce qu'il ſait que s'il eſt utile de tout ſavoir, il n'eſt ni expedient de faire, ni honnête de dire tout ce que l'on ſait, *omnia ſcire, non omnia exequi.*

D L I V.

Son ame, ſimple pure, & conſtante, n'eſt point diſſipée par la multiplicité des choſes, parce quelle ne s'y attache que ſucceſſivement, qu'elle les raporte toutes à la gloire de Dieu, & que tranquille elle même, ſes propres intérêts ne la peuvent agiter.

D L V I I.

Il règle tout au dedans de lui-même avant que de rien produire au dehors, & n'en vient à l'éxécution qu'après de longues & de ſérieuſes réfléxions.

D L V I I I.

Si ſon autorité ſoûmet quelques mortels à ſon obéïſſance, il a ſoin que la raiſon en ſoit toûjours la règle pour les perſuader, en s'attirant en même temps leurs

leurs respects & leurs amours, parce qu'il sait que les sujets n'obéïssent jamais à leurs maîtres, ni les Petits aux Grands avec tant de soûmission & de plaisir, que lorsqu'ils sont prévenus que la raison est l'ame des commandements qu'on leur fait.

D L I X.

Si quelquesfois comme le Soleil qui par son coucher prive une partie du monde de ses clartez, il est obligé malgré lui de cacher la lumiere de sa benignité sur quelques-uns de ceux qui sont exposez à ses regards & à son pouvoir, pour faire place aux ténébres des châtimens & des suplices, c'est parce que ces nuits affreuses sont nécessaires au repos de ceux qui n'ont que du zéle pour la Religion & pour les Loix. Mais comme ce n'est qu'à regret, & pour le bien public qu'il s'y résout, il prend souvent plaisir à faire voir que sa langue est toûjours aussi prête à prononcer les graces, que son cœur a de penchant à les accorder.

D L X.

Il excite l'industrie & le travail par ses loüanges & par ses biensfaits, & ne cherche

che qu'à répandre ses largesses sur ceux que l'émulation, & l'action mettent en état de les mériter.

DLXI.

Pour se faire respecter sans se faire haïr, il mêle l'aigre & le doux, & sait si bien temperer l'un & l'autre, qu'il sait faire le méchant sans cesser d'être bon.

DLXII.

Ses ennemis mêmes trouvent du goût dans ses paroles, parce qu'elles sortent toutes d'une bouche toûjours pleine de sucre & de douceur.

DLXIII.

Les affronts, & les insultes qu'il en a reçû, il les oublie toutes & les leurs pardonne.

DLXIV.

On ne l'entend point se plaindre des offences qu'on lui a faites, parce qu'il prévoit que se plaindre de ces sortes d'injures c'est donner lieu à celles de l'avenir, & qu'il arrive souvent que l'on soit

ttaitté de celui à qui-l'on ſe plaint, de la même maniére qu'on l'a été par ceux deſquels on ſe plaint.

D L X V.

Jamais ſa mémoire n'a l'impertinence de venir renouveller à contretemps les choſes paſſées: ſur tout lorſqu'elles pourroient être un ſujet de mortification ou de chagrin à leurs Auteurs préſents, ou abſents.

D L X V I.

Il publie par tout les obligations qu'il a aux gens, & par-là il conſerve l'eſtime de ſes amis, & tient ſes ennemis dans le reſpect & dans le devoir.

D L X V I I.

Dans l'abſence de ceux qui l'ont aidé & ſecouru dans ſes beſoins, il parle ſouvent des graces qu'il en a reçûës, & en rendant ainſi ſa reconnoiſſance publique, il s'aquitte en partie de ce qu'il leur doit, gagne le cœur & les bonnes graces de ceux qui l'écoutent, & les invite honnêtement à ſe mettre en frais pour l'obliger auſſi.

DLXVIII.

DLXVIII.

On se fait un plaisir de l'obliger à l'envi, parce qu'on remarque qu'il en fait un de divulguer & de reconnoître les biensfaits, & qu'il n'en a pas si-tôt reçû un, qu'il cherche par les liens d'une attache plus forte, par une soûmission plus parfaite, & par une reconnoissance plus genereuse, les moyens d'en mériter d'autres.

DLXIX.

Que les uns & les autres tombent dans de grandes fautes ; Qu'ils commettent de grands péchez ; Qu'il l'aprenne ; Qu'il le voye ; il n'en prend point occasion de s'en prévaloir, de s'en dérégler, ni de s'estimer plus parfait qu'eux. Si la nature & l'expérience lui aprennent que tous les hommes ont reçû la foiblesse en partage, son humilité lui fait croire que personne n'est plus fragile que lui.

DLXX.

Il n'est pas comme l'hipocrite qui a toûjours deux visages & souvent deux cœurs.

DLXXI.

Toutes les marques de la Religion ſont imprimées ſur ſon front ; mais tous les préceptes de la loi ſainte qu'il profeſſe, ſont encore mieux empreints ſur les tables de ſon cœur.

DLXXII.

Si ſa condition ne lui permet pas de mener une vie libre & privée, pour paroître dans le monde, & s'y élever peu à peu & ſelon Dieu, il ſe-ſert de la médiation & de l'apui d'une Perſonne Puiſſante, dont il a ſçu ſe ménager la connoiſſance & la protection ; car il ſait qu'il n'y a perſonne qui ait d'abord tant d'eſprit & de bonheur, qu'il puiſſe ſe produire & s'avancer, s'il n'a outre la matiére & l'occaſion ; un Protecteur qui le mette en crédit. Mais comme il ne ſe propoſe point de s'arêter, où il ne doit que paſſer. Il ne porte ni ſes vûës ni ſes penſées ſur les faſtueuſes grandeurs du monde. Tous ſes honneurs, tous ſes biens, & toutes ſes dignitez ne lui paroiſſent pas dignes d'un ſeul de ſes déſirs.

DLXXIII.

La gloire éternelle eſt l'unique objet de ſon ambition. C'eſt au Ciel que ſe terminent toutes ſes eſpérances. C'eſt pour le Ciel qu'il ne ſe ſoucie point des magnificences & des diſtinctions du monde, parce qu'il ſait que c'eſt peu, & même que ce n'eſt rien que d'être grand dans ce monde, au lieu que c'eſt beaucoup de l'être en l'autre.

DLXXIV.

Enfin il penſe toûjours à ſa derniére heure, & l'attend par tout. Mais quoiqu'il attende la mort à tout moment, il n'eſt pas ſi aſſûré de mourir, que de reſuſciter un jour; auſſi ſans craindre l'une, il fait ſon eſpérance de l'autre.

FIN.

Non Cuivis homini contingit adire Corinthum. Hor. 1. Epiſt. 17.



TABLE
DES
MATIERES

Contenus dans ce Livre.

Qu'il

FIN.